

A. M. D. G.

Lettres de Jersey.

Vol. XXVI. — N° 2. Octobre 1907.



Imprimerie Saint-Augustin,
DESCLÉE, DE BROUWER ET C^{IE},
BRUGES (Belgique).

AVIS

Nos Souscripteurs sont instamment priés de ne pas communiquer ces *Lettres* et de ne pas en publier d'extraits sans une autorisation expresse.

Pour tout ce qui concerne la rédaction, s'adresser à M. l'Éditeur des *Lettres*, Maison Saint-Louis, Saint-Héliér, Jersey (Iles de la Manche).



LETTRES DE JERSEY.

CHINE.—MISSION DU KIANG-NAN.

Autour du Scolasticat.

Maison de campagne du Scolasticat. — (*du P. Ferrand.*)

Zi-Ka-Wei, 23 Avril 1907.

AUJOURD'HUI grand congé à Pa-pou-ghiao, c'est le nom de notre maison de campagne. Je suis sûr que vous n'en avez jamais entendu parler. Ingrats scolastiques! Et pourtant Pa-pou-ghiao est fort joli! C'est une petite propriété sise sur le bord du Wang-pou, bien au delà de l'arsenal chinois. Dans la propriété il y a une maison chinoise, comme les autres. Les grandes attractions sont le jeu de boules qui fait fureur, et surtout le canal qui passe auprès de la Maison. Le canal, c'est pour moi; quelles parties de pêche j'y ai déjà faites! Quand ça mord, tout le monde veut pêcher, jusqu'au P. Hermand qui est encore plus enragé que moi.

Premières Messes. — (*du P. Haouisée.*)

Chang-hai, 15 Avril 1907.

Le P. Roberfroid a dit sa première Messe au Lao-dang. Le Lao-dang est situé dans la cité chinoise. Il y a là une vieille église en style purement chinois. Le Lao-dang est le siège de l'Association des Anciens Elèves du Collège, association fondée et dirigée par le P. Roberfroid. Le Dimanche, les réunions qui avaient lieu l'an dernier à Zi-Ka-Wei, se font à Changhai. Il y a des conférences faites par le Père Directeur; le P. Van Hée y va parfois discourir; enfin les membres de l'Association eux-mêmes y lisent des travaux littéraires capables de les habituer à parler en public, à écrire dans un journal, à défendre les intérêts de la bonne cause.

C'est entouré de cet état-major que le P. Roberfroid a dit sa première Messe. Il fut conduit en palanquin de Tong-Ka-dou au Lao-dang. Pendant la Messe, on chanta et fort bien, me disait le F. Leboisselier qui servait la Messe avec le F. Guimbretière. La Messe terminée, il fallut recevoir les compliments. Le chinois, le français, l'anglais même furent mis à contribution. Des présents furent offerts avec solennité. Le bon Père nouveau fut ému — il

y avait de quoi; — et ne pouvant remercier comme il voulait tous ses jeunes gens, il pria le P. Mâ de porter la parole en sa place.

Le P. de Vibraye eut aussi de la musique à sa Messe. Les Auxiliatrices lui chantèrent des motets en style modéré. Ce fut très pieux. Les PP. Haouisée et Beucé servaient la Messe.

Pour le P. Ferrand, Tou-sé-wè se mit en mouvement. Il convenait que la « Fanfare » pour laquelle le Père prodigue depuis deux ans un dévouement inlassable fut de la fête. Le P. Hermand se chargea de le faire donner ce qu'elle avait de mieux. Quand le P. Ferrand sortit de la Chapelle après le S. Sacrifice, une marche triomphale le reçut. Pendant qu'il déjeûnait, re-fanfare; et il eut encore un morceau avant de rentrer à Zi-Ka-Wei. Deux des musiciens pour qui il s'est surtout dépensé, lui offrirent un très-joli album, avec dessins et aumônes spirituelles. Tous les enfants auraient voulu lui servir la Messe.

Pâques fut donc un jour de grande liesse. D'ailleurs ici c'est une grande affaire, en outre du caractère que l'on reçoit, que de devenir prêtre; car pour les chrétiens, vous n'êtes plus le même et au lieu d'accoler à votre nom le titre « de Siang-kong » qui correspond à Frère ils ne vous appelleront plus que « Cheng-fou » ou « Zan-vou » en dialecte de Chang-Hai. Or Cheng-fou (Père spirituel) est autant au-dessus du simple Siang-kong que le ciel est au-dessus de la terre. Cela dénote un profond esprit de foi, n'est-il pas vrai? chez nos Chrétiens Chinois.

Confirmation et Première Communion. (du P. Chevestrier.)

Zi-Ka-Wei, 29 Mai 1907.

Nous avons eu ici, Dimanche dernier, fête de la Ste-Trinité, la Confirmation et la Première Communion de la Paroisse et de quelques élèves du Collège.

Une Première Communion a toujours quelque chose de frappant, même quand la solennité extérieure manque de cet éclat que donne par exemple la procession faite dans les rues de nos paroisses chrétiennes de France, où les enfants, fillettes en voile blanc, garçons avec brassard blanc à franges, portent leur cierge de premiers communians. Ici, en effet, la cérémonie se trouve beaucoup simplifiée: il n'y a pas de procession. Les enfants arrivent à l'église bien sagement, garçons d'un côté, fillettes de l'autre, celles-ci trotinant sur leurs petits pieds, ceux-là d'une marche plus ferme. Comme ils sont éblouissants! Pas de brassards, non plus; pas d'habit noir ni de gilet blanc. C'est beaucoup mieux que tout

cela : un beau mao-tse (bonnet rond) neuf, au sommet duquel le petit pompon rouge flamboie; une robe ou bleue, ou rose, ou violacée, ou brune, ou même jaune; elle est fleurie; les boutonnieres sont en ganses bien voyantes; le pantalon lui aussi tranche avec la couleur de la robe; et le petit ma-koa-tse » (sorte de pèlerine courte à manches étroites) achève par son ton clair ou foncé d'harmoniser le tout. Chacun est vêtu au gré de la maman ou du papa; aussi il y en a pour tous les goûts. — Je n'entreprends pas de parler du costume des fillettes: cela se complique trop; vous saurez seulement que chaque petite porte sur elle une palette de peintre des mieux fournies: plus le costume est varié, plus il est beau.

Les premiers communiantes ont pour eux les premiers bancs devant la Sainte-Table. Voici pour Zi-Ka-Wei la disposition topographique: nef de l'église, les petites filles; transept de droite (épître), les quatre élèves du Collège; transept de gauche, les enfants de l'école externe de la paroisse (garçons). L'assistance est pareillement divisée. Les mamans, dans la nef, les papas, dans le transept gauche; les élèves du collège dans le transept droit. Des cierges enguirlandés de verdure sont placés sur les premiers bancs réservés aux heureux du jour. Vous y êtes?

Vers 7 h. 20, Monseigneur fait son entrée. Ce sont les séminaristes qui sont de cérémonie aujourd'hui. Deux Tertiaires assistent l'Évêque: les PP. Maumus et Perrot.

Après les prières préparatoires, Sa Grandeur revêt l'aube, l'étole et la chape, et met la mitre d'or. Alors commence l'administration du sacrement de confirmation. Les élèves du Collège, vêtus en enfants de chœur, puis les petits garçons de l'école externe vont au pied de l'autel recevoir l'onction du St-Chrême, accompagnés de leurs parrain et marraine. Les fillettes restent à la Table de Communion, et c'est là que Monseigneur va les oindre de l'huile sainte.

Au chœur, pendant ce temps on chante le *Veni Creator*.

La Confirmation terminée, commence la Ste Messe. Après l'Évangile, le P. Moreau, curé de la paroisse, monte sur les degrés de l'autel et après s'être adressé à Monseigneur (Thou-kiao-tajen, Evêque grand homme) et aux enfants, commence sous forme interrogative son sermon sur la Première Communion. « N'est-ce pas, mes enfants, que vous êtes heureux en ce beau jour?... — Oh! oui, bienheureux! » crie une petite voix dans l'assistance. C'est un enfant (une petite première communiant, m'a-t-on dit, car je n'ai pas reconnu la voix) — qui, se croyant sans doute au catéchisme, a fait la réponse toute spontanée, bien articulée, sincère à coup

sûr. Le prédicateur s'interrompit pour faire observer qu'il parlerait seul aujourd'hui. Dans l'assistance, on a souri chez les Chinois; — ri carrément chez les Européens.

Le reste de la cérémonie se passa sans incidents notables. Les chrétiens communièrent en grand nombre, — les femmes surtout, — après les premiers communians.

A l'orphelinat de T'ou-se-wé. — (*du P. de Lapparent à sa famille.*)

21 Novembre 1906.

Quel tapage aujourd'hui dans la grande cour centrale de T'ou-se-wé! On entend des petits coups de marteau donnés dans les fenêtres et portes; on entend tomber des débris de vitre et tous les petits apprentis vitriers et ferblantiers ont l'air très affairés. Ils vont et reviennent avec des vitres, des plaques de tôle et du mastic: c'est tout simplement parce qu'un coup de vent de Nord-Ouest s'est élevé hier; il a apporté un grand froid, un vrai commencement d'hiver, plus tôt que les autres années; je crois bien même qu'il a gelé à glace cette nuit. Alors tout le monde s'est aperçu dans les ateliers et salles d'école, qu'il manquait bon nombre de carreaux; et pour se garantir du froid, ils m'ont demandé de faire remettre les carreaux manquants. J'ai dit « oui ». Ordinairement je dis: « non », car les enfants en jouant avec une espèce de petit morceau de bois pointu des deux bouts comme le bâtonnet en France, en cassent tellement que c'est toujours à recommencer. Aussi quand il ne fait pas trop froid, inutile de remettre les carreaux manquants. Mais cette année, devant ce froid subit, il n'y a pas à hésiter. D'ailleurs un des maîtres d'école a eu une idée ingénieuse; il m'a suggéré de faire mettre « du verre en tôle ». D'abord je ne comprenais pas ce qu'il voulait dire, et j'ai dû lui faire répéter ses mots; enfin j'ai compris qu'il me conseillait de faire mettre des plaques de fer blanc à la place des carreaux cassés: bonne idée, au moins pour certaines fenêtres ou portes vitrées qui n'ont pas besoin de donner beaucoup de lumière à l'intérieur. Voilà pourquoi les ferblantiers ont du travail autant que les vitriers, mais j'espère que les verres en tôle n'auront pas besoin d'être renouvelés l'hiver prochain. Cela se passe en Chine, mais cela n'est pas chinois, car dans la vraie Chine on n'a pas de verres de vitres, ils sont remplacés par des sortes d'écaillés d'huître ou des plaques de corne plus ou moins transparentes ou par du papier huilé.

4 Avril 1907.

Au point de vue religieux, le carême se fait ici mieux qu'ailleurs, car, suivant l'esprit de l'Eglise, c'est pendant le carême que les catéchumènes achèvent leur préparation au baptême; c'est le samedi saint qu'on les baptise. Beaucoup de prières de l'Eglise, surtout pendant la semaine sainte, se rapportent à cela: dans les pays où il n'y a plus de païens on comprend moins ces belles prières. Ici au contraire on est dans un milieu bien propre à les faire goûter. Donc, moi, j'ai eu 16 baptêmes le samedi saint: j'ai eu ainsi la joie d'offrir mon petit appoint à l'accroissement de l'Eglise. Maintenant il faut prier pour la persévérance des néophytes. Il y en a un surtout qui a l'air bien décidé à faire honneur à son baptême. Je ne voulais pas le baptiser, parce qu'il n'est pas présent depuis longtemps dans la maison et parce qu'il peut y avoir des obstacles du côté de sa famille. Mais il a insisté tellement! Il venait dans ma chambre: « Père de mon âme, je veux être baptisé! — Mais pourquoi? — Je veux être chrétien, je veux sauver mon âme. — Il ne faut pas nous presser, il faut attendre. — Je ne suis pas en paix. La nuit, j'ai le cauchemar, je vois que je suis sous la puissance du démon. — Mais tu es si mauvais! — Je faisais des péchés, maintenant je n'en ferai plus parce que je comprends. — Mais si ta famille te retrouve et veut te faire tourner le dos à la religion? — Je n'apostasierai pas. J'aime mieux être martyr. » Enfin je lui ai dit: « Prie le bon Dieu de m'inspirer ce que je dois faire, et reviens demain. » Le lendemain, encore la même insistance que les autres fois. Alors en regardant mon crucifix je lui dis: « Oui, tu seras baptisé. Va te faire inscrire par le Sié-Sang. » Et voilà comment l'Eglise compte un enfant de plus.

5 Mai 1907.

...A T'ou-sé-wè cela va très bien, surtout pendant ce mois de Marie, où chacun redouble d'ardeur pour faire son devoir afin d'honorer la Ste Vierge en se montrant appliqué à sa besogne.

Nous avons beaucoup de visiteurs ces jours-ci. D'abord plusieurs bateaux de guerre sont récemment arrivés de France, et tous les officiers, depuis les aspirants jusqu'aux commandants, s'offrent le plaisir d'une promenade à l'Observatoire, au musée, à l'Orphelinat. Cela les occupe honnêtement. Il y a aussi un nouveau navire de guerre italien. Nous avons eu encore la visite de quelques Révérends protestants, américains ou anglais. Ils sont en ce moment 1200 (oui; 1200; 800 délégués officiels et 400 auditeurs libres) à Chang-Hai

pour une grande réunion des missions protestantes d'Extrême-Orient. Naturellement ils tâchent de se mettre d'accord pour la *doctrine* à enseigner et pour les *moyens* de l'enseigner. Pour la doctrine, naturellement aussi, ils n'y arrivent pas, puisque chacun a le droit de croire ce qui lui passe par le cerveau; aussi, après quelques réunions, ils ont dû renoncer à l'idée d'adopter un *credo* commun, mais ils se sont séparés en chantant le *Gloria!* Pour les moyens il est plus facile de s'entendre, quoiqu'il y ait encore des divergences de vues, et qu'il n'y ait personne ayant le pouvoir d'imposer à tous une marche uniforme. — Ils se sont mis d'accord sur le projet de fonder une immense université sur le modèle des plus florissantes universités d'Europe et d'Amérique, et en relations avec elles. Pour les détails d'application pratique, je ne sais pas où ils en sont.

Quels autres visiteurs encore? Des *Parsis*, c'est une secte spéciale de l'Inde et de la Perse. Ils sont assez nombreux à Chang-Hai où ils font du commerce, surtout le commerce de l'opium, je crois. — Et puis de nouveaux missionnaires des Missions-Etrangères ou Lazaristes qui arrivent de France pour la Mongolie,... des missionnaires belges; des Frères Maristes pour les écoles de Pékin, Hongkong,, etc., etc... Tout cela passe par T'ou-sé-wè et visite nos ateliers, notre chapelle, etc... avec des sentiments bien différents. Heureux ceux qui ont choisi la meilleure part.

Nous sommes ici dans le mois des pèlerinages: beaucoup de nos gens vont à Zô-sè « saluer la Sainte Mère » comme ils disent; pour plusieurs c'est leur seule distraction annuelle, ce sont leurs seules vacances en plus des trois jours de repos du nouvel an. En voici un qui vient de revenir et veut me dire bonjour au retour. Je lui dis: « Avez-vous fait un bon pèlerinage? » Réponse: « Oh! oui, je crois bien, c'est Monseigneur qui a dit la messe! » En effet c'est un grand bonheur pour eux d'assister à une messe de Monseigneur. Oh! les honnêtes joies, les bonnes vacances. Qu'il fait bon vivre en enfants de l'Eglise, sans préoccupations politiques ou sociales!

6 Juin 1907

... Je viens de déchiffrer une énigme. Un de nos peintres chinois avait écrit au dessous d'une image qu'il avait retouchée « nouvel magnier ». Comment comprendre? Je n'ai pas mis longtemps. Il suffit de se rappeler qu'ils confondent les *r* et les *l*, et qu'ils prononcent toutes les consonnes. Alors en remplaçant la première *r* par une *l*, et en prononçant bien la dernière, on a: nouvel magnière, c'est-à-dire nouvelle manière, nouveau modèle d'image. Ici c'est une tour de

Babel, mais où chacun comprend quoique ayant sa langue à soi.

Les orphelins vont bien. Il en est mort peu cette année. Pour éviter la maladie des gros-pieds (le beriberi de l'Inde) spéciale aux peuples qui mangent du riz, nous avons essayé le remède japonais. Le remède consiste à donner une nourriture plus fortifiante, car c'est peut-être, disent les médecins, l'insuffisance d'alimentation qui est cause de ce beriberi appelé ici gros-pieds. Le riz est, de toutes les céréales, la moins nourrissante. Alors on y ajoute du blé ou des haricots, et ainsi les Japonais, dans leur armée et leur marine, qui étaient autrefois décimées par le beriberi, ont obtenu des résultats surprenants, une diminution considérable de la mortalité. Essayons. Nous mélangeons depuis plusieurs semaines des haricots rouges avec du riz. Ce n'est pas beau à voir, et au commencement les enfants ont fait la grimace. C'est plus dur que le riz, c'est plus long à manger, ça ne peut pas s'avaler d'un trait, il faut mâcher. Enfin comme on ne leur a pas offert le choix et comme les grèves d'estomacs ne sont guère à craindre, on s'y est habitué. Nous avons aussi, pour faire la guerre aux microbes et diminuer encore les chances de maladies, remplacé pour le thé l'eau très sale du canal, qu'on employait jusqu'ici, par une eau plus propre venant d'un des châteaux d'eau de Chang-Hai. Nous avons déjà les tuyaux pour les bouches d'incendie, il n'y a eu qu'à ajouter quelques robinets et ainsi on boit, comme ils disent, « l'eau qui vient toute seule ». (Ne pas confondre avec le « feu qui vient tout seul », c'est-à-dire les allumettes chimiques). Mais malgré toutes ces précautions, il y a encore les coups de chaleur et les cas de choléra; il faudra bien que l'on meure encore de temps en temps. Pourvu que l'on ait l'âme en bon état, c'est l'essentiel.

20 Juin 1907

... Il y avait quelque temps que je n'avais été à Chang-Hai; que de changements! On fait des routes, des tramways... Ce qui était la campagne quand je suis arrivé en 1902 se couvre de maisons... Les Chinois de Chang-Hai portent maintenant, beaucoup d'entre eux du moins, des souliers de cuir, des chapeaux de paille panama, des bas noirs. On rencontre des patrouilles de policiers en uniformes excentriques (sous lesquels on aperçoit un bout de la veste ou du pantalon national en coton bleu), des volontaires chinois habillés comme des fantassins anglais. Progrès partout. On dit que demain toutes les fumeries d'opium seront fermées par ordre supérieur. Cela, ce serait un vrai progrès. En tout cas aujourd'hui on en voyait beaucoup d'ouvertes, car il commence à faire chaud

et les devantures en planches sont enlevées pour donner de l'air; on voyait des gens abrutis couchés sur des nattes avec une petite lampe à côté d'eux. C'est leur dernier jour, espérons-le. J'ai vu cela vite, j'étais en pousse-pousse, tiré par un brave homme qui, lui, ne doit pas fumer l'opium, car il est vigoureux; j'ai fait le voyage en moins de 2 h. (1 h. 50) aller et retour, en comprenant l'arrêt au consulat, où j'avais été prié de passer (c'était la raison de mon petit voyage). Le brave homme a fait ses 16 kilomètres sans fatigue visible, en courant tout le temps sauf quelques minutes de pas dans les rues de Chang-Hai où il y avait encombrement. Seulement il a eu une déception: en revenant, il avait soif; il voit sur le bord de la route une de ces petites baraques vertes où il y a ordinairement du thé gratuit à l'usage des pauvres, pendant les mois de chaleur; il me conduit devant et s'arrête; mais rien dans la baraque, la famille généreuse qui fait cette aumône aux passants trouvant sans doute qu'aujourd'hui il ne fait pas encore assez chaud; mon pauvre brave homme a eu une déception et une humiliation, une « perte de face »; mais il a bien pris cela, il m'a regardé en riant, disant « il n'y en a pas! » et il s'est remis entre ses brancards avec résignation; content d'ailleurs d'avoir gagné ses 300 sapèques (15 sous) en si peu de temps. Ce n'est pas en France qu'on trouverait de braves gens pour courir pendant 16 kilomètres en traînant un de leurs semblables, pour 15 sous.

D'une lettre adressée le 10 avril au directeur de l'imprimerie de T'ou-sé-wè par un Chinois de Wei-Hai-Wei j'extrais ceci où je laisse les expressions moins françaises.

« Peut-être il vous intéressera de lire quelques mots sur ma conversion qui était vraiment un miracle de la divine miséricorde.

J'étais né un païen à Tche-fou. Mon père y avait un magasin. C'était dans ma neuvième année que j'avais entendu pour la première fois un discours sur la religion chrétienne et c'était de la bouche d'un missionnaire chinois, un Protestant. Pendant le « Boxer's Trouble » j'étais à Chang-hai. On m'envoya à l'école « St. Francis Xavier's college » à Hong-keu. Là un Frère Mariste m'a parlé de la vraie religion et il m'a introduit près d'un Père Jésuite, le P. Rossi qui m'a baptisé. Après cela j'ai retourné à Tché-fou où j'avais le malheur d'être envoyé à une école protestante pour apprendre l'anglais. Le missionnaire là-bas m'a parlé mal de l'Eglise Catholique. Peu à peu j'ai perdu entièrement ma foi et ma tête était remplie de sentiments anti-catholiques.

Un jour ma mère, qui est une catholique, me mena voir Mgr Schang; l'évêque de Tché-fou. Je commençai à discuter avec Sa

Grandeur contre l'Eglise catholique. Un peu plus tard j'avais le bonheur de rencontrer un Père Anglais, le Père Wilfrid Hollam O. E. M. qui est le Père chargé de la Mission Catholique de Wei-Hai-Wei. Mes premières visites à ce Père n'avaient d'autre vue qu'à discuter et apprendre un peu de français. Mais peu à peu par la grâce de Dieu j'ai vu mes erreurs, et j'étais converti et reçu dans la Ste Eglise dans laquelle je suis heureux de dire que j'ai été préservé jusqu'à présent.

Je suis maintenant dans le service civil du Gouvernement de Wei-Hai-Wei. Je suis l'interprète du magistrat. J'ai beaucoup de connaissances ici. Dans ma propre conversion j'ai appris la valeur des âmes et les dangers dont elles sont environnées quand elles sont en dehors de la vraie religion. Pour faire connaître la sainte foi à mes amis, je tiens plusieurs meetings par semaine auxquels j'explique à eux les principales doctrines pour opérer leur salut. Ils sont très bien disposés et ils me donnent une grande espérance de nombreuses conversions. C'est pourquoi j'ai besoin de livres de temps en temps... Par la distribution des livres, notre sainte religion sera universellement connue et quand elle sera ainsi connue n'y a-t-il pas d'espérance d'une grande et fervente chrétienté à Wei-hai-Wei? Eh bien, cher Monsieur, veuillez avoir la bonté de bien prier pour les catéchumènes et moi-même afin que nous soyons tous des enfants fidèles et dévoués de notre sainte Mère, l'Eglise Catholique: Je suis votre bien dévoué F. X. H. »

La congrégation de T'ou-se-wé. — (du P. Le Boisselier.)

Zi-ka-wei, 12 Mai 1907.

Je crois vous avoir parlé d'une petite congrégation que j'ai fondée au mois de septembre dernier. Mon but est de grouper des âmes de bonne volonté, sincèrement dévouées au Sacré-Cœur et de les aider à se sanctifier en aimant de plus en plus N.-S. L'esprit de cette petite association est tout militaire, aussi l'ai-je appelée le « bataillon du S.-C^d ». Notre vertu principale, c'est la générosité. Trois exercices de piété sont surtout recommandés: la communion tous les huit jours, la visite au St-Sacrement au moins une fois par jour, et l'examen particulier deux fois le jour. Les deux derniers exercices sont faits par tous assez régulièrement. Tous font une visite au St.Sacrement après le dîner au commencement de la récréation, et c'est à ce moment qu'ils font leur premier examen particulier. Ce n'est pas long évidemment, mais c'est suffisant pour des enfants. C'est d'autant plus méritoire que c'est plus spon-

tané, et que quelques-uns ont à se faire violence pour vaincre le respect humain.

La communion de tous les huit jours n'est pas encore pratiquée par tous. C'est là un déficit que j'espère bien combler à l'aide du Sacré-Cœur. Toutefois il y a un réel progrès au point de vue des communions. Elles sont certainement plus fréquentes qu'autrefois. Dieu en soit béni et le Sacré-Cœur, source de toutes les grâces! — Je suis d'ailleurs fort encouragé dans cette œuvre par le R. P. Recteur et le P. Ministre de T'ou-sé-wè, le P. de Laparent. Le F. Damazio, qui est continuellement avec les enfants et sait mieux que personne ce qui se passe, m'a affirmé avoir remarqué un changement dans l'esprit des enfants depuis que l'œuvre existe. La chose n'a rien d'étonnant; les promesses du S.-C. en faveur des âmes qui lui sont consacrées ne peuvent rester lettre morte.

J'ai une trentaine d'enfants que je cultive ainsi pour la gloire de N. S., et c'est une vraie consolation pour moi chaque fois que je vais les voir à T'ou-sé-wé. Comme je vous l'ai dit, le Mardi je vais leur faire une petite instruction sur le S.-C. ou la Ste. Eucharistie. Il y a trois heures je leur parlais de la tiédeur à propos de la couronne d'épines qui entoure le S.-C. Je m'étais inspiré du Mois du S.-C. par le P. Lefebvre.

Collège Saint-Ignace.

3 mars.

La rentrée a eu lieu jeudi dernier 28 Février. Elle est bonne: 180 élèves étaient présents hier dimanche, avec de bonnes recrues, des fils ou neveux ou petits cousins de mandarins et de vice-rois.

12 mars.

La retraite prêchée par le P. S. Zi a pris fin le dimanche 10. Nos élèves chinois l'emportent sur les petits Français: les récréations sont en silence durant les trois jours de la retraite.

17 mars.

En ce moment il y a 143 élèves chrétiens, et 77 élèves païens. La rentrée a donc été très bonne. On ne s'attendait pas à ce chiffre après certains renvois de l'an dernier et à cause des examens exigés pour les païens.

Le P. Durand a fondé 1^o la Congrégation de l'Enfant Jésus pour les petits Chrétiens, — 2^o une académie pour les petits Païens; — 3^o une académie pour les grands Païens; — 4^o et 5^o une académie

pour les grands et une autre pour les petits Chrétiens. Tout cela fonctionne et a tous les dimanches, des conférences faites par les élèves (fortement aidés des professeurs); la dernière, je crois, était sur les sous-marins, avec dessins et projections du P. Chevestrier.

19 sept. 1907.

Il y a quatre jours on a conduit dans un hôpital de Chang-hai un petit élève païen du collège. Le pauvre petit va mourir ou restera fou toute sa vie, dit le docteur anglais qui le soigne. Le P. Schérer est allé le voir avec le P. Puget son surveillant. Hier il n'avait pas reconnu le P. Puget. Aujourd'hui il avait sa connaissance. Le Père en a profité pour l'instruire un peu: il fallait peu de chose, car cet élève avait suivi le catéchisme du P. Schérer au collège, il y a six mois. L'enfant a tout accepté, voulu aller au ciel, etc... et a été baptisé. On a tout lieu de croire qu'il avait les dispositions nécessaires et qu'il fera un élu de plus au ciel.

L'« Aurore ». — (*Extraits de plusieurs lettres.*)

3 mars 1907.

Les étudiants de l'Aurore rentrent demain lundi 4 mars. Toutefois les cours ne commenceront que mardi après que les élèves dans la grande salle auront solennellement salué leurs professeurs et se seront salués mutuellement. Vous étonnerai-je si je vous dis que quelques Auroriens sont déjà arrivés depuis trois ou quatre jours pour pouvoir travailler en particulier?

Voici les modifications pour cette année dans le personnel enseignant de l'Aurore: Mathématiques: P. Perrin; — Philosophie: P. Li; — Histoire et Géographie: P. Van Hée. — Cours de Français: 1^r P. Chevestrier; 2^e P. Haouisée; 3^e P. Bonay; 4^e P. Schérer. — Musique: 1^r cours (deux premières classes) P. de Vibraye; 2^e et 3^e cours: P. Vanara. — Dessin: 1^r cours (deux premières classe) P. Hermand; 2^e P. Chevestrier; 3^e P. Robinet. — Anglais: 1^r cours: P. Kenelly; 2^e P. Haouisée.

Professeurs à Nan-yang (Imperial Polytechnic College) 1^r cours de Français: P. Haouisée; 2^e P. Schérer; 3^e P. Maujay. Dans ces status, le plus difficile à remplir a été l'Anglais. Le R. P. Recteur et le P. Préfet ont dû travailler beaucoup pour trouver une combinaison satisfaisante. Aussi le R. P. Recteur recommande-t-il à tous ceux qui désirent la Chine d'apprendre le plus possible l'Anglais. Cette langue devient de plus en plus nécessaire.

10 mars 1907.

— Le 5 Mars a eu lieu la réunion pour les salutations d'usage. On a entendu pas mal de discours. Un discours du Préfet de discipline, un du Directeur (P. Li), un du Préfet des études, avec re-discours du Préfet de discipline: quatre discours dont trois en dialecte de Chang-Hai, un en mandarin. La séance fut agrémentée par l'appel des élèves et la distribution per le R. P. Recteur des certificats à ceux qui avaient réussi les examens de fin d'année (Janvier 1907).

La rentrée est belle: près de cent cinquante, parmi lesquels deux chrétiens. D'autres candidats se sont présentés depuis, mais on ne reçoit pas au cours des études: il faut entrer quand le semestre ouvre.

26 mars.

Les livres mis à l'usage des élèves sont en partie composés par les professeurs d'après le programme plus ou moins avancé de chaque classe. Le P. Vanara publie actuellement son Histoire Générale dont on tire 1000 exemplaires. Il est à souhaiter qu'elle se vende à Chang-hai où elle pourra faire du bien.

Le nouveau bâtiment construit pour recevoir les élèves, réfectoire et dortoir, a été terminé juste pour la rentrée. Mais c'est du provisoire.

D'après ce qu'on dit on doit construire sous peu une vraie université. Le P. Diniz travaille aux plans en ce moment.

1^{er} avril.

A l'Aurore nous continuons tout doucement, attendant de nouveaux bâtiments et espérant aussi des professeurs. Il y a actuellement 140 élèves divisés en 4 classes formant le cours préparatoire. Beaucoup d'élèves sont médiocres, un certain nombre aussi sont vraiment bons. Tous en tout cas ont très bon esprit et fournissent un travail acharné. Pour vous montrer leur zèle voyez ceci: d'eux-mêmes ils ont formé une petite association dans le but de parler français entre eux; quiconque serait surpris parlant chinois devrait verser un sou au président. Or ces élèves n'ont encore qu'un an de français. Pourra-t-on les pousser jusqu'au bout, c'est ce que l'on peut toujours se demander, en Chine surtout, mais espérons-le.

Séance par l'Aurore et Nan-yang College réunis. — (*D'après plusieurs lettres.*)

A Chang-hai les dames allemandes ont organisé une vente de charité dans le but d'envoyer quelques secours aux affamés.

Les écoles elles-mêmes entrent dans le mouvement.

Notre Université de l'Aurore et notre voisine l'Ecole Polytechnique, collège impérial de Nan-yang, dans une union désirable se sont concertées pour donner une séance publique. On invitera des notabilités, on fera payer le prix des places, et en plus on organisera une quête, le tout au profit des affamés du Nord.

L'abondance des matières au programme et le désir de ramasser davantage ont obligé à diviser la fête. Deux séances auront lieu : la première le 14 avril, la seconde le dimanche 21 avril. Le concours de la musique de T'ou-sé-wé a aussi été réclamé.

Programme de la 1^e séance : 1^o Brouillés depuis Wagram, par les élèves de Nan-yang (second cours de français), 2^o Des problèmes de mathématique : au fond une espèce de concertation publique. 3^o L'ours et le pacha, par les élèves de l'Aurore. 4^o Une pièce chinoise, par Nan-yang. — Seconde séance : 1^o Expériences de chimie. 2^e My last coat, par Nan-yang. 3^o L'Anglais tel qu'on le parle, par l'Aurore. 4^o Pièce chinoise par Nan-yang. Le tout entremêlé de morceaux de musique, piano ou fanfare de T'ou-sé-wé.

Enfin il fallait un local. A l'Aurore tout était trop petit ; à Nan-yang, c'était assez grand, mais non organisé pour cela. La famille de Li-hong-tchang prêta pour l'occasion le théâtre chinois de Li-hong-chang, à côté du temple élevé à la mémoire du grand homme, près de Nan-yang, à un quart d'heure de chemin d'ici.

Vous savez ce que c'est qu'un théâtre chinois ; vous en avez vu dans plus d'une pagode : seulement, ici, au lieu d'être à ciel ouvert, dans une cour, il est couvert d'un toit en partie vitré. Représentez-vous un grand carré : sur tout le pourtour, en bas, et à l'étage, des loges ; au milieu le parterre, in plano. Sur une des faces, la scène adossée à la cloison qui la sépare des coulisses, ou plutôt du foyer des artistes, et communique avec elles par deux petites portes ; — pas de décor naturellement : il faut voir de tous les côtés. Au parterre, on est assis autour de tables carrées sur lesquelles on vous sert le thé pendant la séance : donc, on boit, on fume, on cause, on se promène... Je vous dis bien franchement que je ne déteste point du tout ce système, qui donne beaucoup de liberté aux spectateurs.

La « Séance littéraire et Musicale » de l'Aurore et Nan-yang a bien réussi. Il y avait cinq cents personnes munies de billets, sans compter les notabilités invitées, et parmi ces dernières cinq mandarins.

Un mot sur l'exécution. D'abord un discours de Ma-siang-Pé sur

la charité. La partie musicale était faite par la fanfare de l'Orphelinat, qui marche de mieux en mieux, malgré bien des difficultés, grâce au zèle des PP. Diniz, Durand, Ferrand et de son directeur le P. Hermand. Elle étonne toujours les Chinois, cette fanfare, et même les Européens : de fait, c'est la seule qui ait jamais pu réussir : les autres essais, tentés à Chang-hai, sont tombés à l'eau. Une « fantaisie », entre autres, a été fort goûtée. Je n'ai point à m'étendre sur les pièces françaises du programme. « L'ours et le pacha » de l'aurore, très bien réussie. On a surtout remarqué l'Ours blanc.

« My last coat » ou « la Nouvelle Chine et l'Ancienne » pièce chinoise était donnée par les enfants de l'Ecole primaire de Nan-yang. Il a été immense le succès de ces petits bons-hommes de 12 à 14 ans, costumés et grimés, qui en vieux Lettrés, qui en « jeune Chine » dernier modèle, habit européen et fleurs à la boutonnière. L'auteur, un maître de Nan-yang, y tournait ferme en ridicule la vieille Chine, représentée par un vieux Maître d'Ecole ! Le thème, un vrai tiroir, est celui-ci : Un « Jeune Chine » vend des billets pour la séance. Il en présente successivement à de vieux Lettrés du temps de Kong-fou-tse, et de temps plus modernes. Indignation des vieilles perruques ; discussion avec les modernes civilisés. Musique et attitude générale des mieux réussies. Vous n'ignorez pas que les Orientaux ont naturellement le geste heureux et font tout ce qu'ils veulent de leur corps très souple. — Le drame final était de la pure tragédie chinoise, en grands costumes du vieux temps, magnifiques ;... déclamation dans le genre grec : beaux gestes des acteurs fort graves ; elle produisait un réel effet ; tel ancien professeur de France en était ravi. Ce bout de drame se terminait par un chant « le chant du myrte », sorte de lamentations, non pas à la Jérémie, mais sauvages, avec accompagnement de violon chinois, tantôt pleurant, tantôt grinçant à pleines cordes le désespoir. Si on avait pu comprendre les paroles, c'eût été très bien. Les Chinois exultaient. Il y avait pas mal d'Européens de Chang-hai à la séance fort contents eux aussi. Au retour les Auroriens ont offert un goûter aux musiciens de T'ou-sé-wé, qui, à leur tour, leur ont donné un concert. Pour ce, la musique est montée sur la plate-forme de l'ancien observatoire, au centre de Zi-ka-wei : Carmel, Auxiliatrices, Orphelinat, Pères, Collège... tout le monde a pu en jouir.

La préparation de cette séance a fait beaucoup de bien à nos élèves de l'Aurore, en mettant plus de vie de famille entre eux et les Pères.

Quels bons enfants ! et vraiment ils travaillent bien.

Les journaux ont parlé de cette séance. Ils ont même dit un assez grand nombre de bêtises parmi lesquelles toutefois, quand on sait d'avance de qui et de quoi il s'agit, on peut reconnaître quelques détails sensés.

« L'Echo de Chine » le grand journal français de Chang-hai et de tout l'Extrême-Orient, a trouvé moyen de voir une « Aurore parfaitement installée, avec grandes salles, dortoir largement aérés, jardins, théâtre, statue de Li-hong-chang et temple de Confucius ». Et il félicite les Jésuites de savoir s'adapter aux choses et aux lieux où ils vivent. Or vous savez que, s'il est question de construire une « Aurore Définitive », le local actuel est petit, mal disposé, sans vastes salles, ni le reste tant loué. Le reporter présent à la séance n'a pas remarqué que la « villa de Li-hong-chang » n'est pas une école mais un monument public avec jardins, grandes salles, théâtre et temple païen.

Un journal Chinois avait ceci : « Les élèves de l'Aurore et de Nan-yang ont joué deux pièces : l'une, dont la scène est à Paris, a été jouée en français ; l'autre, qui se passe en Turquie, a par conséquent été jouée en turc ! » C'est logique au moins et chinois.

Epidémie de Scarlatine.

Zi-ka-wei 29 mai 1907.

Chez vous la rougeole a fait des ravages, dites-vous ? Ici, c'est la scarlatine qui a sévi. Le Collège de Nan-yang a dû être licencié depuis plus d'un mois, après de nombreux cas, dont une dizaine de décès. Le P. Schérer est allé faire visite à ses élèves atteints, à l'infirmerie. Ceux-ci ont paru étonnés et touchés qu'on vînt les voir, car la crainte retenait les visiteurs.

A l'Aurore et au collège, quelques élèves ont été renvoyés à la maison ; tous sont rentrés. Un seul Aurorien a succombé à l'hôpital de Chang-hai, il y a plus de deux mois.

A Chang-hai et aux environs, des familles entières ont été emportées, entre autres, celle d'un petit païen du Collège, élève du P. Vanara. On a dû lui annoncer l'autre jour que sa mère, deux de ses frères, sa sœur étaient morts en quelques jours ; et à la suite de ces deuils, le père est devenu fou. Voilà un pauvre enfant sans famille : il lui reste un petit frère. Son oncle sans doute prendra soin de lui. Il serait à souhaiter que l'enfant continuât de venir au Collège l'an prochain. Que c'est triste pour des païens, que ces coups de la mort ! Quelle consolation peuvent-ils trouver, les pauvres !

Mouvement scolaire. — (du P. Haouisée.)

12 février 1907.

Le mouvement entraîne depuis plusieurs années la jeune Chine vers la science. Oh! c'est une science tout-à-fait quelconque et rudimentaire, qui se contente trop d'un superficiel parfois puéril; mais enfin, on s'initie aux connaissances européennes, sans nullement soupçonner ce qu'exigerait une formation sérieuse. Dans une petite ville comme Ousi, que je visitais récemment, on compte 75 écoles — je devrais dire embryons d'écoles — il en germe presque à chaque coin de rue! Dans plus de 50, on fait de l'anglais, des bribes du moins. Le français y est inconnu, comme presque partout du reste. Et quelle pauvreté! Nos écoles primaires de France sont des palais à côté des grandes écoles de Ousi, comme de la plupart de celles qu'on rencontre à Chang-hai. C'est tout simplement parfois une maison chinoise dont les différentes pièces sont transformées en classes; l'installation y est plus que primitive, mais l'étudiant chinois, qui ne voit que la science, s'en contente facilement. Presque partout on trouve un cabinet de physique, d'histoire naturelle en formation: quelques instruments, plantes et tableaux en tiennent lieu. Les Chinois s'extasiaient devant la moindre expérience.

Le plus souvent, l'exercice militaire fait partie essentielle du programme: une cour de quelques mètres carrés servira de champ de manœuvres; un habit européen, orné d'un galon de couleur peu discrète, fera l'uniforme; un lambeau de toile avec un dragon et quelques caractères chinois sera le drapeau; un professeur qui a vu deux ou trois fois manœuvrer des Nippons accumulera sur son uniforme galons dorés et brandebourgs: ce sera l'instructeur! J'ai vu des commerçants de Ousi quitter pour quelques heures leur négoce, afin d'essayer d'assouplir par des exercices de gymnastique leurs membres que l'âge avait déjà engourdis.

A notre retour de Ousi, nous nous sommes avancés jusqu'à Kiang-yn, sur le bord du fleuve Bleu, le *grand fleuve*! De fait, il est magnifique, majestueux, et le panorama, vu du haut des collines de Kiang-yn, m'a montré la Chine sous un nouveau jour. Je dois ajouter qu'une tristesse venait pourtant se mêler à nos jouissances esthétiques: au sommet de ces collines, rien que bonzeries, et dans ces villes populeuses aperçues à nos pieds, pas ou presque pas de chrétiens; nous n'avons quasi rien dans les villes. Malgré le mouvement de conversions qui, dans cette section de Ousi, s'accroît au point de nous donner près de 1000 nouveaux chrétiens par an, les villes restent

impénétrables. Pourra-t-on y entrer par les écoles, en se créant des relations qui feront tomber les préjugés? Plus d'un le pense. Mais en tout cas, ce sera long. Puisse l'Aurore prendre un développement sérieux et nous permettre par l'influence qu'elle nous procurera, d'étendre et de faire connaître la religion que nous sommes venus annoncer.

Les derniers examens de l'Aurore ont été très satisfaisants: 120 se sont présentés; on en a reçu 42. Parmi ces privilégiés, un gros bonnet, secrétaire actuel du Gouverneur de Sou-tchéou et ancien secrétaire d'ambassade à Paris, où il a résidé trois ans.

Priez pour qu'on fasse bien l'œuvre du Bon Dieu: elle est grande, difficile, tant à cause des Chinois eux-mêmes, farcis de préjugés, défiants, inconstants, qu'à cause de nous, étrangers à leur esprit, à leurs coutumes, à leur langue surtout. Qu'il est donc malaisé de se Chinoiser, et cependant, pour gagner les âmes, il faut se faire tout à tous.

C'est aujourd'hui le premier jour de l'an Chinois; on se souhaite la bonne année en se disant « *panié* » (pai-nien); laissez-moi vous en offrir *un*, rempli de mes vœux fraternels.

1 avril 1907.

La question des écoles si mouvementée le semestre dernier semble prendre une tournure plus calme en ce moment. On ne parle plus guère non plus de la reconnaissance des écoles par le Gouvernement; les protestants et les Japonais l'ayant demandée en bloc pour leurs écoles, ont échoué et il semble bien qu'on ne pourra l'avoir que partiellement. La question scolaire est loin d'être délimitée; on a lancé des programmes très analytiques, c'est vrai, mais souvent impossibles à suivre, très gênants, oubliant que ce qui manquait le plus, des maîtres, on ne l'avait pas encore.

Un obstacle à la conversion. — (du P. Guimbretière.)

Ces jours derniers un nouveau scolastique chinois venait prendre rang parmi nous. Il est de la province de Champagne; il descend du Nord jusqu'ici, du Fleuve Jaune jusqu'au Fleuve Bleu. Aussi, il faut voir comme il admire la végétation de ce pays, la hauteur des bambous, et la verdure des bananiers. Comme je le menais visiter les divers établissements de Zi-ka-wei, j'eus occasion de le questionner un peu sur son voyage de Tientsin, sur ses compagnons de route, sur sa manière d'entreprendre les païens et ce qu'il pensait d'eux.

C'est avec une grande amabilité qu'il voulut bien me faire part de

ses petites tentatives. Je vous transmets notre conversation, ou plutôt sa conversation telle quelle.

Notre jeune Frère Chinois se promenait donc le premier jour du voyage, sur le pont du bateau. Un jeune homme, assez distingué, en faisait autant. Comme le Nôtre est aimable, au moins par vocation, et comme ce jeune scolastique chinois, l'est de plus, par nature, ce fut lui qui rompit la glace, parla le premier, usant des formules les mieux choisies, afin de sonder un peu le terrain; il ne s'aventura pas loin tout d'abord. Ce jeune homme paraissait un étudiant. On parla donc d'études en général, des avantages des sciences modernes en particulier; sur quoi païens et Jésuites, européens et chinois sont parfaitement d'accord. Notre jeune lettré voyant qu'il avait affaire à quelqu'un qui pouvait lui être utile, s'empressa de devenir son ami.

Utile? direz-vous, et comment? Voici, et c'est là un trait de mœurs. Quand nos deux jeunes chinois voulurent se parler, ils ne se comprirent pas. Pourquoi? c'est que s'ils s'exprimaient bien en chinois tous les deux, l'un cependant se servait du langage mandarin, l'autre du langage de Chang-hai. Pour se tirer d'affaire, ils essayent alors d'écrire chaque phrase. Les caractères étant les mêmes par tout l'Empire céleste, la conversation s'alluma, mais était lente, il va sans dire. Discrètement, notre jeune frère chinois, demande à son interlocuteur s'il savait le français. L'autre de répondre qu'il savait fort bien l'anglais; qu'il avait étudié plusieurs années en Amérique, en était revenu docteur en droit. Quant au français, il pouvait le lire, car il était ancien élève de notre première « Aurore », mais ne savait parler qu'imparfaitement. Il n'avait étudié cette langue qu'un an seulement, mais était ravi d'avoir une occasion de la parler.

A Pékin, dans sa charge de mandarin de troisième classe, au ministère des affaires étrangères, le besoin de savoir le français se faisait souvent sentir. Et ce désir de parler français fit vite de notre mandarin de troisième ordre un ami très chaud d'un jeune Jésuite qu'il ne connaissait pas. Il ne voulait plus se séparer de lui, venait à chaque instant dans sa cabine.

L'heure de faire du zèle sembla venue. Le plus habilement qu'il le pût, notre scolastique en vint à parler de religion. Aussitôt un nuage passa sur la figure du mandarin. Il se retira, composa une poésie chinoise sur la nécessité de s'aider sur terre, et l'inutilité de se préoccuper de religion: toutes se valent. Il offrit sa poésie au scolastique, comme marque d'amitié. Car en Chine, comme en Europe, c'est fort bien porté de dédier des vers à quelqu'un. Il ajoutait qu'autrefois tous deux s'ignoraient, que maintenant au con-

traire, ils étaient liés comme de vieux amis. Evidemment le scolastique répondit que c'était très vrai, mais ce qui ne l'était pas, c'est que toutes les religions se valent. Et en quelques vers chinois, il prêcha au jeune mandarin, Dieu et la Rédemption. Alors la situation se tendit, le jeune lettré sortit de la cabine après avoir donné son argument, son terrible argument fait d'ignorance et de préjugés : « Comment vous, Chinois, vous osez me parler ainsi ! Comment vous, non seulement vous admettez la religion des européens, mais encore vous acceptez que ces européens prêchent leur religion chez nous ? non, c'est par trop fort ! »

Alors il s'en était allé, presque furieux. Notre jeune Frère Chinois voulait qu'on s'expliquât. Inutile ! inutile ! Le préjugé qui considère la religion catholique comme une religion non pas mondiale, mais européenne, et qui plus est française, était là, obscurcissant cette intelligence de lettré. Dans son esprit, il ne semblait plus y avoir de place pour autre chose.

Cet argument, presque tous les lettrés et mandarins, plus une immense majorité du pauvre peuple dévoué aux idoles, le font valoir. Comment oser se faire catholique ? C'est renier sa nation, c'est ne plus être chinois, mais se mettre à la remorque des Européens. C'était la réponse même qu'à Tien-tsin, deux jours auparavant, faisait un simple barbier, au même Scolastique chinois : « Comment voulez-vous que je me fasse catholique, on dira que je ne suis plus Chinois » !

Cette difficulté, au reste, n'est pas nouvelle. Il suffit de lire les lettres de nos anciens Pères, pour s'en convaincre. Voici par exemple ce qu'écrivit en 1702 le Père Fouquet, missionnaire à Nan-tchang-fou. « Ce n'est pas une chose aisée à la Chine de planter la foi dans un lieu où elle n'a jamais été établie ; parce que personne ne veut commencer à l'embrasser. Les plus convaincus de nos mystères attendent un exemple, et c'est dans ces occasions qu'on sent particulièrement toute la force du respect humain. » (Lettre édif. l. 17, p. 89).

Aujourd'hui l'argument vaut surtout pour les lettrés et la haute classe, mais souvent aussi pour ceux des gens du peuple, qui n'ont pas besoin de nous.

Comment le réfuter ? C'est là le difficile. Nous avons beau nous faire couper les cheveux à la chinoise, nous habiller comme les Chinois, vivre leur vie et leurs mœurs autant qu'il dépend de nous, rien n'y fait, nous sommes toujours des étrangers. Saurions-nous la si difficile littérature chinoise aussi bien que des lettrés, nous resterions encore des étrangers. Et ce mot a plus de force en Chine qu'en Europe. Que pouvons-nous de plus ? Est-ce notre faute à nous si nous n'avons pas la peau jaune ?

Et cette situation, il ne faut pas croire que ce sont les interventions des armes européennes pour sauver notre liberté et nos vies, qui nous l'ont faite; peut-être l'ont-elles tendue un peu; mais elles ne l'ont point causée. Quand l'empereur Kien-long persécuta les missionnaires et les chrétiens, il disait à nos Pères de Pékin: « Je ne vous en veux pas, je vous estime même, mais je veux le bien de mon empire. »

La politique chinoise d'aujourd'hui s'inspire autant que possible de cet esprit. Ainsi l'on ne veut point reconnaître les écoles fondées et dirigées par des Européens, ni admettre leurs élèves aux examens.

La politique et la nationalité ont donc été depuis longtemps et restent encore un terrible obstacle à la rapide propagation de l'Évangile. Et il semble que ce soit encore par la science profane et l'enseignement profane, indépendamment de la grâce de Dieu, qu'on réussisse le mieux à le tourner. Si les missionnaires connaissent quelque moyen meilleur, ils ne se feraient pas faute de l'employer. Inutile d'ajouter qu'une fois chrétiens les Chinois ne regardent plus les missionnaires comme des étrangers, mais comme des Pères qu'ils aiment et dont ils sont fiers. Et cela est d'autant plus méritoire qu'ils en connaissent les conséquences en temps de persécution.

A travers le Kiang-sou.

Le mois de Mai de Zô-cé. — (du P. Lamoureux.)

Zô-sè, 9 juin.

JE n'ai pas oublié le petit travail que vous m'avez demandé pour le mois de mai à Zô-sè. A dire vrai, ce n'est pas facile d'avoir un chiffre exact de communions pour chaque dimanche et fête, ne sachant pas au juste ce qu'il reste d'hosties dans les ciboires. Ce qu'il y a de sûr, c'est que pour cette année, pendant le seul mois de mai, il y a eu plus de 7,000 communions dans les 2 églises. Elles peuvent à peu près être réparties comme suit: 1^{er} mai, 2,500; 1^{er} dimanche, 800; Ascension, 800; 2^e dimanche, 700; Pentecôte, 1,400; 4^e dimanche, 600; Fête-Dieu, 200. — N. B. 1^{er} mai, c.-à-d. veille, jour, lendemain; — dimanche, c.-à-d. jours qui précèdent et suivent. (une huitaine). »

19 juin.

Pour la fête du 15 juin, N.-D. Auxiliatrice, nous avons eu près de 2,000 communions, ce qui fait plus de 9,000 pour le mois de mai

et la fête patronale. La différence avec l'an passé n'est pas grande; de même pour les aumônes, malgré la misère du temps.

La situation au Kiang-ning-fou. — (du P. H. Allain.)

Zi ka wei, 3 juillet 1907.

Cette année il nous a manqué le trésor de Crésus pour soutenir nos pauvres gens. Les miens propres pouvaient encore échapper à la grande faim, car j'ai de basses et hautes terres. Les basses, à l'époque de la moisson, étaient des lacs de cinq à six pieds de profondeur et l'épi du riz même plongeait dans l'eau. On essayait encore d'en tirer quelque chose: de fait, ça n'a rien donné. Les hautes, au contraire, mises en rizières aussi au moyen d'étangs qui retiennent les eaux de pluie dans les années ordinaires, se sont trouvées tout l'été arrosées par les orages qui ont causé la famine dans les bas fonds, — assez même pour ne pas demander le secours des Norias. Là, nous avons l'abondance, comme nos gens disaient, 12 sur 10 — quand, à la manière normande, dans les bonnes années, s'il y a du riz, il n'y en a pas, bien qu'il y en ait tout de même, mais tout au plus 7 sur 10.

Nous avons donc vécu, — chèrement, puisque l'on devait se partager le riz et que ceux qui en avaient le vendaient au plus haut prix. Au moins, n'y avait-il pas à craindre que l'on en manquât, l'exportation hors de la préfecture étant interdite. Nous avons pu même nourrir une soixantaine de mille affamés, venus du nord.

Il s'agissait de les garantir de la faim et du froid. Les secours n'ont pas manqué. On leur a fait la distribution de riz chaque matin ou tous les deux jours; — on leur a donné des habits plus chauds, et, lorsque la belle saison s'est annoncée, avant même qu'elle eût paru, on les a rapatriés. Beaucoup se trouvaient si bien à Nanking, qu'ils avaient peine à s'y résoudre. Mais plus de riz! et d'ailleurs, on leur offrait de bonnes barques remorquées jusqu'à T'siu-kiang-pou, sur le canal impérial, avec les vivres pour le voyage et une petite somme d'argent qui les aidait à faire à pied les trois ou quatre journées qui les séparaient de leurs villages. Mais c'était grande misère, malgré tout. Beaucoup de petits enfants mal nourris succombaient, — beaucoup de garçons et de filles surtout déjà élevés étaient vendus pour quelque somme d'argent, — la petite vérole en emportait un grand nombre. Quant aux grandes personnes, c'est surtout durant leur longue marche pour aboutir au Kiang qu'ils mouraient. C'étaient, pour des familles, quinze jours au moins à passer dans un pays pauvre. Dans une course que je fis au Nord du fleuve, à cette époque, je me trouvais précisément sur une des routes

qu'elles suivaient. C'était, à chaque pas, un petit groupe: le mari portant les bagages, la femme suivant péniblement avec un enfant gîté sur le sein, et les plus grands allant comme ils pouvaient. Souvent aussi une brouette: l'homme la poussait, la femme et les enfants tiraient, et sur le véhicule, les marmots, parmi les marmites, les nattes, les habits, etc. pleuraient. Tout cela noir et résigné. Naturellement beaucoup restaient en chemin. On les jetait dans la terre au bord de la route sans cercueil, et les chiens venaient, m'a-t-on dit là-bas, les déterrer. Des Européens ont prétendu ici que les parents mangeaient leurs petits enfants. J'aurais peine à le croire, et je n'y ai point entendu faire allusion parmi mes chrétiens. La faim a dû tuer bien peu de gens dans le pays dont je parle. On a pu manger de la chair humaine (je l'ignore), mais, en ce cas, on n'a pas dû choisir dans la famille. Du reste, nous ne pouvions qu'admirer, à Nan-king, la parfaite résignation de cette foule de miséreux. L'autorité ne les a point parqués comme à Yang-tcheou et à Tsing-kiang-pou; — elle n'a point déployé de force armée pour aider aux distributions; — elle leur a laissé l'entrée libre et la circulation dans la ville. Le calme a régné tout le temps. Je n'ai pas entendu parler de brigandages plus que les années précédentes, — et, s'il y en a eu quelques faits comme toujours, il faut plutôt les attribuer aux vagabonds de métier. Les affamés demandaient du riz, essayaient même de gagner quelques sapèques, qui en vendant des fruits, qui en s'installant au bout d'un pont et produisant ses galettes, qui en pêchant dans les canaux, qui en se faisant portefaix, etc. Ils allaient bien à la campagne, mais par très petits groupes; les paysans étaient sur le qui-vive et leur laissaient piller quelques roseaux ou des branches d'arbre — non par crainte mais par pitié. Ceux mêmes qui le pouvaient ajoutaient volontiers une sapèque, une poignée de riz ou un bol de thé.

Ils sont maintenant réinstallés chez eux. Le P. Thomas me disait l'autre jour qu'ils ont fait une bonne récolte de blé. (Ils l'avaient semé avant de descendre vers le Sud). Mais ils n'ont plus leurs bœufs pour labourer, en sorte qu'ils ont grand'peine à semer le sorgho et les pois. Et puis la sécheresse est terrible. Voici bien quelques orages ces jours-ci. Sont-ils généraux? Du moins avait-on chez nous besoin urgent de pluie, quand je suis parti pour Chang-hai. Dans les terres hautes l'on avait trop peu d'eau déjà pour planter le riz, et le riz planté se desséchait, faute d'humidité. Dieu va-t-il nous éprouver une seconde année? Je ne sais ce qui s'est passé depuis le 30. Au moment de lever l'ancre, il y avait juste sur Nan-king un nuage qui crevait. Nous l'attendions depuis quinze jours. S'est-il étendu

sur toute la contrée? Nous avons été suivis par l'orage 12 heures durant et il nous a joints vers Kiang-yn, et a éclaté sur nous en avalanches. Tout cela, vous le savez d'une manière bien plus intéressante par nos Pères du Siu-tcheou-fou. Eux ont été les héros de la famine...

Mais que vous dire sur mon district et sur Nan-king? J'ai épuisé l'an passé. Je persévère dans l'espérance, car mes catéchumènes augmentent peu à peu, et j'ai pu faire une trentaine de baptêmes d'adultes, avec leurs enfants. Cela ne compte pas, et, sans mentir, je puis dire que je n'ai rien fait. Il en reste plus de deux millions dans la préfecture, trois millions peut-être, qui ne savent pas encore qu'ils ont le Sauveur. Et nous sommes deux, un vieillard prêtre séculier, le P. Zi, et moi! Dites cela, je vous prie, à ceux qui songent à venir nous prêter main forte.

Par ailleurs, nous n'avons que de bonnes relations avec les autorités. Le peuple aussi, en général, ne paraît pas mal disposé pour nous. Il est rare que j'entende une injure en passant dans les villages. A l'auberge, on est curieux, rien de plus. Ce qui fait l'admiration maintenant, c'est notre costume. Les Chinois volontiers adoptent, dans les villes, un costume européen et voudraient bien quelquefois porter des cheveux courts. Aussi je ne sors pas un jour que je n'entende sur la rue ces mots: « Un étranger! Tiens, il porte l'habit chinois, et nous qui prenons l'habit européen. » Et l'on rit. Ou bien encore: « Un étranger! Ta-pien-tse! Il porte la queue! » — Si je voyage en petit vapeur sur les canaux, je n'ai non plus jamais à me plaindre de la moindre impolitesse. Les soldats surtout, les élèves des grandes écoles, qui s'y trouvent, témoignent même de la sympathie et de la confiance. Je ne veux pas dire que ce soit dans l'âme. Mais ça n'est déjà pas rien que ces marques extérieures. Il y a trois ans, je ne les remarquais pas.

Les jeunes gens d'aujourd'hui n'ont plus la même aversion de l'étranger. Il m'a semblé, sur les grands steamers du Kiang, que ceux qui reviennent du Japon sont très arrogants et méprisants et j'en ai même une fois remis deux à la raison ou au silence. Ceux de Nan-king, non. Il me vient maintenant des soldats, chrétiens, catéchumènes ou non. Je vois, à la conversation qu'ils tiennent, qu'il n'y a plus dans les camps d'hostilité déclarée contre l'étranger. Le seul étranger qu'ils détestent actuellement et universellement, c'est le Mandchou. Ils l'ont dit trop haut. On nous a gratifiés d'un vice-roi mandchou, qui aussitôt a incorporé de vingt à trente Tartares dans chaque bataillon. Les autres sont devenus plus prudents, mais cette mesure n'a point dû changer les cœurs.

Le vice-roi est jeune — nous sommes de la même année — et il a paru d'abord plein d'activité, a promis quelque chose et n'a rien fait que rechercher les révolutionnaires.

12 juillet.

Je reprends après un pèlerinage à Notre-Dame de Zô-sè, que j'ai fait avec les PP. Chevalier-Chantepie et H. Gautier dans la bonne pluie. Nous la désirions, cette libératrice, et la Providence nous sert peut-être au delà de nos souhaits. — Nous avons eu aussi les cinquante ans des PP. Debrix et Marchi, ce qui occupe toujours quelque peu. Puis l'humidité qui vous pèse sur tout le corps, empêche la plume de courir librement.

Je vous parlais du Vice-Roi Toan-fang et des Mandchous. Voici que soudain l'on apprend l'assassinat du gouvernement de Ngan-king, Ngen-ming, mandchou aussi, avec qui j'ai échangé quelques cartes lorsqu'il faisait fortune, comme tao-tai du sel à Nan-king. Au début de la révolte des Boxeurs, il fut l'un des auteurs, l'acteur principal plutôt, de la mort de l'évêque et d'autres missionnaires au Chan-si. L'assassin du gouverneur est un tao-tai, sous-chef de l'école de la police, qui lui a tiré toutes les balles de son revolver Mauser. A l'interrogatoire sommaire qu'on lui a fait subir, le tao-tai a déclaré que l'on avait décidé de tuer Ngen-ming et Toan-fang.

Le P. Chevalier de Tchong-kiang, mon Ministre, m'écrit que Toan-fang ne veut plus voir personne. Il a raison de craindre. Une tête ou deux coupées, c'est si peu dans la masse des mécontents. Il avait déjà, disait-on, doublé la garde de son palais. Mais à qui se fier? Ces jours-ci, on n'entend point parler de nouveaux attentats. mais nous demeurons sur le volcan.

En attendant, l'on prépare l'abandon de l'arsenal de Fou-tcheou et l'expulsion des employés et maîtres français. On l'avait depuis longtemps prévu. Cette situation privilégiée de la France excitait la jalousie des autres pays et peut-être certaine crainte de la Chine. En décembre dernier le commandant de *la Décidée*, Leblanc, un brave Alrén, venait à Nan-king, au nom du Ministre, demander au Vice Roi d'y faire des réparations, afin de prévenir un très prochain envasement. Comme il n'avait personne pour le présenter et lui servir de truchement, je me dévouai, bien à contre-cœur, car je ne sais pas assez la langue, — pour l'accompagner. On vanta les avantages de l'institution. Son Excellence promit de répondre au Ministre, après avoir fait faire une inspection, et l'on but le champagne. Notre mission était terminée, puisque, en somme, nous n'avions qu'à présenter la lettre de M. Bapst. Mais l'on savait déjà que les Autorités

étaient résolues depuis quelque temps à favoriser plutôt l'obstruction des docks, afin de pouvoir dire après que l'Arsenal était inutile. Cette visite me permettait de voir pour la seconde fois le Vice-Roi. Il était aussi avenant que la première, nous venant recevoir très bien, nous reconduisant de même. On lui voudrait un peu plus de la gravité, de la distinction, qui caractérise les hauts fonctionnaires Chinois. Il a vu l'Amérique, il y a même fait graver son portrait qu'il nous a gracieusement remis avec un autographe banal; — il a vu Londres, Bruxelles, Berlin, St-Pétersbourg, Vienne, Rome, et l'Opéra. Il a bien quelque chose du sans-gêne américain, et il ne cache pas qu'il a eu beaucoup de plaisir à l'opéra. Mais qu'a-t-il rapporté de cette course à travers le monde, pour la constitution chinoise que l'on avait en vue? Si les autres commissaires envoyés en mission dans le même but ont fait autant de kilomètres en six mois et se sont oubliés à un Opéra quelconque, reste à savoir le bien que nous en tirerons.

Au moins a-t-il établi l'éclairage électrique dans son palais. J'ai connu l'Allemand (il est mort depuis), agent d'une Société d'affaires variées, qui avait pour but surtout de vendre armes et bagages aux Mandarins, mais qui vendait aussi à l'occasion ce qui restait en magasin. Or il y avait en magasin une machine qui n'avait pas encore trouvé d'acquéreur. L'agent trouve moyen de faire naître chez le Vice-Roi le désir d'avoir l'électricité, à un prix très modéré, — avec l'espoir, comme l'avouait honnêtement devant moi le vendeur, de se rattraper sur les réparations. Un ingénieur allemand vient de Chang-hai placer les fils, les lampes, etc. et comme il lui manquait quelques pièces, retourne à Chang-hai, recommandant de ne toucher à rien durant son absence. Lui parti, on s'impatiente, on fait marcher la machine, l'on charge et décharge si bien que toutes les lampes se consomment, et qu'il faut réparer avant d'avoir fini. — Depuis je n'en ai plus ouï rien dire. — Le vendeur, un de nos amis d'ailleurs, a été emporté par une pneumonie, sans que j'aie pu malheureusement arriver pour lui administrer les sacrements. En tout cas, c'est du progrès; ce qui ne l'est pas moins, c'est l'installation de la télégraphie sans fil et les exercices que l'on fait chaque jour pour initier quelques officiers au fonctionnement de l'instrument. Le P. Michelin pourrait vous en parler avec compétence; et peut-être en verrez-vous quelque part la photographie qu'il a prise. La première fois qu'il y alla, il ne vit qu'un instrument mort, monté, je crois, sur une voiture; le lendemain, il y retourna, mais l'ingénieur allemand (vous voyez que l'Allemagne prend pied ici), ne le connaissant pas, le tint à l'écart; il ne se déconcerta point, prit une photo-

graphie, et le troisième jour, revint encore à l'heure de l'exercice, offrit la photographie de l'appareil à l'ingénieur, qui causa, qui expliqua, bref! invita le Père à revenir quand il voudrait. Il pria même son second, un Chinois, de lui laisser toute liberté de voir et photographier en son absence. Le P. Michelin en profite pour ajouter à sa collection des types de soldats.

14 juillet.

Nous demandions la pluie, un peu d'humidité. La pluie nous est venue à pleines journées, et l'humidité règne en souveraine absolue. Vous en jugez à ce papier qui boit affreusement, et j'avais grand'peine à tenir la Sainte Hostie pour l'élévation. Elle était redevenue une pâte molle, prenant l'impression des doigts et se repliant sur la main. Depuis trois jours, nous vivons dans cette atmosphère, mais aujourd'hui, c'est presque au comble, bien que l'eau ne tombe pas encore en cascade dans les escaliers, ainsi que cela se voit parfois. On ne saurait poser la main nulle part sans éprouver l'impression désagréable de moiteur. Meubles, livres, habits, tout en est imprégné, et les draps ou la natte sur laquelle on se couche, le siège sur lequel on s'assoit, le pain que l'on mange, tout est humide, mouillé comme par les grands brouillards. Pourtant ce n'est pas le brouillard qui nous vaut cette sensation persistante de sueur fraîche. Au reste, point froide du tout la température ce matin, et à l'intérieur des habits la moiteur est autrement gênante. Pas un souffle, et c'est à peine si l'anémomètre perché sur l'observatoire agite légèrement ses ailes, pour ne pas en perdre l'habitude.

L'on fera fête à Chang-hai sur la Concession française, — dans la pluie. Un peu de bruit perdu, quelques bougies économisées, — la gloire de Dieu n'en souffrira point dommage. Les élections municipales ont eu lieu mercredi, 10 juillet; même polémique, même rivalité, même pression que là-bas aussi sans doute, mais l'Officiel a plutôt été battu. Nous ne nous en porterons pas plus mal. Mais de Chang-hai, je ne saurais rien vous dire, n'y étant que pour le mois et ne sortant point de Zi-ka-wei. Le pays, cela se voit, se mondanie plus qu'ailleurs à l'euro péenne: ce ne sont plus que voitures, automobiles, bicyclettes, etc. et les jeunes en bas noirs et vestons. Je regretterai pour ma part, les belles robes de soie, malgré leur uniformité. Mais nous sommes en mouvement, et dès qu'il a endossé la livrée, le Chinois croit volontiers qu'il a atteint le faite de la civilisation occidentale. Ajoutez y pourtant, quelquefois, un peu d'anglais, — pour un petit nombre, le Français. Combien peu songent à la vraie science, aux arts, aux moyens de relever vraiment leur

pays! L'Aurore, ici, semble dans la bonne voie, et l'on y travaille sérieusement. Dieu la garde et la rende prospère. — En voilà bien long. A tous mon affectueux souvenir et mon religieux respect. Je me recommande avec mon district à leurs prières. Adieu!

H. ALLAIN.

Dernière visite du R. P. Louail. — (*du P. Speranza.*)

Ou-si, 4 juin.

Le R. P. Supérieur malgré sa faible santé a fait la visite du Tchang-tcheou-fou pendant un mois. Il arrivait à Ou-si, le 27 avril, accompagné par le F. Yang. Ce bon Frère profita de son court séjour ici pour exhorter les membres de sa famille, qui sont encore païens, mais commencent déjà à parler de se faire chrétiens. — Le 1^{er} mai, messe à Tsiu-yang; les pèlerins étaient nombreux. — Le 2, nous partons pour le bourg de Gno-ghi, au S. O. de Tsiu-yang. Il y a 9 ans c'était triste, deux familles chrétiennes seulement; maintenant plus de 400 néophytes et catéchumènes. Après dîner, le R. P. Supérieur y bénit la nouvelle église bâtie par le P. Eusitius Sen. Au souper, nous eûmes musique chinoise dirigée par un catéchumène; puis feu d'artifice. Les notables avaient été invités par les chrétiens à un petit banquet. — Le 13 mai, messe à Lou-bou, bourg de la sous-préfecture de King-k'i-hien, près des montagnes qui nous séparent du Tché-Kiang. C'est un nouveau centre de catéchumènes, venus de Wen-tcheou depuis 30 à 40 ans; ils cultivent le thé. Ils ont bâti trois chambres en terre pour le P. Ling, et c'est là que nous avons passé la nuit et dit la messe. Malgré la fatigue, à cause de l'air de ces montagnes le R. P. Supérieur s'était senti un peu mieux. — La dernière chrétienté visitée a été Zang-zeû. Le R. P. Supérieur me disait: « C'est la quatrième fois que j'ai la consolation de dire la messe dans une pagode transformée en église et remplie de fidèles. »

Apostolat dans une prison. — (*D'après une conversation du P. Bondon.*)

14 août 1907.

Le P. Bondon à T'ang-chan a le record de l'année pour les baptêmes: 600! jamais on n'avait vu cela; sans compter les enfants morts après le baptême. Parmi ces 600, 80 prisonniers presque tous brigands doivent leur salut au P. Bondon qui ne craint pas sa peine et n'a peur de rien. Tous les 8 ou 15 jours, ou plus souvent, il va visiter la prison: on le laisse entrer. C'est une grande salle sans fenêtres, où les malheureux, accroupis, mains et pieds liés, attachés à la même chaîne, attendent la mort. Tous sont condamnés à mourir de faim ou à être étranglés.

Depuis deux ou trois ans, le Père n'en a vu que deux mis en liberté, c'était deux innocents, qui n'ont pu résister aux souffrances endurées dans la prison et sont morts le soir même de leur sortie ou le lendemain. Et c'est une infection là-dedans ! Une fois, le Père a failli se trouver mal en sortant de cet antre ; d'autres fois, il doit s'appuyer aux murs pour ne pas tomber ou pour se guider ayant peine à supporter la lumière. — Là, il leur fait le catéchisme, leur explique rapidement les points essentiels, ... puis quand il croit l'instruction suffisante, il demande qui veut recevoir le baptême. Il n'a encore vu personne refuser. Ceux qui sont mourants ou qu'il croit ne devoir pas revoir, il les fait venir près de lui : c'est un moment de liberté et de repos pour ces malheureux, car on leur enlève leurs chaînes ; il leur fait faire des actes de foi, de contrition, d'acceptation de la mort, etc., puis les baptise : il paraît qu'à ce moment des changements merveilleux se font voir sur ces figures de brigands, amaigries et souffrantes. Quand le Père revient, beaucoup ont disparu et les autres demandent à leur tour d'être baptisés. — Malheureusement le Père ne peut y aller aussi souvent qu'il le désirerait. Mais déjà combien sont consolants ces résultats !

Famine au Siu-tcheou-fou. — (du P. Maynier.)

Sou-tsien, 25 février 1907.

Je viens d'achever ma retraite en ce pays qui me reçut l'année dernière presque à cette époque, et avant de reprendre le chemin de Pei-tcheou, je viens répondre au désir que vous m'exprimiez dans votre bonne lettre d'octobre et vous donner quelques nouvelles de ce cher Siu-tcheou-fou.

Et d'abord savez-vous qu'on ne vous envoie pas au Siu-tcheou-fou pour y trouver des loisirs ? A Pei-tcheou il y aurait bien de quoi occuper quatre hommes et pourtant je ne suis qu'un, et encore qui n'en vaut pas un.

Les journaux doivent vous donner quelques détails sur l'affreuse misère qui règne par ici. Les petits comptes-rendus que je lis dans l'« Écho de Chine » édition hebdomadaire sont absolument vrais. Nos pauvres pen-ti-gènes meurent littéralement de faim. On commence à trouver sur les routes des mourants et des morts de faim. Le 3 de la lune, me rendant de Péi à Yao-wan, bien que ce fût le 3^{me} jour du Kouo-nien (Nouvel an), on voyait beaucoup de monde dans les champs, fouillant la terre pour tâcher d'y trouver quelques racines pour apaiser leur faim ; et quelles racines !! Il y a quelque trois semaines, mon mandarin ouvrait les greniers publics, et on se mettait à vendre, à raison de un cheng par jour et par personne, du

blé, mais au prix de 110 sapèques le cheng. Pendant deux ou trois jours il y eut affluence, mais bientôt presque plus personne, on n'avait plus d'argent, même pour acheter ce cheng de blé. Et puis 110 sapèques, c'est-à-dire, plus de trois fois plus cher qu'en temps ordinaire! et le mandarin semblait néanmoins faire la charité, car dans les boutiques, le blé est maintenant à 200 sap. le cheng (et le cheng à Péi pèse environ 2 livres $\frac{1}{2}$). On mange de tout: feuilles, racines, écorces d'arbres, on tue les chiens, et autres animaux; quand on n'a plus rien, on vend ses meubles, au besoin on les met en pièces pour les vendre comme bois de chauffage, puis on démolit sa maison pour vendre les matériaux qui la forment... Et il faut attendre trois mois encore la future récolte! Jusqu'ici j'ai pu aider un peu mes chrétiens, quoique maigrement.

C'est une dure épreuve pour nous. Enfin à la grâce du Bon Dieu.

Avec cela les catéchumènes sont toujours nombreux; j'en ai baptisé 126 jusqu'au premier de l'an, autant que j'ai pu en instruire, et j'ai dû en refuser beaucoup faute de place et de nourriture. Mes écoles sont au complet: 70 garçons, 50 filles. — Et je vais rentrer demain à Péi reprendre mon labeur pour jusqu'aux vacances, où j'espère pouvoir aller vous causer plus longuement de ce cher Siu-tcheou-fou.

(du P. Thomas.)

Yao-wan, 15 février.

Le R. P. Recteur m'a averti que vous lui aviez donné de nouveau cinquante taëls qu'il a fait mettre en procure à mon avoir. C'est donc un devoir pour moi de vous remercier de tout mon cœur. Comme les premiers cinquante, je les ai distribués entre les différents Pères de la section qui, tous hélas, sont dans le même besoin.

J'ai donc reçu de la farine du comité: mille sacs pour commencer. Nous avons décidé d'aider deux mille familles jusqu'à la moisson. Ce sera un peu plus d'une livre par jour pour chaque famille. C'est bien peu pour cinq, six, dix membres de la famille, mais pour ces pauvres gens c'est un bienfait énorme! Ah! cher Père, si vous voyiez cette misère! Sept ou huit personnes dans chaque pauvre paillotte, grelottant de froid et de faim! Rien dans la maison! tout est vide! Quelques brins de paille seulement dans un coin, pour faire cuire plus ou moins quoi? des herbes sauvages, des racines, de l'écorce d'arbre,... tout cela mélangé, pilé, faisant un affreux brouet soulevant le cœur, même du P. de Geloës qui pourtant en a vu des misères. — Ils font un seul et unique repas par jour... et ils vivent ainsi. Tout ce qui était vendable a été vendu ou mis ou mont-de-piété. Ils couchent sur une vieille natte plus ou moins en morceaux

et restent ainsi presque tout le jour. Beaucoup n'ont plus la force de travailler et ne pourront arriver jusqu'à la moisson, au commencement de juin!

Quand nous faisons la visite des villages pour distribuer des billets aux plus miséreux, c'est la même misère dans sept ou huit familles sur dix, et à chaque sortie du village, dès qu'on nous aperçoit, ce sont dix, quinze, vingt brouettes qui accourent pour nous chercher et nous emmener chacune dans son village pour recevoir une distribution de billets! De ma vie je n'avais vu pareille souffrance.

Le pain est monté à quatre-vingt ou quatre-vingt-dix sapèques la livre, ordinairement c'est vingt-cinq à trente sapèques; et le prix augmente chaque jour! Et il y a encore quatre mois avant la moisson! C'est navrant! Dans les rues, si quelqu'un se montre avec du pain, on le lui arrache des mains, voire même de la bouche, en se sauvant. Les boutiques de pain sont pillées malgré la police. — Et on distribue des milliers et des milliers de taëls. Où tout cela va-t-il? Aux gros marchands qui vont acheter des barques de riz vers le sud, et le revendent ici à des prix exorbitants. Les mandarins sont inquiets et avec raison, car dans une pareille situation tout peut arriver. La population ne vitote que grâce aux importations très insuffisantes de grains, que les pauvres gens ne peuvent se procurer à cause du prix énorme qu'on y met.

Voilà, cher Père, très en raccourci, mais bien exactement ce qui se passe par ici... Je distribue la farine gratis, un demi-sac à chaque fois et deux fois par mois à chaque famille...

(du P. Boucher.)

Chou-yang.

Que vous dire de ce pays? C'est la famine en plein.

On meurt dans la rue. J'ai recueilli trois gamins couverts de plaies. Trois ou quatre veuves avec deux ou trois bébés couchent chaque soir à l'école des filles et mendient le jour. On a baptisé ainsi que son bébé une pauvre assommée par les soldats qui font la police. Et quelles chevauchées de 4 h. du matin à 6 h. du soir, sans halte, grignotant une galette chinoise à midi tout en marchant dans des marais dégelés, sous la pluie. Ah! quelle belle vie et combien on y est heureux au service du Bon Dieu. Préparez-vous-y et priez pour que le bon Dieu y envoie beaucoup de bons ouvriers, des saints. A Dieu.

Zi-ka-wei, 3 mars.

Il faut prier pour tous ces malheureux, afin que le Bon Dieu leur vienne en aide. Mais il faut aussi prier pour les Missionnaires qui

souffrent avec et à cause de leurs chrétiens qu'ils ne peuvent secourir comme ils le voudraient. — On n'est pas sans inquiétude.

Ainsi la veille de notre entrée en retraite le R. P. Supérieur recevait un télégramme envoyé par le P. Bastard annonçant que le P. Gain (Ministre) était malade de la typhoïde et demandant infirmier et remèdes. — Le lendemain le R. P. Supérieur est parti pour Chang-hai malgré le neige pour voir ce qu'on pouvait faire. Il fut décidé que le Fr. Arvier partirait immédiatement pour le Siu-tcheou-fou avec tout le nécessaire.

En même temps le R. P. Supérieur envoyait un télégramme au P. Thomas, ministre du Siu-tcheou-fou oriental, annonçant l'arrivée du Fr. Arvier et enjoignant au P. Boucher, notre ancien P. Recteur, d'aller aider et remplacer le P. Gain, comme ministre du Siu-tcheou-fou occidental.

On n'a pas reçu de nouvelles du Fr. Arvier. Mais il y a 8 jours est venue une lettre de là-bas : à la typhoïde s'était ajouté une pleurésie ; le P. Gain avait presque continuellement le délire dans lequel il montrait à chaque instant ses préoccupations au sujet de ses chrétiens affamés et de ses œuvres ; un ministre protestant, médecin, le soignait très charitablement ; enfin si un télégramme n'arrivait pas à Chang-hai, pour annoncer la mort, avant cette lettre, ce serait bon signe.

Rien n'est venu : espérons donc que le Bon Dieu nous conservera ce bon ouvrier à cette heure où la Mission a tant besoin d'hommes. C'est le P. Gain qui le premier, aidé du P. Boucher, a ouvert le Siu-tcheou-fou.

Le comité de Chang-hai a promis au P. Gain et au P. Thomas, mille piastres à chacun, par mois, jusqu'au mois de mai, c'est-à-dire jusqu'à la moisson.

Il a de plus envoyé un très grand nombre de sacs de farine. Cette farine a été envoyée par une grande minoterie américaine : 30,000 sacs, ai-je bien compris??

On a dit que le P. Coleman irait au Siu-tcheou-fou porter ces secours au nom du comité et voir comment les choses se passent.

26 mars 1907.

La famine continue au Nord et dans le Ngan-hoei. Le Père Supérieur craint que les préoccupations et la disette ne nuisent à la santé des missionnaires. C'est déjà ce qui a rendu le P. Gain malade.

A Chang-hai, on fait des actes de charité vraiment admirables. Le P. Thomas a reçu 2,000 sacs de farine comme premier envoi pour les

2,000 familles dont il est le pourvoyeur. J'entends dire que 5 sur cent de ces familles sont chrétiennes. De plus le P. Thomas et le P. Gain reçoivent chacun pour leur section 1,000 taëls par mois de janvier en mai. (Un taël vaut actuellement 3,80 fr.). — Le P. Biès dans le Ngan-hoei avait écrit une lettre au R. P. Rodet demandant des aumônes. Celui-ci la montra au comité qui a remis 1,000 taëls au P. Biès. C'est chose heureuse que nos Pères soient employés à la distribution de ces aumônes: elles seront ainsi plus équitablement réparties, et leur intervention contribuera à faire disparaître des préjugés et par là servira au salut des âmes.

Priez le Bon Dieu pour que ses desseins de miséricorde éclatent dans la rude épreuve qu'il envoie à ce pauvre peuple.

17 mars.

Le P. Thomas et le P. de Geloës ont secouru plus de 5,000 familles. Tous les jours, distribution de farine à plus de 500 personnes, quelquefois d'habits; tout se fait avec ordre, on n'a pas encore donné un seul coup de bâton pour empêcher le désordre; alors que ailleurs, il y a des blessures, des morts même, en particulier des femmes et des enfants écrasés au moment des distributions.

Le P. Coleman est parti pour le Siu-tcheou-fou, il y a 15 jours, en compagnie d'un ministre protestant sur un « house-boat ». Ils vont au nom du comité voir comment les secours sont distribués, et en porter de nouveaux.

(du P. Chevalier-Chantepie.)

Soei-ning, 19 mai.

J'ai reçu hier la viande et les billets de farine: merci de ce double envoi, car ni poules, ni viande de porc à acheter, et les tournées que je viens de faire me révèlent une misère vraiment navrante. J'ai visité durant ces dix jours 880 familles, soit dans la ville, soit dans lacampagne. J'ai distribué environ 300,000 sapèques aux pauvres de la ville et j'ai trouvé 40 ou 50 familles véritablement affamées, ne mangeant que des herbes aquatiques et les quelques herbes comestibles qui croissent sur les remparts; trois ou quatre s'attendent à ne pouvoir vivre 10 jours. Dans la campagne, surtout à l'est, au nord-est et au nord, la misère est intense; je n'ai pas visité un village où je n'aie trouvé des familles déjà décimées par la famine: un, deux membres sont morts, on a vendu les petites filles 800, 1,500, 2,000 sapèques! — Que de visages tuméfiés par la faim, par une nourriture sans nom! La nourriture presque unique est en effet les feuilles de hêtre, les feuilles de saule, de mûrier, que l'on broie sous la meule ou que l'on

hache même, pour les cuire en les mélangeant avec de la farine d'écorce de hêtre. Cette nourriture décompose le sang et fait gonfler la tête, les mains et les pieds, et n'a d'autre but que de prolonger une vie condamnée par le seul fait d'en être réduit à une telle extrémité. On mange les épis de blé noirci, les pousses du chiendent, toutes les petites herbes sauvages, — et tout cela avec une résignation inouïe sans rébellion, sans haine, semble-t-il, contre les voisins plus fortunés qui luttent pour la vie en vendant toutes leurs terres, leurs meubles, les matériaux de leurs maisons, ne se réservant que le toit capable d'abriter pêle-mêle 8 ou 10 personnes, et ne leur donnent aucun secours. La pauvreté qui suivra la famine sera immense. »

(du P. Gain.)

le 29 avril.

« Encore 6 semaines, les plus terribles, avant la moisson. — C'est au cours d'un voyage de convalescence, à travers la section, avec mon infirmier le F. Arvier, que j'ai reçu hier votre petit mot m'annonçant encore une aumône pour nos « affamés chrétiens. » — Vous savez que le grand Comité de Chang-hai a accordé à nos presbytériens Américains sans ouailles la valeur de plus de 35,000 dollars, et que nos chrétiens et catéchumènes, au nombre de plus de 30,000, n'en ont rien touché. Le vaillant P. Boucher dans les meetings, par lettres et télégrammes, a lutté avec eux pendant 2 mois, et est reparti éccœuré pour Hai-tcheou, n'en ayant obtenu que d'hypocrites promesses. »

Missions et visites annuelles. — (du P. J. Véné.)

T'song-ming, 19 sept. 1907.

Mes occupations journalières et ordinaires en Chine sont surtout de deux sortes : les missions annuelles et les visites faites aux chrétientés en dehors de ces missions. Quant aux retraites, que des Pères étrangers veulent bien venir donner chaque année dans ma chrétienté centrale et au catéchuménat que je dirige moi-même, cela me prend relativement peu de temps et je n'en dirai rien ici.

Les missions commencent quand les travaux des champs touchent à leur fin, c'est-à-dire, vers la mi-octobre. C'est pour la chrétienté l'événement le plus important de l'année que cette mission. Aussi le jour de l'ouverture en est-il indiqué longtemps à l'avance. Dans mon district il y a nombre de petites chrétientés que malgré mon désir à cause de mes autres occupations, je ne puis visiter chaque année, que deux fois en dehors de la mission, et où je ne dis que deux messes à chaque visite. Pendant la mission, au contraire, je prends le

temps de connaître mes chrétiens et de les instruire. Voici le jour fixé pour l'ouverture de la mission. La veille, l'administrateur de la chrétienté m'envoie ses plus vigoureux brouettiers pour pousser ma brouette et celle de mon catéchiste. Sur cette brouette se placent d'un côté ma chapelle et mes bagages, puis de l'autre ma personne et en route. — Jouissons en traversant les champs de cet idéal automne de Chine, avec sa température fraîche et sèche, son ciel d'un bleu un peu pâle mais presque constamment sans nuages : la mission une fois commencée, je n'aurai pas souvent le temps de savourer ce spectacle. Au reste la campagne qui a perdu ses blonds champs de riz et à qui il ne reste plus que le coton et les pois jaunissants avec les arbres au feuillage roussi prend déjà un air un peu triste qui invite aux pensées austères. Tout cela parle de ce qui finit, et fait chercher ce qui ne finit pas, ce sera favorable à la mission.

Déjà nous sommes signalés dans la chrétienté : le parasol blanc dont le Père se protège contre le soleil en est sans doute la cause. Le drapeau à fond blanc avec croix rouge est hissé au haut du mât, les enfants s'empressent à notre rencontre, les pétards se font entendre, la cloche sonne et les chrétiens du voisinage viennent me saluer à la porte de l'église. Les femmes sont déjà dans l'intérieur où deux cierges allumés sur l'autel et une courte prière chantée à deux chœurs m'invitent à donner ma bénédiction. Zélé comme il l'est pour le temporel du Père, l'administrateur ne tardera pas à me servir le dîner. C'est alors que les hommes viendront me saluer. Faisons-les parler le plus possible. Malgré la crainte que chacun a de se compromettre devant les autres, le plaisir de voir le Père, le désir de se faire écouter en disant des choses que tout le monde ne sait pas, délieront les langues et livreront de précieux renseignements. Surtout faisons attention à la moue qui accueille le nom de tel personnage, et aux réticences qui accompagnent les nouvelles que je demande sur son compte. Oh ! ces réticences, ces réponses embarrassées, comme elles en disent long ! Un Chinois a trente-six façons de dire de son voisin : « C'est un honnête homme ». Pourtant il n'y en a qu'une qui soit la bonne. Même ces questions laissées sans réponse seront utiles ; elles indiqueront sur quel point je dois prendre des informations pour traiter chacun selon ses besoins et lui parler le langage qui lui convient présentement.

Au district, l'heure de la Messe varie avec les saisons. En été, ceux qui veulent l'entendre sont déjà à l'église à six heures et quart. — En hiver, du moins pendant la mission, il n'est guère possible de commencer avant sept heures et quart, ou même sept heures et demie, la prière du matin qui la précède. Il fait si froid et l'on est si

bien au lit, tandis que les pauvres habits, dont on doit se contenter, sont si peu chauds! Puis, les travaux des champs étant terminés les hommes n'auront guère, d'un bout de la journée à l'autre, qu'à filer ou à tisser de la toile. On se repose donc largement. Une autre cause de retard est que généralement on déjeune avant la Messe. Cela laissera amplement au missionnaire le temps de préparer son catéchisme ou son sermon, et de prévoir les occupations de la journée.

L'église est à moitié remplie. On peut donner le signal de la prière du matin. Ici la prière se chante toujours. C'est une espèce de mélodie à deux chœurs, celui des hommes et celui des femmes, chacun doit y prendre part. Après la prière du matin, viennent les avis pour le temps de la mission. *Premier avis.* « Chaque chrétien, à moins d'empêchement grave et jugé tel par le missionnaire, devra entendre au moins trois Messes. Après la 1^{re} Messe, il ira se faire inscrire chez le catéchiste pour les confessions du lendemain. Après la 2^{de} Messe, il se confessera. Pendant la 3^e Messe, il communiera ». Ceci est la règle générale et suppose que le missionnaire célébrera au moins six Messes dans la chrétienté, car pendant qu'une partie de la famille vient à la Messe, l'autre garde la maison. Si cependant la pauvreté de la chrétienté ou le petit nombre de ses habitants forçait le missionnaire à donner moins de 6 jours à cette chrétienté, il se contentera aussi pour chaque chrétien de l'audition de moins de 3 Messes. — *Second avis.* « Chaque chrétien, le jour de sa confession, devra préalablement assister à l'examen public de conscience. » Je n'ai pas encore trouvé de meilleur moyen pour apprendre à mes chrétiens à se confesser. Et qui fait cet examen, mon catéchiste ou moi-même? Jusqu'à ces dernières années, c'est moi qui m'en chargeais. Mais cette fatigue venant immédiatement après celle du catéchisme et du sermon m'a semblé si lourde à certains jours que j'ai fini par m'en décharger sur mon catéchiste, qui à genoux à la sainte table, lit l'examen de conscience que je lui ai dicté.

Vient ensuite le catéchisme aux enfants. Ces enfants sont ce que j'aime le plus dans la chrétienté. C'est la joie pour le présent et l'espoir pour l'avenir. Aussi je fais tout ce que je puis pour les bien former. Leurs parents sont souvent des néophytes dans l'âme desquels il est bien difficile d'imprimer un peu profondément les sentiments chrétiens. Si ce sont des chrétiens de vieille date, ils ont leurs habitudes formées. Or chez les vieux Chinois, ces habitudes dit un proverbe du pays, sont aussi difficiles à changer qu'une montagne à mouvoir ou qu'un fleuve à détourner de son cours. Les enfants au contraire sont ici comme partout la cire molle que vous savez.

Avant de commencer le catéchisme, je fais l'appel, et sur-le-champ, si toutefois la distance le permet, j'envoie les parents chercher l'enfant qui manque. Puis je distribue les billets de présence. Qu'est-ce que ces billets? Ce sont les morceaux de couverture du « Petit messenger du Cœur de Marie » dont chaque feuille est découpée en 4 parties restant après que la partie sur laquelle est une image a été utilisée. — Mais, ces minuscules feuilles n'ont aucune valeur? C'est vrai, aussi le dernier jour de la retraite seront-elles échangées contre un catéchisme, un livre de prière, un chapelet, une médaille, un petit cadre du Sacré-Cœur aux couleurs voyantes, etc., objets dont la beauté et le prix seront en proportion du nombre des billets de présence. Avec ce système je suis quelquefois étonné de l'assiduité que j'obtiens. Ce sont les enfants qui arrivent les premiers à l'église le matin. De grands garçons de 17 et 18 ans, des filles nubiles ont soin aussi de se placer à l'église sur les bancs avoisinant ceux des enfants, et, quand je passe faisant ma distribution de billets, ils allongent la main, en rougissant bien un peu, pour recevoir le billet que je me garde de leur refuser. Et au jour de l'échange ce sont ces grands enfants qui feront le meilleur commerce et recevront les plus belles récompenses.

L'explication du catéchisme est bien simple. Je pose la question telle qu'elle est dans le livre et j'exige qu'on me donne aussi la réponse exacte du catéchisme. Puis je répète le tout en langage du pays, j'explique chaque mot important, en procédant toujours par questions pour ne pas laisser tomber l'attention de mon petit monde. Il est si volage! Ce n'est pas qu'à l'occasion je m'interdise une explication, une remarque, une application aux mœurs qui peut-être sera au-dessus de la portée des enfants. Il faut bien dédommager les parents de l'attention qu'ils me prêtent. Puis il faut que le missionnaire sache quels sont les enfants susceptibles d'étudier davantage et d'être envoyés au collège pour devenir maîtres d'école et peut-être prêtres. Or c'est surtout au catéchisme et à l'occasion de questions un peu plus difficiles qu'il les découvre. Ces questions sont cependant rares: le catéchisme est surtout pour les enfants. Quand une réponse un peu remarquable a été donnée, je ne manque pas de la récompenser par un bon point, c'est-à-dire par un billet de présence. — Quand j'ai ainsi harcelé de questions mon petit auditoire pendant 20 ou 25 minutes au plus, je suis averti par sa fatigue et par la mienne, qu'il est temps de passer à autre chose.

Je fais donc chanter à deux chœurs une des cinq parties du catéchisme; les hommes posant les questions et les femmes répondant. Pendant ce temps, je revêts les ornements sacerdotaux. L'Évangile

est suivi d'un sermon de 20 minutes environ. Le sujet sera, une année, la nécessité du salut, le péché l'enfer, la mort, etc., une autre année, le sacrement de Pénitence, une troisième année, les dix commandements, ou même la Passion de N.-S. Quand on a donné neuf ou dix missions annuelles dans la même chrétienté on sent le besoin de varier les sujets pour ne pas s'ennuyer soi-même en ennuyant les autres. Même en parlant de la Pénitence et des commandements, j'ai bien soin de ne pas laisser oublier la gravité du péché, ni l'enfer et les châtiments qui attendent ceux qui se confessent mal et qui violent les commandements. — Un Européen peut-il parvenir à se faire comprendre suffisamment de son auditoire de paysans chinois? Oui, malgré les imperfections presque inévitables de son langage, s'il se prépare sérieusement, s'il parle simplement, s'il procède autant que possible par questions auxquelles il fera lui-même la réponse et s'il assaisonne son discours de petites histoires qui réveillent l'attention.

Après mon action de grâces et pendant que les hommes se font inscrire chez le catéchiste pour les confessions du lendemain, les femmes viennent au réfectoire me saluer. Il est d'usage que ceux et celles qui ont communié ce jour-là n'y manquent jamais. Ces visites aident le missionnaire à connaître ses ouailles et permettent à celles-ci de lui exposer leurs affaires. Elles en profitent pour lui demander des objets de piété et des remèdes. Vous souriez à la pensée de me voir faire le médecin et distribuer des remèdes. Moi-même je m'amuse quelquefois du sérieux, avec lequel je débite mes ordonnances. Elles ne m'ont pas demandé de longues études médicales et elles sont aussi infaillibles que peu variées. Elles consistent à donner de la quinine à ceux qui ont la fièvre, du sulfate de zinc à ceux qui ont des maux d'yeux, un certain onguent à ceux qui ont des clous, et quatre ou cinq espèces de remèdes chinois bien inoffensifs à celles qui baptisent les enfants païens malades. L'ennui est que telle et telle qui ne pensait ni aux objets de piété ni aux remèdes en entrant chez moi, est la plus acharnée à en demander quand elle m'a vu en donner aux autres. Grandes enfants!

Quand on sert le déjeuner, il est au moins dix heures. Les femmes à leur tour, se font inscrire pour les confessions et les hommes viennent saluer le Père. Leur intention est de lui faire honneur. Mais entre nous, la présence de ces gens pendant ses repas ne lui devient-elle jamais un ennui? Par exemple il y a des jours où il est fatigué de ses prédications ou d'une séance de plusieurs heures au confessionnal; il y en a d'autres où toutes ses questions sur la qualité des récoltes, le prix des denrées et autres sujets aussi relevés, n'obtiennent pour réponse que des monosyllabes et où essayer de nouer une conversa-

tion est à peu près pour lui comme souffler dans un violon, ses gens semblant uniquement occupés à supputer la différence qu'il y a entre leur ordinaire et celui du Père. Qu'alors la présence de ses gens soit un honneur et non un ennui, ce n'est pas moi qui le prétendrai. Honneur ou ennui, je n'ai jamais essayé de m'y soustraire par ce que les avantages de ces visites m'ont toujours paru l'emporter sur les inconvénients. D'ailleurs généralement la conversation est facile.

Après le déjeuner du Père et celui du catéchiste, la clochette se fait entendre. Chacun des jours suivants, ce sera pour appeler à l'examen de conscience ceux qui doivent se confesser dans la journée; le premier jour de la mission, c'est pour réunir les enfants à l'église. Car le Père doit savoir où en est chacun au point de vue de l'instruction religieuse et pour cela le catéchisme qu'il a fait ou fera à l'église, ne suffit pas. J'interroge donc chaque enfant sur les six prières, c'est-à-dire, les prières du matin et du soir, le catéchisme, les prières pendant la Messe, les prières qui suppléent à la Messe, les dimanches et les fêtes où le Père est absent, le Chemin de la Croix et le Rosaire. A moins d'être idiot, nul ne sera admis à la communion s'il ne peut réciter par cœur ces six prières. Puis, l'enfant comprend-il un peu le catéchisme? Comprendre le catéchisme, voilà le difficile. — Mais ce n'est pas à dire que si l'enfant sait les six prières et le catéchisme, je l'admettrai à la Première Communion pendant la mission. J'essaie d'introduire dans mon district l'habitude d'une retraite de trois jours pour préparer les enfants à la Première Communion. Elle se fait quelque temps après Pâques dans ma chrétienté centrale et je fais attendre les enfants jusque-là pour la Première Communion, quitte à y admettre ensuite pendant le mois de mai, ceux qui n'auraient pu venir à la retraite. — Si la mission est suffisamment longue, je confesse les enfants le premier et l'avant-dernier jour. Cela me donne le plaisir de constater combien la seconde confession est mieux faite que la première.

Le Père prendra son repas quand on le lui servira; ordinairement ce ne sera guère avant deux heures. Après dîner il croit être libre. Illusion. Il y a depuis ce matin dans la chambre du catéchiste des gens qui attendent pour lui parler. Ce sont des chrétiens qui ont des affaires avec d'autres chrétiens ou avec des païens, ce sont quelquefois des païens qui viennent demander justice contre des chrétiens; le plus souvent ce sont des païens qui voudraient qu'on les défendît contre leur voisin païen, moyennant quoi ils vous promettent d'être vos plus fervents catéchumènes, vos plus dévoués chrétiens. Allez-vous récuser le rôle de juge et de défenseur? S'il s'agit de disputes entre chrétiens, ce serait laisser s'éterniser des haines qui scandaliseront

tout le monde. S'il s'agit de disputes entre chrétiens et païens, vous avez là une belle occasion de montrer votre impartialité en condamnant le chrétien qui a tort. Rien ne vous attirera davantage l'estime des païens et ne les préparera mieux à la conversion. Si l'affaire entre païens est déjà portée au mandarin ou menace de l'être, gardez-vous bien d'y toucher.

Rien d'ennuyeux comme un procès en Chine. Souvent l'affaire s'arrangera grâce à l'intervention des administrateurs, aux palabres des orateurs de village et aussi à quelques pièces de monnaie versées à propos entre les mains du garde-champêtre de l'endroit. N'est-ce pas par des services de ce genre que la plupart de nos catéchumènes ont été gagnés? La foi leur vient ensuite, quand on a soin de les instruire. A ces païens qui promettent de se convertir moyennant sa protection, il serait plus commode pour la tranquillité du missionnaire de répondre: « Revenez, pour vous faire chrétien, quand vos affaires seront arrangées. » Mais, ici du moins, ce ne serait guère fructueux pour son apostolat.

Voulez-vous que je vous confie le grand moyen pour régler ces différends? C'est de ne donner complètement tort, ni par suite complètement raison à personne. Rien n'est plus chinois: « Passe-moi la rhubarbe et je te passerai le séné. » — Souvent aussi, en mon lit de justice, il me vient une pensée qui m'amuse jusqu'à me faire sourire: c'est que ces Chinois me rappellent ce que nous faisons quand nous étions enfants. Nous allions dire à nos parents: « Mon père, mon frère m'a dit ceci! » « Ma mère, ma sœur m'a fait cela! » Mes Chinois restent toujours les enfants que nous étions. Pour moi l'une des principales difficultés de la vie de missionnaire, c'est précisément de discerner les affaires dont je dois m'occuper et celles que je dois laisser; c'est de juger si je dois, oui ou non, soutenir ce chrétien contre les païens qui lui suscitent une affaire injuste. Si la théorie est facile, la pratique l'est bien moins. Aussi que de fois, même après avoir prié longtemps Notre-Seigneur, j'ai déploré de n'avoir près de moi personne à qui je puisse demander immédiatement conseil.

Bien que j'exige qu'on ne me serve pas le souper avant sept heures et demie, je me trouve heureux, au moins dans les premiers jours de la mission, si je puis jouir d'une heure de temps libre avant ce moment.

Le second jour de la mission, l'examen de conscience en public et l'audition des confessions suivent immédiatement le déjeuner et il en sera ainsi jusqu'à la fin. Mais quand le Père aura mis la paix entre ceux qui recourent à son tribunal, quand il aura inscrit ses nouveaux catéchumènes, il ne s'en suivra pas que son après-midi lui

appartienne. C'est le seul temps où il puisse examiner si le mobilier de l'église, de l'école ou des chambres n'a pas été détérioré. Puis il faudra aider les administrateurs à faire rentrer les fermages de la chrétienté et voir si les bâtiments de la Mission ont besoin de réparations, etc.

Même en mission « l'ennui naquit un jour de l'uniformité. » C'est pourquoi s'il se présente une fête pendant ce temps, je saisis cette occasion pour faire orner l'église, pour donner le Salut du S. Sacrement si c'est possible, surtout pour presser les retardataires de profiter de cette fête et pour engager ceux qui ont déjà fait la mission à y ajouter une communion de dévotion. C'est la Messe de Requiem pour les morts de la chrétienté qui a le plus de succès. Elle est annoncée dès le premier jour de la mission. Pendant cette Messe l'église est ornée d'inscriptions en grands caractères d'étoffe blanche sur fond noir qui invitent à songer à la brièveté de la vie, à la rigueur des peines du Purgatoire, etc. Au milieu se dresse le catafalque et après la Messe, le Père fera l'absoute. La dévotion aux Ames du Purgatoire prend facilement dans les âmes chinoises et elle a, entre autres avantages, celui d'être une réponse toujours visible par ses effets à l'accusation articulée par les païens contre nos Fidèles, d'oublier leurs ancêtres en se se faisant chrétiens.

Si ces petits moyens arrivent à mettre un peu de variété dans la mission, ils ne diminuent guère la fatigue du missionnaire. Aussi quand il faut, comme dans les grandes chrétientés, suivre ce règlement pendant onze ou douze jours, je me prends souvent à soupirer après le jour de la clôture. Et si pendant la mission arrive une Extrême-Onction à aller donner au loin, elle est la bienvenue même si elle me condamne à passer une journée entière par les chemins.

Le jour de la clôture a lieu l'échange des billets de présence contre les livres de classe ou des objets de piété. Puis il faut distribuer, si ce n'a déjà été fait, la piastre réglementaire à ceux qui ont adopté un pupille de la Sainte Enfance. Vous aurez encore à suppléer les cérémonies du baptême aux enfants ondoyés par les chrétiens, et enfin à examiner les baptiseurs et les baptiseuses. Pour cet examen une tasse renversée — et à cette vue plus d'un jeune missionnaire a perdu son sérieux — figurera le front du candidat au baptême. Chaque baptiseur et baptiseuse viendra à tour de rôle montrer sur cette tasse comment il s'acquitte de ses fonctions, la galerie ayant toujours libre droit de critique, et, je vous l'assure, ne s'en privant pas.

La mission est finie, et vous aurez votre après-midi avec un voyage en brouette comme préparation à la mission du lendemain. Mais pour vous reconforter vous emportez au cœur une joie et un espoir, la joie

d'avoir peiné pour vos chrétiens et l'espoir que cette peine ne leur sera pas inutile. Cet espoir est-il une illusion et, quand le missionnaire reviendra dans cette chrétienté, aura-t-il les mêmes broussailles à extirper ; son rôle sera-t-il celui de Sisyphe roulant toujours son rocher qui retombe sans cesse ? Le mois de mai lui donnera l'occasion de le savoir, car il est d'usage qu'alors, toute autre occupation cessant, le Père visite chaque chrétienté de son district. Pour moi, c'est toujours avec plaisir que je vois venir ce temps, parce que je satisfais un certain reste d'humeur voyageuse, prétend-on, mais aussi et surtout parce je reverrai mes ouailles et constaterai où elles en sont.

Laissons donc de côté les réceptions plus ou moins officielles, auxquelles le missionnaire doit se soumettre, et venons-en aux occupations de cette visite. Je commence par les enfants : cela attirera les bénédictions de N. S. — Pendant le dîner ils étaient là, l'air éveillé et quelque peu espiègle, attendant que l'on voulût bien s'occuper d'eux, la conversation avec leurs parents m'a forcé à les oublier. Dédommagnons-les. Oh ! ils aimeraient peut-être mieux une autre façon d'être dédommagés que celle que je vais prendre, mais peu importe. Je les réunis donc à l'église et chacun récite tout ce qu'il a appris en fait de prières et même de livres chinois depuis ma dernière visite, j'explique le catéchisme, puis je confesse mon monde. — Vient ensuite le tour des grandes personnes. Je les engage autant que possible à ne pas attendre au lendemain, car, dans certaines petites églises surtout, le chant des prières rend bien difficile l'audition des confessions. De plus une longue séance au confessionnal est une assez médiocre préparation au sermon. Pendant ces visites l'explication du catéchisme est réservée aux enfants : il n'en est pas question en public. — Le reste de la journée sera employé à apaiser les disputes, car grâce au caractère chicanier de nos Chinois, le juge de paix ne chôme guère ici. Il y aura aussi des remèdes à distribuer, des comptes à régler avec les administrateurs et les maîtres ou maîtresses d'école, ou encore des baptêmes d'enfants et d'adultes moribonds à enregistrer, etc. — Il est rare que ces visites ne vous fassent constater l'amendement de quelque pécheur, le progrès des élèves, l'avancement de quelque bonne âme. Et tout cela procurera l'un de ces tressaillements de bonheur qui font oublier au missionnaire une longue suite de fatigues et d'ennuis.

J. VÉNEL.

À travers le Ngan-hoei.

L'apostolat au Ngan-hoei. — (du P. E. Rouxel.)

Ou-hou, 31 décembre 1906.

L'ANNÉE qui vient de s'écouler, relativement à nos Missions du Ngan-hoei, a été très fructueuse. Partout le mouvement et un mouvement régulier de conversions s'accroît au lieu de diminuer. Naturellement le diable s'agite, mais le Bon Dieu est tout puissant. Si la persécution ne vient pas à la traverse, dans dix ans d'ici nous aurons beaucoup trop de chrétiens pour le nombre de missionnaires. Qu'arrivera-t-il? On le laisse à décider à la bonne Providence, et en attendant, on fait de son mieux. Combien ce ministère de Chine n'est-il pas plus facile et plus consolant que celui de notre malheureuse France, gouvernée par de vrais païens, qui s'en font gloire.

Un bon larron. — Nos marins — (du P. La Rivière.)

Ou-hou, 15 décembre 1906.

... « Je viens d'envoyer au ciel un bon larron. L'autre jour, — le R. P. Rouxel étant absent — on vient me chercher pour donner l'Extrême-Onction à un jeune homme qui se mourait de la poitrine. Renseignements pris, j'apprends que ce jeune homme, de 25 ans, était un chef de brigands dont le mandarin avait mis plusieurs fois la tête à prix; que depuis qu'il avait quitté notre école, il n'avait plus mis le pied à l'église, qu'il était un habitué des maisons de débauches, et que, finalement, il mourait de l'excès même de ses débauches. Comme il n'y avait pas de danger immédiat, on me dit que je pouvais attendre jusqu'au lendemain, ce que j'acceptai d'autant plus volontiers que notre catéchiste, qui était près de lui, aurait plus de temps pour l'exhorter. La maison était à un quart d'heure de notre résidence, et il commençait à faire nuit, il pleuvait et par dessus le marché, on enfonçait d'un pied dans le boue. Le lendemain, je me fis donc conduire chez lui. Arrivé, non sans peine jusqu'à sa chaumière, je le trouvai couché par terre dans un coin de la seule chambre de cette mesure, qui n'avait pas d'autre ouverture que la porte. Quelle misère parmi ces Chinois! Dès qu'il m'aperçut, il m'appela et me supplia en pleurant de lui pardonner ses péchés. Il pouvait encore parler un tout petit peu. Il se confessa en donnant de grandes marques de repentir. Puis, je lui donnai l'Extrême-Onction, le scapulaire du Mont-Carmel, l'indulgence plénière, un chapelet et un crucifix. J'eus le grand regret de ne pouvoir lui porter le S. Viatique, parce qu'il vomissait trop. Voyant sa misère et l'impos-

sibilité pour sa pauvre mère, qui est veuve, de le soigner, je le fis transporter dans notre hôpital et il mourut deux jours après. Quand ses compagnons de débauche apprirent qu'il s'était fait transporter chez nous, ils devinrent furieux et vinrent le sommer, tout mourant qu'il était, de retourner chez lui. On eut le tort de ne pas m'avertir de cela; le portier de l'hôpital et l'infirmier prirent peur et laissèrent faire, et ces secousses ont probablement hâté sa mort. Les brigands voulaient de l'argent, et ils en ont demandé partout où ils ont pu pour acheter un cercueil et faire l'enterrement. Ce n'était qu'un prétexte pour avoir quelques piastres à leur profit. Si le pauvre homme était mort chez nous, ils n'auraient pu donner ce prétexte, parce que c'est nous qui fournissons tous les cercueils à nos morts.

Mais peu importe. Quand le P. Rouxel est revenu, il m'a dit: « Vous avez fait un beau coup pendant mon absence! » Je lui ai répondu que c'était notre catéchiste, qui, apprenant que ce malheureux était mourant, avait été de lui-même, malgré la pluie et les mauvais chemins, l'exhorter et le décider à demander les derniers sacrements, et c'est très vrai, sans ce catéchiste, il serait mort comme un chien, personne autour de lui ne songeant à nous appeler, et sa mère moins que les autres, car elle savait très bien que l'argent apporté à la maison par son gredin de fils était de l'argent volé.. »

« Nous avons eu cette semaine la visite de la « Décidée », petite canonnière de guerre. Le commandant Le Blanc, est un de nos anciens élèves de la rue des Postes, et par ailleurs, d'Auray, par conséquent parfait chrétien. Il est ici comme chez lui, si bien qu'il y passe toute sa journée. Jeudi dernier, nous l'avions invité à dîner; il est arrivé à 10 h. $\frac{1}{2}$ et ne nous a quittés qu'à 5 h. Deux jeunes officiers l'accompagnaient. L'un d'eux, M. de la Motte, est aussi un de nos anciens élèves de Jersey. J'étais son voisin à table. Dès le premier mot, il a été aussi à l'aise avec moi que si j'avais été son professeur. Il en est résulté que nous avons tous les deux fort peu mangé, étant absorbés par la conversation qui n'a pas languie. Son compagnon, enseigne comme lui, M. Michelin, est aussi un très gentil garçon, mais je ne lui ai dit que deux mots, n'ayant pas eu l'occasion de faire plus. Il paraissait aussi très à l'aise avec nous; du reste, il a déjeuné plusieurs fois chez nos Pères le long de son voyage à Nan-king.

Le commandant, qui est parfait, a été froissé de ce que le P. Rouxel, l'invitant à déjeuner, — c'était un vendredi, — lui a demandé s'il accepterait un déjeuner maigre. — « Comment! nous a-t-il raconté ensuite. Après votre départ, Père, j'ai couru bien vite au carré et je

leur ai dit mon étonnement de votre question. A bord, oui, je fais toujours gras, mais chez moi, si je demandais à faire gras un vendredi, on aimerait mieux mettre le feu à la maison que de me l'accorder. »

C'est vraiment plaisir, et plaisir réconfortant, de voir ces officiers, depuis l'amiral jusqu'au plus petit aspirant, très à l'aise chez nous, rechercher notre société et montrer qu'ils la préfèrent à toute autre. Je suis connu maintenant de tous les matelots du port, et voici comment. Quand le *vaguemestre* est venu annoncer l'arrivée de la « *Décidée* », le P. Rouxel faisait le catéchisme aux femmes dans l'église. Naturellement je ne l'ai pas dérangé, et j'ai conduit mon homme au réfectoire, sûr qu'il serait enchanté de boire à la santé de la marine et de la France. Je lui ai donc servi quelques biscuits avec deux verres de vin de Porto et un petit coup de Chartreuse, et nous avons causé gaiement ensemble. A son retour à bord, il a raconté qu'il avait été magnifiquement reçu « par un Père à cheveux et à barbe blancs comme neige, et pardessus le marché, brave homme tout à fait. »

Pendant que nous causions avec le commandant, un déserteur du « *d'Entrecasteaux* », navire amiral, est venu nous demander l'hospitalité. Le P. Rouxel lui a donné un dollar et a tâché de lui faire comprendre que la Mission ne pouvait pas être un nid à déserteurs. Le commandant a été enchanté du refus d'hospitalité et mécontent de l'aumône donnée, « parce que, dit-il, ces gens-là ne méritent aucune pitié... »

Le Premier de l'An chinois. — (du P. La Rivière.)

Ou-hou, 9 février 1907.

Nous voici à la veille du 1^{er} de l'an chinois. Déjà depuis le 2 février jusqu'au 3 mars les mandarins sont en vacances. Les sceaux sont renfermés. C'est comme en France, pendant les deux mois de vacances de la magistrature; il n'y a plus de tribunaux, par conséquent de procès. Ce n'est pas tout, hélas! il n'y a plus de commerce: à chacun de faire ses provisions pour passer sans souffrir de la faim au moins les 8 premiers jours. Les grands magasins restent fermés au moins pendant trois semaines. A cela il y a une nécessité: tous les employés sont rentrés chez eux pour y passer le 1^{er} de l'an, ou plutôt le mois de vacances. Toutes les écoles sont fermées aussi pour un mois. Ici dans notre résidence, déjà depuis le 3 février, nous n'entendons plus nos 30 élèves hurler leurs leçons tous à la fois pour les apprendre. Nous aussi, nous jouissons sous un certain rapport des vacances. Je dis « sous un certain rapport », car ce mois des vacances

est aussi le mois des visites plus à recevoir qu'à rendre. Nous ne rendons que les visites des mandarins et des notables. Pas un chrétien ne manque de nous souhaiter la bonne année. Le premier jour après la Messe, tous ceux qui l'ont entendue, hommes et femmes, nous saluent dans une grande salle, et plus ils sont nombreux ce jour-là et plus nous sommes heureux. Tous ceux de la campagne en général, et tous ceux de la ville en particulier qui n'assistent pas à la Messe, viennent séparément dans nos chambres nous exprimer leurs souhaits, et ce sont ces visites qui fatiguent, à cause de leur grand nombre. Notre 1^{er} de l'an chinois tombe le jour du mercredi des Cendres. On voit comme c'est commode pour nos chrétiens. La grande jouissance du 1^{er} de l'an, des vacances plutôt du 1^{er} de l'an, consiste à manger du bon et de l'abondant. Dans le courant de l'année, beaucoup n'ont pas mangé leur content ni du bon. Et presque chaque année nous sommes ainsi en Carême. Évidemment le Pape a permis de faire gras le jour même du 1^{er} de l'an, mais non les autres jours... Garder la loi de l'abstinence pendant ce temps est vraiment héroïque pour beaucoup, qui ne mangent de la viande guère qu'à cette époque...

Vous rappelez-vous l'accident arrivé à une Sœur de Charité, qui était tombée à l'eau en débarquant à Chang-hai, avec la chère Ex-Sous-Prieure du Carmel de Tours? Un anglais de la Douane s'était bravement jeté à l'eau et l'avait sauvée. Notre consul, M. Ratard, l'a fait décorer par le gouvernement français: voilà qui est gentil.

Je ne sais pas trop ce que nous allons devenir. Le gouvernement chinois, qui veut se mettre sur le pied européen, voudrait réviser tout les anciens traités concernant les missionnaires. Naturellement il veut profiter de la persécution religieuse en France pour abolir nos privilèges en Chine, privilèges vraiment très grands, puisque nous avons le droit de nous établir partout où nous voulons, par conséquent d'acheter et de bâtir, d'ouvrir des écoles, des orphelinats et des églises également partout où nous voulons... Les mandarins ne nous aiment pas, parce que nous les empêchons de faire des injustices de toute sorte... Ils savent bien qu'ils seront dénoncés à nos consuls, dans le cas où ils violeraient les traités. Heureusement que nous avons un bon consul et un excellent Ministre, M. Bapst... Dans le Siu-tcheou-fou, là où j'étais, il y a 3 à 4 ans, il y a une famine épouvantable... A part cela, dans notre Mission nous sommes très tranquilles, grâce à la séparation de l'Église et de l'État, séparation qui, ici, est complète. L'État ne s'occupe de nous que pour nous protéger quand on nous empêche de prêcher librement notre religion et d'exercer notre culte...

Écoles nouvelles. — (du P. David.)

Tche-tcheou-fou, le 27 mai 1907.

Notre vieille Chine s'ébranle, elle se lance dans les écoles; on veut y introduire les méthodes européennes. Tout près de chez moi, on a bâti une belle maison pour les écoliers de l'arrondissement que l'on veut pousser. L'autre jour, passant par là, je les vis, à l'heure de la récréation, jouer au ballon comme des élèves de seconde ou de rhétorique en France. Jamais je n'avais vu pareille chose ici. Il y a quinze ans, je voulais envoyer mes petits élèves en promenade sous la surveillance de leur maître. « Un maître, me répondit-on, ne saurait conduire ses élèves s'amuser; ce serait mal jugé. »

On n'en est plus là, grâce à Dieu. Mais ce qui manque, ce sont les maîtres. Il y a quelques mois, on me racontait que le professeur de cette école de sous-préfecture avait passé toute une classe à expliquer lequel était le plus avantageux d'acheter du pétrole d'Amérique ou du pétrole russe. Le plus difficile est encore de tenir ces petites têtes, d'autant plus vides qu'elles croient savoir quelque chose.

Prise du brigand Tchang-Tcheng-King. — (du P. Denos.)

Ngan-k'ing, 20 février.

Vous avez donc appris l'arrestation de Tchang-Tcheng-King. Nous l'attendions ici lundi ou mardi dernier. Wang-Chao-t'sing, le vaurien que les mandarins de Ngan-king avaient mis en liberté à la condition qu'il ramènerait mort ou vif Tchang-Tcheng King, s'est présenté dimanche ici pour parler au P. Lémour. J'allai aussi au parloir et ma présence ne parut pas le moins du monde déconcerter le visiteur. Voici son récit. Depuis la dixième lune il filait Tchang-Tcheng-King Parti de Lou-ngan, il se rendit au Ho-kieou-hien où il trouva les traces du brigand. Il le poursuivit au Honan, puis repassant dans le Ngan-hoei, il traversa Kin-kia-tchai, Lieou-pou-tchoang, Kan-hoa-t'ang, Yen-tse-ho. Ce dernier bourg est à 30 lis de Leou-fang. A ce moment Tchang-Tcheng-King était malade et se fit transporter plus au sud. Arrivé à Yen-tse-ho, le brigand rencontra inopinément le P. Gratien qui ne le connaissait point malheureusement. Un nommé Lieou-lao-lou, que je connais, abrita le fugitif, qui de là se rendit au Houpé. Le policier enjambe alors la frontière du Houpé, parcourt le Ma-tch'eng et le Lo-t'ien-hien. Là impossible de trouver un aide pour lui prêter main forte. Lui-même, qui doit être d'une société secrète quelconque, se dit Ko-lao-hoei, et fraye ainsi avec les partisans de Tcheng-T.-K., qui sont tous des « Ta-hiang-hoei, Hong-tao-hoei,

Ko-lao-hoei, Ta-tao-hoei, » et autres dénominations. Habillé pauvrement, il s'intitule pompeusement « Ting-se-lao-hou », ce qui correspond à un des plus hauts gradés parmi ces oiseaux-là. Tous sont fiers de Tchang-Tcheng-King qu'ils appellent Tchang-ta-jen, et ils sont prêts à le suivre partout. Vu la disposition des esprits au Houpé, c'était risquer sa tête que de tenter l'arrestation de Tchang dans le Lo-t'ien et le Ma-tch'eng. Pour mieux réussir dans son projet, Wang-chao-t'sing s'était fait accompagner par des vauriens dévoués à sa cause et secrètement munis d'armes perfectionnées. Enfin il peut prendre contact avec Tchang qu'il avait jadis connu et même aidé dans le fameux procès que Tchang-Tcheng-King gagna à Nankin contre le mandarin et le bureau des impôts de Hochan. « Je suis un transfuge de la religion, dit-il; j'ai voulu me faire chrétien à Lou-ngan, mais je suis outré de cette manière qu'ont les étrangers de fouler aux pieds les coutumes qui nous sont les plus chères. Tes succès m'ont réveillé, je suis maintenant Ko-lao-hoei; j'ai des partisans, des armes et viens te prêter main forte. Cependant, par le temps qui court, des poursuites très bien combinées sont dirigées contre nous dans ces parages, et il serait prudent de marcher plus au sud. » Le but du policier était de faire sortir Tchang de la sous-préfecture de Lo-t'ien. Ils passèrent dans le Ki-tcheou, puis toujours sous le prétexte que les policiers de Ngen-ming, gouverneur de Ngan-k'ing, savaient leur cachette, ils passent au Yng-chan et à la pointe Nord du Tai-hou entre Yang-lieou-wan et Tchan-kia-ho. A ce moment Tchang-Tcheng-King avait encore autour de lui des personnages dangereux de sa famille. Wang, pour les disperser, combine le stratagème suivant. « Ne serait-ce pas le moment de tenter une nouvelle attaque sur Leou-fang vers la fin de la XII^e lune? Les mandarins et les soldats se livrent à la quiétude du Kouo-nien (Nouvel An). — Entendu, répond Tchang, fixons le 30, veille du 1^{er} de l'an. — Alors, il faut prévenir ceux de Ha-t'ien, de Ma-tch'eng et de Ki-tcheou. » — Et d'un commun accord les amis et parents de Tchang sont députés aux quatre points cardinaux pour donner le mot d'ordre. Wang en profite pour réunir sa bande et compléter son armement. Pendant ce temps il gagne vite Leou-fang, demande une 40^e d'hommes et soldats de T'ou-ta-jen. Pour transporter le brigand plus sûrement, ils prennent également à Leou-fang un yuen-lan-tse (panier en bambou). Wang, ayant distribué ses gens, retourne avec Tchang-Tcheng-King alors réfugié à Tao-kia-ho, chez un nommé Yuen-Tai-king. — Le Chao-koan de Leou-fang va coucher à Che-tou-tsoai; de grand matin il ascensionne le Ki-tse-chan, descend à Lei-kia-sien, remonte la montagne d'en face pour descendre dans la vallée de

Tchan-kia-ho aboutissant à Yang-lieou-wan. Puis décrivant un mouvement tournant ils cernent la maison Yuen. Au signal donné, les fusils partent, les portes sont enfoncées et Tchang-Tcheng-King saisi sur sa couchette. Les Yuen s'enfuient dans la montagne, mais Wang-chao-tsing se laisse arrêter avec Tchang. « D'où viennent ces soldats ? dit Tchang. — De Ho-chan. — Combien sont-ils ? — 300. — Ils ont une belle audace de n'être que 300 pour arrêter Tchang-Tcheng-King. » — A ce moment, le prisonnier est pris de vomissements de sang, hissé dans le panier à porteurs et dirigé rapidement sur Pamao, petit bourg du Tai-hou. Toute la garde nationale est mise sur pied, les notables se présentent et manifestent leur soulagement de savoir le brigand enfin capturé. Une partie des soldats est renvoyée pour la garde de Leou-fang, tandis que l'autre moitié flanquée de la garde nationale emmène le prisonnier sur Tai-hou. — Alors Tchang comprend le rôle de Wang et le lui reproche amèrement. — « Que veux-tu ? J'avais des ordres formels du gouverneur ; mais n'aie pas peur, je te promets que devant Son Excellence, je t'aiderai à obtenir commiseration. » Pendant la route, Tchang est très affaibli ; parfois il prononce quelques mots. Il n'en veut pas au P. Che (Desnos), mais aux satellites et aux mandarins qui l'ont boycotté à la 3^e lune. Saisi le 28 (10 février), il est à Pamao le 29, et le 30 au soir à Tai-kou. Le mandarin l'examine et l'interroge : il répond qu'il est bien Tchang-Tcheng-King de Hoang-li-miao, et qu'en ces derniers temps il a parcouru le Honan et le Hou-pé. Les vomissements de sang recommencent. Le 1^{er} de l'an (13 février) ne permet pas de voyager ; le 2, Tchang est plus mal et meurt dans la soirée. Wang-chao-tsing part aussitôt pour Ngan-k'ing annoncer la nouvelle au Gouverneur. Celui-ci, dès le 15 février, avait envoyé des soldats de sa garde pour amener plus sûrement le prisonnier...

... La mort de Tchang va probablement accélérer la conclusion finale des troubles du Ho-chan. S'il eût été en vie, il n'eût tenu qu'à une crise lunatique du Gouverneur de soulever un long et difficile procès. »

La famine. — (du P. G. Gibert.)

Lin-hoan-tsi, 27 octobre 1906.

« ... Déjà je vous ai parlé de nos épreuves présentes. Depuis mon retour au district, nous avons eu encore beaucoup de pluie, surtout un typhon de 4 jours et 3 nuits, avec pluie abondante et continue, les inondations ont de nouveau désolé la contrée.

Nombre de nos paysans ont fui vers le Midi, moins éprouvé que nos régions ; beaucoup s'appêtent à le faire. Voici le spectacle que j'ai

souvent sous les yeux : sur la route, des groupes de 5, 6, 8 personnes et même davantage. Un homme dans la force de l'âge pousse une brouette sur laquelle s'entassent pêle-mêle, quelques hardes, quelques ustensiles de ménage, et par-dessus, solidement attachés, un ou plusieurs petits enfants. Tout autour, femmes jeunes gens, enfants capables de marcher suivent le chef de la famille. Cela s'appelle « t'ao-hoang » fuir la famine.

Où vont ces pauvres gens ? Vers le Sud ; eux-mêmes n'en savent pas plus. — Où souperont-ils, où coucheront-ils le soir du jour où vous les avez rencontrés ? A l'endroit où le crépuscule les forcera de s'arrêter sur les détestables chemins défoncés par les pluies. — Où aboutiront-ils, où hiverneront-ils, comment vivront-ils durant ces 7 ou 8 mois qui nous séparent de la moisson prochaine ? Combien d'entre eux ne reverront jamais leur village, où 2 ou 3 membres de la famille restent ordinairement pour garder un lopin de terreensemencé en septembre-octobre, dès que les eaux se sont retirées, et qui constitue leur seul espoir ? — Toutes ces questions angoissantes restent sans réponse. Le cœur se serre à pareil spectacle et les larmes montent aux yeux quand on se prend à songer que ces déshérités de la terre ignorent la voie du ciel. Mon Dieu, ayez pitié de ces foules païennes, éclairez ces âmes et sauvez-les !

Je vais perdre de la sorte, cet hiver, quelques-uns de mes néophytes. Dieu veuille que le nombre en soit petit ; car où iront-ils et que deviendront-ils, quand ils n'auront plus ni missionnaire ni église ? Leur vie chrétienne est fort compromise !

Une autre suite de la disette, ce sont les brigandages. — Père, un tel, de tel village, a été volé la nuit dernière ; il a perdu 3 *tans* de blé (le tan vaut un peu plus d'un hectolitre) et n'a plus de quoi se nourrir cet hiver. — Père, on vient de brigander tel village : 3 bœufs emmenés, 3 ânes, tant de grain, etc., etc. — Voilà des nouvelles comme il m'en arrive souvent déjà et comme il m'en arrivera bien plus souvent encore dans un mois ou deux. — Rien à faire que plaindre les victimes et pousser les autres à s'organiser, à veiller et à se défendre.

Les mandarins n'y peuvent ou n'y veulent rien. Si ce sont de « petits voleurs », comme on dit ici, qui ont fait le coup, ils sont d'ordinaire difficiles à découvrir, et pour qu'on fît des recherches, il faudrait que le ruiné commençât par déboursier de l'argent qu'il n'avait guère et qu'il n'a plus du tout. Si ce sont des bandes de brigands, oh ! elles sont connues ; mais alors, ou le mandarin les redoute, craignant de n'être pas en force, ou ses satellites sont de compte à demi avec les fripons qui opèrent. Il ne reste donc que de se garder soi-même. Et

voilà pourquoi (soit dit pour vous rassurer entièrement à mon égard) tout le monde sait qu'à la résidence nous avons de bons fusils et de bonnes cartouches. Les voleurs seraient vigoureusement reçus par mes gens. D'ailleurs, les vols dans les gros bourgs sont mal aisés, tandis que les villages, eux, sont sans défense.

Vous voyez par ce qui précède que mes pauvres Chinois sont à plaindre plus que jamais. Priez le Bon Dieu pour eux, et aidez-moi de la sorte à leur faire du bien. Ce bien, le divin Maître vous le rendra par ses grâces et moi par mon affection.

G. GIBERT.

Un homme heureux. — (*du P. Dannic.*)

Un homme heureux, du moins à la chinoise, c'est bien Monsieur Ma, pauvre diable qui, il y a une 40^e d'années, dut quitter le Kouo-Yang avec la justice à ses trousses pour la bagatelle d'un bœuf ou d'un âne volé. Ce Monsieur Ma avait vraiment la veine du bonheur et devait avoir acquis bien des mérites, entraînant récompense, dans ses précédentes existences, sans quoi, comment s'expliquer qu'un pauvre paysan, sans connaître une seule lettre, sans posséder une seule sapèque, ait pu devenir Généralissime du Tché-ly, la première province militaire de l'Empire, avec 7 généraux et des myriades de soldats sous ses ordres ? Mais, encore une fois, M. Ma était un prédestiné. Son mérite personnel sans doute y est aussi pour beaucoup. Lui-même m'a dit que, de 1870 à 1880 il avait exterminé bien des Musulmans révoltés dans les provinces du Nord. Je n'en doute pas : tous les Généraux chinois, à défaut d'Européens, prétendent avoir anéanti des Mahométans qui de leur côté, prétendent bien aussi avoir été les vainqueurs. M. Ma combattit ensuite contre les Japonais, mais, à ce sujet, ne se vante d'aucune prouesse particulière, ce qui prouve son bon goût. Par contre, du temps des Boxeurs il eut, — d'après lui-même, — une attitude qui l'aurait naturellement désigné pour être Chevalier de la Légion d'honneur ou de S. Grégoire le Grand. Il sauva la vie à un Missionnaire français, puis, sommé de faire feu contre la Cathédrale catholique de Pé-king, il aurait préféré briser sa vaillante épée que de faire la moindre peine à ses deux meilleurs amis, Mgr Favier et Mgr Jarlin. Certes, voilà de bonnes notes qui, si elles sont vraies, me rendent M. Ma très sympathique ; mais de pareils états de services auraient-ils pu suffire pour que l'Impératrice accordât le bâton de maréchal, c'est-à-dire, le camail jaune, avec le titre de Généralissime à ce M. Ma qui, en 1900, n'était encore que Colonel ? Il est probable que non. L'heureuse étoile de M. Ma vint à son secours, et voici comment. Des langues, bonnes ou mauvaises, racontent qu'à l'approche

de l'armée des Alliés allant au secours des Légations, le Colonel Ma effrayé et découragé, comme tous les autres Colonels chinois, avait déserté son poste, quand, à quelques kilomètres de la ville, il rencontra l'Impératrice, elle-même en fuite dans le plus grand désarroi et le plus extrême dénûment. L'occasion, dit le proverbe, n'a qu'un cheveu. A défaut d'autre génie ou tactique, le Colonel Ma eut la délicatesse d'aller s'offrir corps, âme et biens à son auguste souveraine autour de laquelle les dévouements, surtout des soldats chinois, n'abondaient plus en ces temps de malheurs. Charmée et touchée, la vieille Impératrice accepta les services de M. Ma et promit de ne pas oublier cet ami des jours infortunés. Aussi, à peine la Cour de retour à Péking, le Colonel Ma devenait Général, Généralissime, riche à millions avec un titre héréditaire qui, je crois, lui donne le rang de Duc et le droit de pénétrer à cheval jusqu'à je ne sais quelle salle du palais de l'Empereur. Je ne crois pas qu'aucun soldat de Napoléon ait jamais eu un avancement si rapide. Qu'est-ce donc quand on pensera que M. Ma, parti de si bas, a pu arriver si haut, sans attraper la moindre égratignure? Quelle chance n'est-ce pas? Il n'y a plus que dans l'Histoire de Chine où l'on trouve des exemples de ces Généraux et Ministres improvisés qui n'ont pas besoin de passer ni par Saumur ni par St-Cyr. Quelques sourires de la fortune et de la Princesse, somme toute, voilà les plus rapides échelons pour devenir Excellence et Mandarin du 1^{er} Degré. Pas besoin pour cela de savoir ni lire ni écrire. Ah! le bon vieux temps, lui aussi, est à son crépuscule puisqu'on ne parle plus que d'écoles militaires à la Prussienne et à la Japonaise. En attendant, les vieux foudres de guerre comme M. Ma, jouissent de leur reste. Que pourraient-ils faire de mieux?

Après avoir parcouru une si brillante carrière, après avoir tant illustré son humble famille, on conçoit que M. Ma ait désiré revoir la petite ville dont le petit Sous-Préfet l'avait expulsé, comme voleur, il y a 40 ans. Il y revint donc le 10 juin 1907. Mais *quantum mutatus ab illo!*... Quel changement de décor!... Quelle voie triomphale!... Quel Capitole!... Quels vivats!... Par ordre de l'Impératrice, tous les mandarins par où il passe doivent aller le saluer. Lui-même s'avance dans un magnifique palanquin vert à seize porteurs. Vingt trompettes guerrières ouvrent la marche. Cent cavaliers entourent le palanquin. Que d'oriflammes et de parasols d'honneur! Il y a aussi toute une troupe de comédiens et de danseuses: on m'affirme que c'est le cortège d'un général... chinois. Il amène encore avec lui 7 ou 8 concubines.

Il a retrouvé ici sa vraie et première femme, qu'il n'avait pas revue

depuis 40 ans, qui aujourd'hui a 70 ans, et qui pourtant est beaucoup trop vieille pour un aigle dont la jeunesse, paraît-il, se renouvelle avec les ans. J'aurais bien voulu assister à l'entrevue de M. Ma avec sa légitime épouse. Que de choses tendres ils ont dû se dire après 8 lustres d'absence! Tout le monde affirme d'ailleurs que M^{me} Ma a été un modèle de vertu et de fidélité.

Trois mois durant, M. Ma resta au foyer conjugal, euphémisme pour dire qu'il resta à Kouo-Yang, exposé à l'admiration sinon à l'adoration de ses compatriotes qui ne cessent de répéter: « Et nous aussi nous avons notre grand homme. Quelle sous-préfecture voisine en a d'aussi grand?... » Presque tout le monde, cela va sans dire, se prétend apparenté à ce grand homme qu'on laissait mourir de misère, il y a 40 ans. Tous les jours, ce ne sont qu'inscriptions louangeuses, horizontales et verticales, où naturellement on exalte l'astre du grand homme bien au-dessus du soleil, de la lune, de Mars ou de Vénus. Tous les jours ce ne sont que grands dîners où le grand homme traite également bien, dit-on, tous ses parents riches et pauvres. Du reste, quel est le richard du Kouo-yang qui n'est pauvre devant ce millionnaire? Tous les jours ce ne sont que comédies avec musique assourdissante. Ça commence à 9 heures le matin pour ne finir que le soir.

Jusqu'ici les gars du Kouo-yang s'imaginaient que sur le théâtre chinois les rôles de filles étaient, de par les lois ou les convenances, toujours tenus par de jeunes garçons déguisés. Chez M. Ma qui, sans doute, a toute licence à ce sujet, il y a autant de jeunes filles que de jeunes garçons. Et l'on niera encore que même le Kouo-yang est en progrès? Moi-même j'ai reçu une invitation à dîner accompagné de comédie. Fallait-il accepter ou refuser? Sans doute, les comédies qu'on donne en plein air dans des baraques en nattes ou devant les pagodes ont quelque chose de superstitieux, mais, peut-on dire la même chose des comédies jouées en famille où, somme toute, on ne fait que représenter dans une langue presque inintelligible, des traits de l'histoire ancienne, quelquefois même édifiants, comme cette histoire du Luth, traduite par M. Bazin? Une pluie torrentielle vint me tirer d'embarras. Dîner et comédie furent remis aux Calendes grecques, ce qui simplifia bien les choses à un Missionnaire pauvre qui aurait été bien en peine de rendre sa politesse à un pareil Crésus. Les familles du Kouo-yang, elles, s'associent par dix, vingt, trente pour inviter leur illustre compatriote et cela dans quelque pagode. Moi, qui suis seul Européen et que, bien à tort, on croit le plus riche du Kouo-yang après M. Ma, avec qui me serais-je associé? Grâce à la pluie torrentielle, je m'en suis tiré avec la face et à peu de frais, mais, je n'aurai pas entendu la comédie!... Pas grand dommage,

d'après ce qu'en disent tous les Français qui y ont assisté. En revanche, par un temps de magnifique soleil, j'aurai assisté à la plus magnifique noce qu'il y ait eu et qu'il y aura jamais sans doute au Kouo-yang. M. Ma pour donner une fête de plus à ses compatriotes voulut marier un de ses petits-fils, âgé de 17 ans. Vice-rois, gouverneurs, mandarins de la province et des provinces voisines, avaient envoyé des cadeaux et des félicitations. Que de fla-fla rouge ! Le cortège avait bien un kilomètre de drapeaux, de parasols, d'écussons, de cavaliers, de musiciens et de chaises. Je ne parle pas des pétards qui furent innombrables. Mais parlons de la mariée, honnête paysanne, fiancée alors que M. Ma n'était encore qu'un simple officier sans grand avenir apparent. Quels sont ses intimes sentiments au milieu de toute cette pompe ? On dit qu'elle aurait préféré moins d'honneurs, mais plus de bonheur probable avec quelque bon et robuste jeune paysan des environs. Plaira-t-elle à son jeune époux ?... En vérité, je n'ai pas de peine à croire ceux qui prophétisent qu'avant un an, la mélancolique reine de la fête d'aujourd'hui pourrait avoir échangé son superbe palanquin contre un cercueil, après avoir avalé de l'opium pour mettre fin à des jours insupportables. Le mari ne regrettera nullement une femme qu'il n'a connue que le jour de la noce, qu'on lui a peut-être imposée contre ses goûts, et la jeune femme en mourant n'aura que le désespoir de se voir délaissée pour quelque étrangère. L'illustre M. Ma, lui, voit surtout dans ce mariage une garantie de la perpétuité de sa race. Pour un Chinois, le plus grand malheur est de mourir sans enfants qui lui fassent des sacrifices après sa mort. Or, M. Ma a non seulement des enfants, mais même des petits-enfants puisqu'il en marie un aujourd'hui. Peut-on vraiment être plus heureux ? Richesses, honneurs, plaisirs, enfants, santé, rien ne manque à ce privilégié de la fortune. Quand il sort, c'est toujours dans un superbe appareil. Quand il s'assied, des éphèbes l'éventent avec dévotion avec des éventails de grand prix. Pour le coiffer ou le chausser, toute une nuée de suivantes s'empressent. Quand il se couche, il paraît que c'est sur des monceaux de lingots d'argent. (On dirait des monceaux d'or si l'or était connu au Kouo-yang, mais on n'y connaît encore que l'argent.) Quand il mange il paraît que ce ne sont que nids d'hirondelles, holothuries, limaces de mer, herbes marines de toutes sortes, et bien autres choses qui rappellent les festins de Lucullus et de Sardanapale. Oh ! oui, M. Ma est vraiment un Chinois heureux. Et cependant, si j'avais un conseil à lui donner, je lui irais : « Grand homme vous avez 70 ans. La fortune est comme une roue qui tourne. A votre place, je donnerais ma démission, ce qui, certaine-

ment, ferait plaisir à votre successeur et vous permettrait de vivre heureux au pays natal en y faisant quelque bien, tandis qu'en restant en charge vous courrez bien risque d'être un jour dépouillé de vos honneurs et de vos richesses. L'histoire de Chine, même contemporaine, est pleine de ces caprices de la fortune ou de l'Impératrice. Pour un rien, vous pourriez redevenir Gros Jean comme devant, ce qui vous rendrait la fable des badauds qui aujourd'hui vous honorent comme un poussah vivant... » Mais une si grande Excellence n'a que faire des conseils d'une si petite Révérence. L'illustre M. Ma va remettre au service de l'Empire les restes d'une voix qui tombe et d'une ardeur qui s'éteint. Puisse-t-il être heureux jusqu'au dernier soupir, lui, la gloire, le coq, le phénix du Kouo-yang! Le cher homme n'a rien oublié pour être heureux même encore après sa mort. Pour son corps, il fait planter de cyprès et murer un cimetière tout près de son village natal. Pour l'une de ses 3 âmes, celle qui se fixera sur la tablette rituelle, il fait construire un magnifique temple. Quant au paradis ou à l'enfer, la seule chose pourtant nécessaire, il est probable qu'il n'y a jamais pensé, ce qui pourrait le rendre dans l'autre vie moins heureux que le dernier de mes Chrétiens.

P. DANNIC, S. J.

Nouveau venu à Nan-siu-tcheou. — (du P. J. Noury.)

Nan-siu-tcheou, 13 janvier 1907.

Mon habitation. -- L'école des filles et le corps de logis habité par le Père sont bâtis en briques et couverts en tuiles; tout le reste, terre et paille. Cette année j'ai fait remettre en état le chaume de mes toitures, et badigeonner en blanc toute la façade qui clôt ma cour intérieure. Le coup d'œil est assez propre; mais que de ruines la chaux a cachées! Si je me réveillais riche un beau matin, que d'ouvriers j'appellerais pour jeter par terre mes mesures tremblantes. L'effort à faire serait minime. L'équilibre est une chose merveilleuse qui trompe les yeux et se plaît à jeter mille terreurs dans le cœur du propriétaire. Seuls les mathématiciens connaissent les caprices et le pouvoir de cette noble dame; je ne suis pas mathématicien, et je tremble à longueur de jour.

A mon arrivée ici, je logeais sous les tuiles; la hauteur de la toiture me donnait le vertige et il pleuvait sur mon nez. Je me suis séparé du ciel par un plafond en nattes qui repose sur un quadrillage de roseaux, — au Nord j'ai fait bâtir une cloison en planches qui me protège un peu contre les gelées. Ma chambre est restée froide, mais elle est présentable.

Et voilà le cadre dans lequel se déroule ma vie à Nan-siu-tcheou.

Mon personnel. — Le Siang-kong : un gros bonnet qui tient mes comptes et gourmande assez proprement les enfants et les domestiques.

Un Sien-Cheng, vieux chrétien de Ou-Ho ; extérieur irréprochable. Ou cet homme est honnête, ou il sait admirablement jouer la comédie. Pour le moment je l'écoute souvent ; il faut bien. Il sera toujours temps de changer le décor.

Trois maîtres d'école. Un vieux bachelier qui va et vient, tousotant et trotinant, et crachotant sur le prochain vérités ou calomnies. — Un grand diable d'une trentaine d'années, roublard, traiteur d'affaires comme pas un, mais respecté des élèves. — Le troisième plus jeune se sent très supérieur à l'humble position que je lui ai faite. Il aspire à la haute charge de premier Sien-cheng (professeur), aussi vient-il dix fois par jour faire ronron près du maître. Le bon enfant ! pas un défaut ! mais pas un ! Contribuer à sauver des âmes est son seul, son unique désir ! allez-y voir !

Quatre domestiques, plus un vieux qui cette année est venu manger mon riz. Le pauvre il mourait de faim chez lui. A longueur de jour il parcourt mon jardin, avec un panier qui remplace ici certains seaux de Chang-hai peu odoriférants. Fumer sa pipe et veiller à la propreté de l'enclos sont les deux seuls emplois qu'il puisse remplir. Je ne comprends pas deux mots de son langage ; le bon vieux a perdu ses dents et prononce comme il peut.

« L'enfant », mon domestique, 26 ans. Soldat, cocher, cuisinier, que de fonctions pour un seul homme ! Trop de fonctions ! La préparation de mes dîners se ressent un peu de la multiplicité des offices, certains plats ont couleur de poudre, et sur le bord des assiettes je soupçonne parfois un reste de son. Pas très débrouillard, mon boy ! En route il ose à peine interroger pour s'informer sur la route à suivre, et le Père doit souvent intervenir. J'aime ce timide, il est resté bon, et il s'étonne qu'un baptisé puisse faire des injustices. « N'écoute donc pas les paroles de cette canaille, il a volé, la chose est sûre ! — Oh ! Père, c'est impossible, cet homme a écouté la doctrine du P. David, il sait qu'il y a un septième commandement. » Réponse naïve et point calculée ; « l'enfant » est incapable de calculer quoi que ce soit ; s'il désire acheter une ceinture, il envoie les amis au marché, sachant que sûrement il sera roulé s'il y va lui-même. L'autre jour je me rendais chez le P. Gibert ; à mi-chemin nous nous arrêtons à l'auberge pour dîner ; pour moi je fais préparer deux œufs, et je dis à « l'enfant » : Toi débrouille toi ! — Qu'achète-t-il ? du pain tout simplement. Et les tsai (légumes) ? — Père, j'ai apporté un oignon ; cette année la vie est chère ;

le riz que nous avons acheté n'était pas bon marché, il faut faire pénitence et manger un peu de misère. » En temps de famine le plus dur des maîtres se sentira pris d'affection pour un pareil serviteur. Donc j'aime « l'enfant ». Aimez-le un peu et envoyez-lui un couteau, on lui a volé le sien et il a pleuré... « l'enfant ». Mérite-t-il assez son nom!

Les autres domestiques: couleur indécise. L'un d'eux est fort comme un bœuf et sait tout faire, même accepter l'argent des hommes qui font des procès.

Bêtes: Une mule grosse, forte, peu élégante, mais paisible. Quand il n'y a pas de brouettes à l'horizon, elle va la bride sur le cou, et moi les mains dans les manches, bienfait appréciable en hiver. Des chiens, une meute, quatre. Quels aboiements pendant la nuit! Cette année les voleurs sont légion, et il nous faut des dents pour nous protéger.

Mon district. — Immense. Des baptisés à 75 lis au sud de la ville, d'autres à 90 lis au nord. A l'est, pas de limites; à l'ouest je suis borné à 35 lis par le P. Gibert.

— Vous le voyez, je puis voyager. Ce n'est plus le jardin de Zi-ka-wei!

Parmi mes chrétiens, de braves, de très braves gens. Comment sont-ils entrés dans la religion, je ne sais. Désir de protection sans doute. La grâce a transformé un peu les motifs naturels. Oh! certes ils réclament encore le secours du Père, mais les vues de la foi, sont entrées dans leur vie, ils songent à leur âme, à l'âme d'autrui, ils baptiseront un enfant qui va mourir. S'ils ne croyaient pas, agiraient-ils ainsi? Nul mobile humain ne les pousse à faire cette bonne action. Parmi les paysans j'ai rencontré des hommes simples avec qui j'ai plaisir à causer. Les notions d'un Dieu juste et d'une Rédemption nécessaire sont vite acceptées par eux; volontiers ils viennent au Père pour se faire expliquer la doctrine, pour réclamer le baptême, afin de ne plus avoir dans l'âme le péché originel « qui n'est pas beau à voir. »

Ces conversations reposent un peu. Trop souvent le missionnaire doit entendre l'interminable série des plaintes et des affaires. « Mon bœuf a été volé, on a coupé un arbre sur le tombeau de mes ancêtres... » et s'ils vous contaient l'histoire avec cette clarté! Trop souvent pour savoir une parcelle de vérité, vous devez subir dix séances. Pourquoi ne m'as-tu pas dit cela dimanche dernier? J'aurais pu d'un mot te tirer d'embarras... Aujourd'hui il est bien tard... Je réfléchirai mais je ne promets rien...

Qui donc m'a écrit qu'à Nan-siu-tcheou je devais rarement me laisser rouler! Un peu tous les jours, cher Frère.

Si je pouvais parler, et s'il m'était possible de m'attabler dans les thés, je pourrais être informé. Mais dans ma chambre, on me conte les plus monumentales balivernes. Je ne crois pas tout; je crois même peu, et je crois trop encore.

Quant à me laisser impressionner par la gravité des affaires que mes chrétiens viennent narrer... Oh! ça, non. — Père, vous avez une école de brûlée à 50 lis d'ici. — Bien. — Mais il faut aller au tribunal! — Non! — Nous sommes perdus, les païens vont conclure que le nouveau Père ne protège pas les chrétiens; comment vivre? — Doucement! Doucement. L'école est-elle absolument détruite? — Non, Père. — Combien de chambres brûlées? — Aucune; le toit seul a été endommagé. — La pluie tombe-t-elle dans la maison? — Nous sommes arrivés à temps pour éteindre l'incendie. — Alors l'école n'est pas brûlée? — Non, mais on a voulu la brûler. — C'est très mal, très mal! — Connais-tu le coupable? — Oui, Père. — Tu l'as vu? — Non. — On l'a vu? — Non; mais il y a trois mois un nommé Tcheou a maudit les chrétiens et a menacé d'incendier l'école. Il a tenu parole! Il faut le punir sévèrement. »

Le petit désir de vengeance s'était trop clairement dévoilé; ce brave homme en venant m'avertir, voulait régler une vieille affaire et se moquait bien de la tentative d'incendie. — « Moi je verrai à protéger mon école, et je fermerai les yeux ou plutôt les oreilles sur les anciennes et peu certaines malédictions. »

Donc il ne faut pas trop s'émouvoir. Les grosses affaires sont rares, et quand elles arrivent il est temps d'aviser. Demandez au Bon Dieu de m'expédier en grande vitesse la vertu de patience. En ce pays elle est indispensable. On ne peut mettre à la porte tous les plaignants; il faut les écouter un peu; on ne peut, non plus, aider tous les malheureux vrais ou faux. Alors que faire? Je ne sais trop! Attendre est en général le bon système. Avec le temps les histoires s'éclaircissent et parfois s'arrangent sans qu'aucune intervention soit nécessaire.

Vous ai-je dit que cette année je voyais peu mes chrétiens? Le dimanche l'assistance à la messe est faible; les pauvres gens n'ont pas de sapèques pour faire la route, les riches craignent les brigandages. Il me faudra donc parcourir la campagne si je veux arriver à connaître mon monde. D'autre part s'absenter trop longtemps n'est pas l'idéal, car le Père parti, la partie est belle pour les brasseurs d'affaires. T'ien tchou tang (l'église) de ci, t'ien tchou tang de là. Song cheng fou (porter la communion) par ci, song

accompagner le Père

cheng fou par là. Au retour il faut se mettre en colère, tempêter et protester. Puis voyager à cette époque n'est pas chose aisée. Mes écoles de la campagne sont des maisons chinoises où l'on gèle; or je ne suis pas encore solide comme le Pont-Neuf. Tant pis! il me faudra courir.... Advienne que pourra.

Après la prêtrise arrivez à Nan-siu-tcheou, il y a de l'ouvrage pour deux. Nous logerons en campement: quatre chaises et cinq planches, un matelas et une couverture vous feront un lit convenable. Une toute petite recommandation: n'arrivez pas sans argent, ma bourse est vide, et transportez ici, pour 150 familles chrétiennes qui meurent de faim, une large provision de farine.

Si avec cela, une âme charitable dissimule dans vos malles une boîte de cigares; laissez vous faire; j'en avais une que je réservais pour les Mandarins; je l'ai vidée le mois dernier pour faire taire mon estomac: que le Père Supérieur me donne l'absolution.

Lâ famine à Nan-siu-tcheou. — (du P. J. Noury au P. Perrin.)

Vous m'auriez écrit? Je n'ai rien reçu et votre lettre au P. Gibert m'est parvenue avant-hier. Vous dites: envoyez dépêches et documents. Mais il aurait fallu connaître ici l'existence d'un comité (1). « Nihil volitum quin praecognitum. » Les premiers bruits de secours possibles m'arrivaient ici le 4 janvier. Le 5, j'expédiais à Fong-yang un courrier priant le P. Crochet de télégraphier à Chang-hai: pas de réponse. D'autre part, le P. Gain, à la date du 10, m'envoyait une lettre peu enthousiaste et sceptique. J'ai cru à la mort du comité. — Vous voulez des dépêches?? Demain je pars pour Siu-tcheou-fou et je télégraphie. Quant aux documents, vous connaissez la géographie du district? Supplétez à nos silences involontaires. Des détails? Glanez dans mes lettres; corrigez et éditez. Voici la situation très claire. Trois mois et demi avant la nouvelle moisson, les deux tiers des familles non émigrées sont réduites à manger du Litfan (riz cuit dans beaucoup d'eau, riz liquide). Des chiffres j'en ai donné à Monseigneur... Les petits propriétaires vendent leurs terres pour acheter du riz à 1700 sapèques les 32 livres. La poignée de tige de sorgho se vend 20 sapèques, le bois de chauffage 6 sapèques, la paille 5. On fait argent de tout. Des hommes se vendent ou plutôt vendent leur service pour la vie entière. Les familles se désagrègent; les pères n'ayant plus rien à donner à leurs enfants les cèdent aux riches pour 2 tiaos (2,000 sapèques). Accuserez-vous

1. Il s'agit d'un comité de secours pour les affamés qui s'est formé à Chang-hai.

ces pauvres gens? L'un d'eux me disait: Père, je reste seul à la maison; je puis mourir, mais j'ai assuré la vie de tous les miens.

Ce que j'ai fait? J'ai vidé ma bourse pour acheter du riz, et héberger dans mes écoles 130 enfants dont 100 vraiment pauvres. Grâce à ce secours 30 familles au moins nous devront ou la vie ou l'économie du bout de terre qui les rend indépendantes. Il me semble que dans la question famine, je dois aussi envisager l'avenir; si nos chrétiens sont trop appauvris cette année, que deviendra plus tard leur situation?

Les catéchumènes? rien de fait jusqu'ici et pour cause. Mes ressources étant minimes, les écoles d'abord. Pour soutenir mes écoles jusqu'à la moisson, je dois acheter 15 tans, à 16,000 sapèques le tan. Jugez! (Le tan ou picul est une mesure de 10 boisseaux, d'un peu plus de 10 litres chacun.) Avant de penser aux aumônes qui pourraient venir, j'ai pendant un mois nourri chez moi vingt baptisés qui m'ont déblayé et labouré un jardin. Pour chacun d'eux, économie nette d'un mois de nourriture. Puis une foule de folies... pécuniaires! Acheté à des chrétiens pauvres du bois de chauffage dont je n'avais que faire ou que j'aurais pu obtenir à meilleur marché. Aumônes à de pauvres gens, qui depuis deux jours n'avaient pas mangé.

Voilà un canevas qu'un homme habile pourrait exploiter. Envoyer ici des vivres est chose illusoire: chemins difficiles et peu sûrs à cause des brigandages. De l'argent: j'accepterai; mais en faisant l'aumône, j'aurai soin pour ne pas me laisser déborder, de faire choix d'un sûr intermédiaire; et le contrôle sera aisé. Monseigneur m'envoie 200 piastres. Je lui demande pour quelle fin. Il y a tant à faire, et le gouffre est tel! Je ne serai pas embarrassé pour répondre à ses intentions. Il est évident que les renseignements pris peuvent être faux, mais avant de faire l'aumône, il y aurait nouveau contrôle... Le P. Gibert a 98 familles chrétiennes qui ne peuvent attendre la moisson; chez moi, 220. »

(du P. J. Noury au R. P. Rodet.)

28 janvier 1907.

Ce que l'on fait avec 9 piastres? Des merveilles tout simplement. Depuis 15 jours je n'avais plus un seul sou en poche; et plus rien à vendre à la maison (sinon deux pipes qui n'ont aucune valeur ici); votre lettre arrive et subitement je deviens riche. Pour un pauvre 10,000 sapèques sont la fortune. Que ferai-je avec mon argent? Parmi les 220 familles malheureuses qui ont réclamé mon secours, quelle est la plus infortunée? J'appelle un catéchiste, qui la veille était

allé aux informations dans un village du nord. A Tchong-t'ien-tse combien d'hommes au lit? — Les personnes qui n'ont plus rien à manger se couchent pour attendre la mort. Père, douze personnes au lit. — Dans le village pourrais-tu acheter du riz? — Non, mais à 15 lis il y a un gros marché. — Pars vite, et demain midi tu donneras à manger à tous ces affamés. Avec 7,500 sapèques, tu peux acheter 160 livres de riz; tu distribueras ainsi: 32 livres à la famille qui compte deux membres, 64 à chacune des autres. — Et voilà des gens sauvés pour quinze jours! Et l'avenir? Pourquoi s'inquiéter ainsi de l'avenir? La Bonne Providence suscitera des dévouements et des aumônes. Dites aux bonnes religieuses de la Charité, qu'elles ont sauvé la vie de douze baptisés. Par des prodiges d'économie, en délayant le riz dans beaucoup d'eau, les trois familles ont pu vivre 21 jours; puis un voisin charitable est venu à l'aide. Demain, j'aurai une nouvelle aumône. Pourquoi douter? Après la récolte quand les greniers seront remplis, j'irai visiter ce village, et l'on priera pour les bienfaiteurs qui ont secouru les membres souffrants de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

La première aumône faite, il me restait 2,500 sapèques. A qui les donnerai-je? — Allons voir. Je fais mes paquets, et je pars pour un gros village situé à 30 lis au nord de la ville. A mi-route je rencontre un catéchumène bien connu dans la contrée pour sa simplicité et sa droiture. — Où vas-tu, mon brave? — Je vais voir le Père. — Moi, je me rends dans ton village, faisons route ensemble; qu'avais-tu à dire au Père? — Prenez-moi pour domestique. — Que sais-tu faire? — Rien. — C'est peu de chose! Voyons, sais-tu soigner une mule? — L'an dernier j'avais un âne, mais si je soigne la mule du Père comme mon âne, elle maigrira, il vaut mieux que je fasse autre chose. — Veux-tu faire ma cuisine? — Le Père mange de la viande et je ne suis pas habitué à préparer de bons mets. — A la maison as-tu du riz? — Non. — Des terres? — Non. — Des arbres? — Un. — L'as-tu vendu? — J'ai marchandé; on m'en donne 500 sapèques. — On t'a volé... Le Père ira voir ton arbre. » J'ai tenu ma promesse... Hélas! non, mon pauvre homme n'avait pas été trompé, et l'acheteur, un parent, avait forcé le prix de 200 sapèques au moins. J'ai maintenu mon dire; et pour 3,000 sapèques, je suis devenu le possesseur heureux d'un vieux tronc rabougri qui ne saurait servir à aucune bâtisse. Personne n'a été dupe; mais dans le village, pas un jaloux.

Mon catéchumène n'a jamais offensé personne; lui, sa femme et son enfant pourront manger pendant une trentaine de jours,... puis j'aviseraï, et pour la fête de Pâques, j'aurai trois nouveaux baptisés.

Voilà, Père, ce que l'on fait avec 9 piastres. Que les donatrices se réjouissent du bien causé par leur aumône. Et remerciez-les mille fois en mon nom.

Mon nouveau mandarin. — (du P. H. Salmon.)

Po-tcheou, 2 novembre 1906.

Je viens de recevoir à l'instant la visite de mon nouveau mandarin, un M. Tan, cantonnais et diplomate, ancien attaché d'ambassade au Japon, en Amérique et même en France à « Pa-li ». Ce Monsieur connaît « Pa-li »; je n'ai qu'à bien me tenir. Il sait l'anglais et même un peu le français. En voulez-vous une preuve? Il me montre son verre à liqueur: « glass » et en français « la même chose ». Je pense qu'il voulait dire une glace, ce qui n'a qu'une ressemblance très éloignée avec un verre à liqueur. Enfin ça fait tout de même l'admiration de tous ses gens du ya-men, qui doivent se dire: « notre mandarin est un malin, il dit des mots qu'on ne comprend pas. » Vous voyez que le progrès arrive même jusqu'à Po-tcheou.

Dernier voyage et mort du R. P. Louail

Supérieur de la mission du Kiang-nan

(D'après les notes du F. Arvier.)

LE 31 août 1907, le R. P. Louail, Supérieur de la Mission du Kiang-nan s'éteignait pieusement à Paris, sur cette terre de France qu'il venait à peine de revoir. Les « Lettres de Jersey » en attendant le récit plus complet d'une vie si sainte et si laborieuse veulent du moins saluer aujourd'hui le vaillant missionnaire pour qui la patrie fut l'exil et ce long voyage vers la santé l'acheminement vers la mort.

Rien autre chose que l'obéissance n'avait pu lui faire accepter ce sacrifice cuisant d'un capitaine qui devrait quitter son bord le premier! Il était, aux environs du mois de mai, dans la section de Wou-si lorsque l'épuisement total, dont les débuts remontent à plusieurs années, lui fit rendre les armes et gagner l'infirmerie de Chang-hai. Le retour en France fut dès lors envisagé comme le dernier moyen d'échapper aux étreintes d'une maladie dont le climat de Chine semble le principal facteur. Mais le Révérend Père supporterait-il même les fatigues de l'immense voyage? Pour l'y préparer autant que faire se pouvait, les médecins conseillèrent Wei-hai-wei. Il trouverait là une température plus clémente, laisserait passer le

contre-coup des dernières fatigues et — abandonnant dès lors l'idée d'une traversée par la voie ordinaire impraticable durant l'été, — il pouvait gagner l'Europe par le Japon, le Pacifique et le Transcanadien. Il s'y rendit donc le 30 juin accompagné du P. J. de Barrau, malade comme lui, et du F. Le May qui servait d'infirmier.

La malchance voulut — ou plutôt la Providence avait réglé, — que le régime des vents et des pluies fût, à Wei-hai-wei exactement le contraire de ce que les prévisions permettaient d'attendre. Aucune amélioration du côté de la santé, et, du côté de la température, le cycle météorologique remettait fort loin les chances d'une diversion. Que faire? Il n'y avait plus à battre en retraite. Le plus gros du travail, — c'est-à-dire le plus gros du sacrifice, — était consommé, il n'y avait plus qu'à avancer. L'avis du médecin était formel: il fallait gagner l'Europe par la voie la plus courte, prendre le Transsibérien et fuir.

Dans ce coin du monde asiatique où tous les regards se sont portés pendant de longs mois pour épier les lentes évolutions d'armées formidables, il ne fut pas non plus très facile de combiner la jonction et le départ d'une humble petite caravane de trois! Le F. Arvier, malade lui-même et convoyeur désigné du R. P. Louail et de son compagnon de voyage et de maladie, le P. J. De Barrau, quittait Chang-hai d'urgence, touchait au Japon pour rejoindre, à Vladivostock l'extrême point de l'énorme ruban ferré, tandis que les voyageurs de Wei-hai-wei, manquant le bateau, devaient modifier leur itinéraire. Après avoir fait sans trop de fatigue la traversée Tché-fou-Dalny, prenant la voie de terre, ils bifurquaient sur Hai-tcheng-fou où la charité des Pères des Missions Étrangères leur permettait une courte halte. La bonté de Monseigneur M. F. Choulet leur fut extrêmement précieuse et c'est sur ses indications qu'ils se dirigèrent par étapes vers Kharbine où ils pourraient loger à la mission catholique en attendant que le F. Arvier vînt de Vladivostock les rejoindre. C'est la Providence qui avait ménagé leur arrêt à Kharbine. A leur arrivée dans cette ville, ils trouvèrent le missionnaire, seul prêtre catholique du pays, mourant sans personne pour l'assister. Le P. de Barrau lui administra les derniers sacrements et on s'efforça de lui prodiguer tous les soins que permettait une situation aussi précaire. Mais l'horaire implacable des trains ne laissait pas grande latitude. Le F. Arvier était là, il fallait partir. Le F. Le May fut laissé auprès du jeune et vaillant missionnaire de Kharbine qu'il consola à ses derniers instants et qu'il ne quitta pour regagner Chang-hai, qu'après l'avoir enseveli et accompagné à sa dernière demeure.

Le lundi soir 5 août à 10 h. 50, ce fut enfin le vrai départ. Trois

couchettes dans la même cabine, le wagon-restaurant d'accès facile et le train lui-même pas trop long; tout contribuait à rendre passable cette première partie du voyage. Mais à Irkoutsk les conditions se firent bien plus dures. Le train s'allongeait indéfiniment. Les places se trouvèrent en queue, dans une partie du train dont le fouettement perpétuel était une fatigue affreuse pour le pauvre Père Supérieur. Gagner le Restaurant devenait impossible, tout le long de l'interminable couloir avec la manœuvre des quadruples portes qui soudent chaque wagon au suivant. Des nausées analogues à celles du mal de mer devinrent continuelles et l'alimentation se bornait à un peu de lait et de bouillon.

M. Bapst, résident de France à Pékin et ancien élève de Mgr Paris, se trouvait « à bord » (l'expression s'impose par les multiples analogies du voyage avec une traversée). Il s'apitoyait sur l'état où il voyait le R. P. Louail et se demandait même s'il n'eût pas mieux valu arrêter cet exode à Irkoutsk. Mais que faire en pays perdu, sans aucune relation, avec la triste perspective de soins sur lesquels on était fixé depuis Kharbine! Encore un effort, encore un peu d'espoir et l'Europe serait là.

Le premier contact avec elle ne fut pas gai! Le lundi 15 août, douce fête de Notre-Dame, l'arrêt de Moscou se précisa dans une corvée de douane horrible. Il fallut rester sur place et subir cinq heures de bureaucratie. C'était un peu de répit, mais c'était aussi le déclenchement de la tension nerveuse qui soutenait les malades.

Au départ pour Varsovie il fallut vraiment hisser le R. P. Louail dans son compartiment. Les conditions matérielles se trouvaient moins bonnes. Le sleeping n'existait point pour le parcours de jour. Deux coussins étroits d'un wagon de 2^e classe étaient tout le confortable. Comme le train roulait à travers les plaines de la Russie Blanche, le bon Père voulut réciter un Mémoire d'action de grâces en souvenir des années où le grain précieux qui devait redonner à la Compagnie ses moissons futures, dormit là sous la neige. — Au delà, les étapes se précipitèrent: Berlin, Cologne, Liège et c'était enfin l'arrivée à Paris, au petit jour, le long du dôme de Montmartre.

Que de changements, hélas! dans ce Paris! Les derniers souvenirs des missionnaires évoquaient en France, les bonnes réunions, les réfectoires nombreux, l'hospitalité légendaire de la rue de Sèvres. Il fallut, au lieu de l'infirmerie de famille, gagner la maison amie des Frères de S. Jean de Dieu où deux des Nôtres remplissent les fonctions d'aumôniers. L'épuisement du R. P. Louail fit, dès l'abord, impression sur tous. Marcher jusqu'à l'ascenseur dépassait même

ses forces. Il fut couché de suite dans une grande chambre des étages supérieurs qui puisait le bon air sur le vaste jardin. Mais la moindre lumière irritait ses yeux exténués et les persiennes durent rester closes. — L'origine, la technique, le traitement de la maladie n'étaient pas chose courante pour les médecins. Ils firent l'impossible pour trouver les derniers essais à tenter, les derniers moyens pratiques de remonter cet organisme usé. Demander un trop grand effort aux muqueuses, c'était risquer de les rompre. Ne plus introduire de charbon dans la machine c'était vouloir son arrêt définitif. Peu d'aliments, tous liquides et très fréquents : telle fut la direction générale.

Alors s'établit un petit train-train qui ne permettait pas toutes les espérances mais entretenait l'illusion. Chaque matin Notre-Seigneur venait exciter le malade, et le jeûne eucharistique dépassa peut-être le peu de forces dont il disposait. Ses deux compagnons passaient dans sa chambre pour y recevoir la Sainte Hostie. Dans la journée il écoutait volontiers la lecture de quelques nouvelles, recevait quelques visites, priait surtout avec tout son cœur et voulait se cramponner, avec sa ténacité coutumière, aux derniers vestiges de ce qui pouvait rappeler une vie de communauté. Déjà deux fois il avait demandé à se confesser au second aumônier qui, voyant venir souvent d'autres Pères âgés, les citait à son malade comme devant mieux faire son affaire. « Mais non, lui fut-il répondu, c'est vous l'aumônier, n'est-ce pas ? Vous avez les pouvoirs ? Vous viendrez donc, je vous prie, les lundis et les vendredis. » Ce qui fut fait avec grande édification.

Cet attachement à la vie commune fut poussé au point de ne pas désirer la guérison par un « miracle ». — Sur le point de partir pour prêcher une retraite à Compiègne, le R. P. Le Corvec lui promettait de prier pour lui les nouvelles Bienheureuses dont la cause bénéficierait d'un miracle. « Non, non : protesta doucement le malade, rien d'exceptionnel pour moi. Je voudrais guérir, sans doute, mais par la volonté ordinaire du Bon Dieu ! » — Son visiteur ayant ensuite parlé de toute autre chose prenait congé de lui, lorsque le R. P. Louail lui répéta : « Ainsi donc, c'est convenu : ne demandez pas de miracle pour moi ! »

Il en eût certes fallu un bien grand pour empêcher cet équilibre instable de se rompre soudain. Quel organe épuisé se rompit le premier ? Hémorragie interne ou empoisonnement du sang ? Toujours est-il que la fin fut une surprise dans un état qui ne paraissait pas pouvoir en comporter tant la parole de l'Évangile sur les surprises de la mort reste vraie pour tous !

L'alimentation semblait régulière, la déperdition des forces était enrayée lorsque le vendredi 30 août, le Frère infirmier constata une prostration notable. Le F. Arvier vint prendre la température : elle était normale. La nuit fut passable et le matin la Ste Communion fut donnée comme d'habitude vers 6 h. $\frac{1}{4}$. Deux heures plus tard, c'était pour l'Extrême Onction que les trois missionnaires étaient de nouveau réunis. Le R. P. Cisterne la donna lui-même. Les phases de dépression se succédaient si rapides que le R. P. Provincial eut à peine le temps d'accourir. Le dernier signe de connaissance que l'on crut remarquer fut un serrement de lèvres sur le crucifix qui était constamment présenté au moribond en même temps que la grâce de l'absolution lui était renouvelée. Ses pauvres yeux, au fond des arcades creusées par la maladie, tournaient, tournaient sans fin leurs regards étonnés vers tous les points de la chambre et semblaient traduire un appel suprême vers l'au delà qui s'approchait ! A 11 h., dans un soupir, ce fut la fin... ce fut le commencement de la récompense pour l'âme énergique de l'apôtre dont toutes les forces s'étaient épuisées au service de sa chère Mission du Kiang-nan.

Excursion au Japon.

Août-Septembre 1906. — (du P. E. Chevestrier.)

Mogi, 26 août 1906.

C'EST de Mogi, village maritime situé à une heure et demie environ de Nagasaki, au pied d'une colline formant barrière entre la grande ville et le petit village de pêcheurs où je suis depuis quelques jours, que je vous envoie un résumé de mon voyage.

Je quittais Chang-hai de samedi 4 août. Un peu après neuf heures du matin, le petit vapeur « Bremen » démarrait conduisant les voyageurs en rade de Ou-song. Là, un grand steamer du Norddeutscher Lloyd, le « Prinz Eitel-Friedrich » nous attendait. — Avant de monter à son bord, et tandis que le « Bremen » nous fait passer en revue les croiseurs, les torpilleurs et canonnières de toutes nationalités qui sont mouillés dans le Wang-pou entre Chang-hai et Ou-song, je vais vous présenter mes compagnons de voyage plus ou moins éclopés, comme moi. Le vénérable P. Le Gall, un Breton, vingt-huit ans de Chine, auteur de travaux sinologiques et autres fort estimés. Il est un peu hypothéqué des jambes. Puis, voici le F. Arvier, qui compte dix ans de mission. Ancien quartier-maître timonier,

breveté torpilleur, il a dirigé, en Chine, l'imprimerie de notre orphelinat de T'ou-sè-wè, puis est devenu infirmier à Chang-hai. C'est lui qui m'a soigné, avec un zèle et une compétence remarquables, durant les premières semaines de ma dysenterie; puis il est tombé malade à son tour. Le médecin ayant ordonné pour le Frère et pour moi un séjour au Japon, le P. Le Gall fut désigné pour remplir près de nous les fonctions d'aumônier, en même temps qu'il se procurerait à lui-même quelque soulagement.

A présent, montons à bord du « Prinz Eitel-Friedrich »; — ce grand courrier, qui porte le nom d'un des fils de sa Majesté germanique Guillaume II, est un des plus beaux de la Compagnie Norddeutscher Lloyd. Au moment d'accoster nous entendons un morceau de musique triomphale: c'est le grand steamer qui nous souhaite la bienvenue. Les navires allemands ont ainsi des musiciens dans le personnel des garçons d'hôtel, et pendant le dîner des passagers de première classe, aux soirées et autres grandes circonstances, ils concourent à l'agrément du voyage. J'avoue que j'ai surtout goûté cette institution le lendemain matin, quand, vers sept heures, le pont des secondes retentit d'un majestueux choral d'un style classique impeccable, lequel, après avoir éveillé notre attention, alla pareillement dire chez les premières que le jour qui commençait ne ressemblait pas aux autres jours, car il était le « *jour du Seigneur.* »

Le « Prinz Eitel » ressemble assez au « Tourane », au moins quant au profil général. Il en diffère par des détails d'aménagement dont le principal est que les ponts de première et de seconde classe sont tout à fait séparés. La cale aux bagages se trouve entre les deux. Des ventilateurs électriques dans les cabines, une armoire, une table de toilette qui se referme dans la partie supérieure du meuble qui les soutient, permet de dissimuler les cuvettes et d'avoir un peu plus de place; voilà les avantages matériels des cabines de seconde classe. Les Messageries Maritimes sont moins bien organisées sur ces points seulement.

Après une facile traversée, agrémentée par une éclipse totale de lune parfaitement visible dans un ciel presque sans nuages, nous arrivions à Nagasaki le dimanche 5, vers six heures du soir. Sans les longueurs du service de la santé, nous aurions pu débarquer avant sept heures, tandis qu'il était neuf heures lorsque, la douane franchie heureusement grâce à un Père des Missions Étrangères, nous nous présentions à l'Hôtel de France.

Le lendemain matin, le P. Le Gall célèbre la Ste Messe à l'église cathédrale, consacrée aux Quarante Martyrs. Sa Grandeur Mgr Cou-

sin, à qui nous avons fait remettre la veille une lettre de Mgr Paris, nous accueille avec une grande amabilité, nous offre à déjeuner et nous donne toutes les autorisations nécessaires pour le temps de notre séjour dans son diocèse.

Il fait chaud à Nagasaki, et nous avons hâte de gagner notre point terminus, la montagne de Unzen. Aussi après un « tiffin » pris à onze heures, nous quittons l'hôtel et partons pour les hauteurs.

Trois jinrikishas attendent à la porte. Les traîneurs ont l'air bien musclés, ce qui ne sera pas un luxe quand il faudra monter la colline. En effet, les dernières rues pavées de la ville sont déjà rapides; puis les maisons se font rares, un seul côté de la route en possède, le chemin monte, se bosse, de grosses pierres font sauter les voiturettes: nous sommes sur la colline. Mieux vaut descendre un peu, quitte à remonter un peu plus loin. Pendant une heure on arpente les lacets rocaillieux. Voici la crête. Une demi-heure suffit pour la descente. De nouveau apparaît la mer. C'est Mogi. Des huttes bordant la grève, un hôtel en bois, et une jetée allongée par deux pontons: c'est tout. Un petit vapeur arrive; on prend des billets de seconde et l'on monte. Où s'installer? Où sont les premières, où les secondes, où les troisièmes classes? Rien ne l'indique. C'est aussi sale à l'avant qu'à l'arrière et aussi dépourvu de sièges. Sur le pont, deux ou trois nattes seulement. Je m'installe à l'avant sur une caisse, et en route!

Mogi et Obama, l'un point de départ, l'autre point d'arrivée du petit vapeur, sont situés dans une baie large et profonde, presque fermée par les montagnes. En ligne droite une heure et demie suffirait pour la traversée. Malheureusement notre horreur de petit steam-boat est un train omnibus. Il s'arrête quatre fois au large de petits villages côtiers pour embarquer un bonhomme ici, une bonne femme par là, ailleurs quelques cages à poules. Il y avait un peu de mer ce jour-là: houle et vagues nous faisaient sauter abominablement. N'importe, quand vers 7 heures du soir nous atterrissons, notre estomac n'a souffert en rien de la gymnastique désordonnée du petit vapeur.

Comme il est trop tard pour gagner Unzen, nous couchons à Obama, à Ikakuro-Hôtel. Cette fois-ci nous sommes en plein Japon: il n'y a rien d'européen ici, ni dans la construction de l'hôtel, ni dans le personnel domestique. Le patron est Japonais. Par contre on est servi à l'anglaise; et désormais, si nous ne savons ni le russe, ni le japonais, nous ne pourrons nous faire comprendre qu'au moyen de l'anglais, notre chère langue française étant ignorée par ici. Détail

que j'oubliais. Après avoir pris nos billets à Mogi, nous voulions passer sur la jetée pour monter à bord du vapeur. Un Japonais assez mal attifé nous arrête et nous explique en son jargon que nous ne pouvons aller outre sans bourse délier. C'est à n'y rien comprendre, puisque nous avons nos billets. Allons aux informations: « Oui, Messieurs, on doit verser quatre sous par personne, c'est la taxe de guerre! » Pauvres Japonais, ils cherchent de l'argent partout, épuisés qu'ils sont par leur désastreuse victoire sur les Russes. Nous aurons dans la suite bien d'autres preuves de cette pénurie japonaise, se traduisant partout par des taxes de guerre.

Mardi 7, un peu après huit heures du matin l'ascension de la montagne de Unzen. Le P. Le Gall et moi nous sommes en chaises d'osier, élevées sur les vigoureuses épaules de quatre gaillards bien musclés. Le F. Arvier monte à cheval. Trois petits arrêts pour reposer nos hommes, et à 11 $\frac{1}{4}$ après avoir admiré les beautés du site, la mer encerclée de montagnes que le soleil montant faisait varier de teintes à tout moment, les lacs formés sur des plateaux en cuvette; après avoir traversé des brouillards et des nuages, nous nous arrêtons sur un cratère antique, comblé mais fumant: voilà Yumoto-Hôtel où nous devons rester une quinzaine de jours.

Plus rien, ici, qui rappelle le confortable européen. Yumoto-Hôtel se compose d'une série de maisons japonaises, construites en bois et cloisonnées en papier. Dans les deux plus grandes, on a fait des salles à manger au rez-de-chaussée. Dans les autres, le bas est réservé pour la famille japonaise, qui forme la domesticité de l'hôtel. L'étage — il n'y en a qu'un — est habité par les étrangers.

La maison que nous occupons est petite. Les chambres au-dessous, donnent abri à une nombreuse marmaille, au papa et à la maman, à un autre Japonais d'aspect et d'âge vénérables, et aux filles de service. En haut nous avons nos trois chambres qui communiquent entre elles. Nos voisins sont des Russes.

Entrez dans ma chambre. Au fond une sorte de lit de camp en rotin; tout à l'heure on étendra dessus des robes japonaises d'hiver: cela servira de matelas. Un morceau de chiffon blanc en chanvre forme le drap; pour couverture une autre robe japonaise. Le petit oreiller carré doit être bourré de copeaux de bois, j'imagine. Vous avez ainsi mon lit. Si je suis frileux, je ferai bien de prendre une couverture de voyage pour l'étendre sur mes pieds: la maison n'en fournit pas. Or au sommet de Unzen, si les journées sont chaudes, la nuit apporte abondamment la fraîcheur.

Voici une table en bois blanc; on jettera dessus un tapis quelconque, fleuri vert et rouge, et cela fera bel effet. Un luxe: on m'ap-

porte trois chaises, sans doute pour le cas où je voudrais tenir salon avec mes deux compagnons. Dernier meuble : un lavabo, comprenant une cuvette en faïence historiée, une aiguière sans anse, un verre et une bouteille, le tout en équilibre sur un meuble boiteux. Ces détails d'ameublement ne sont là que pour les étrangers.

Le Japonais vit plus simplement. Sur le plancher, une natte en jonc sert à la fois de tapis et de lit. Ces nattes ne sont pas trop dures ; en dessous il y a une couche de drèche qui adoucit et rend moelleux ce tapis-lit ; c'est mieux compris qu'en Chine. Une salle japonaise n'a pas d'autres meubles, si ce n'est parfois un paravent orné de caractères chinois et d'oiseaux symboliques. — Les portes et fenêtres sont à volonté, car les cloisons de la chambre sont toutes mobiles, sauf celles du fond qui servent de mur. Ainsi à droite j'ai quatre panneaux que je puis faire glisser dans une rainure ; de la sorte la chambre voisine et la mienne n'en forment plus qu'une. À gauche, il en va de même. Par devant les panneaux sont vitrés... en papier : système à la fois peu coûteux, suffisamment chaud et favorisant admirablement la curiosité. Quand mes cloisons sont fermées, voulez-vous voir à l'intérieur ce que je fais ? Mouillez votre index, appliquez-le sur un des carreaux de papier : le trou se fait sans bruit, sans que je m'en aperçoive. Est-ce assez commode ? — Donc vous avez de l'air à discrétion ; pour la lumière, évidemment vous devez ouvrir vos panneaux de devant.

Après ma chambre, allons voir les environs. Vous pouvez imaginer un volcan éteint, au cratère ondulé, dont le sol blanchâtre laisse jaillir ici et là de l'eau bouillante que le feu intérieur lance parfois en énormes jets atteignant quatre et cinq mètres en hauteur. La plupart pourtant ont plus modeste apparence. Ailleurs les émanations sulfureuses forment des pièces d'eau, vastes bouilloires d'où sort une abondante fumée.

Cette eau, canalisée au moyen de bambous, s'en va dans les établissements de bains, où on la prépare suivant le désir de chacun, abaissant sa température à 40, 35 ou 30 degrés centigrades.

Les sources sulfureuses ne sont pas captées par des vasques de pierre, comme cela se fait dans les villes d'eaux ; une raison suffirait peut-être à l'expliquer : ces sources jaillissent capricieusement, perçant le sol un peu partout sans qu'on s'y attende trop. De plus, Unzen n'a pas d'administration publique ou privée qui exploite l'œuvre de la nature. Ce sont des particuliers, munis de patentes, qui viennent établir des « hôtels » près des principaux solfatares et y installer de très primitifs « bains chauds ». Un groupe d'habitations plantées au voisinage des principaux puits, c'est tout

Unzen; Japon au rez-de-chaussée, où la vie de famille règne dans son antique simplicité; Europe à l'étage, où l'on s'installe sur les nattes moelleuses, avec la liberté — je l'ai dit — d'ouvrir à droite, à gauche, sur la rue ou sur la chambre du voisin.

De la chambre, la vue est très bornée, ce qui s'explique par les ondulations de la cuvette dans laquelle nous nous trouvons. Tout autour de nous, à des distances variables, les sommets de la montagne cachent l'horizon. A l'ouest, ce sont des élévations assez faibles mais gentiment boisées. Au sud, de simples replis de terrains assez marqués pour nous dérober l'hôtel voisin, lequel s'élève à cinq cents mètres environ du nôtre. Mais, dans cette direction, — et il en va de même pour le côté nord — on arrive vite au flanc de la montagne, à la mer, d'où Unzen semble sortir tout debout. Vers l'est se trouve le plus haut des sommets. Avant d'arriver au pied de ce dernier pic, on doit traverser une jolie plaine toute verte d'un côté, agrémentée d'un petit lac, de l'autre. Les couleuvres et autres serpents y vivent en grand nombre. On rencontre encore dans les petits bois verts quelques oiseaux blancs ou tachetés, que les indigènes prennent à la glu. Mais il manque à Unzen, pour en faire un agréable séjour, ces simples fleurs que produisent toutes nos prairies et qui émaillent en jaune, en bleu ou en blanc la grande surface verte.

Avez-vous saisi la topographie de Unzen? La comparaison de la cuvette vous y aidera sans doute un peu, pourvu que vous supposiez le fond de cette cuvette bosselé et nu, les bords couverts de verdure. Pour achever de vous détailler la « Montagne de Feu » (c'est son nom), il me reste à vous dire que le cratère présente un sol varié: ici ou là, c'est de la boue jaune, ou gris-bleu, ou verdâtre qui bouillonne; ailleurs et généralement, c'est blanc. Il y a pourtant des endroits brûlés, où la terre ressemble à du charbon qui s'effrite.

J'ai fait là-haut de jolies promenades, à quelque 1200 mètres d'altitude. Mais l'humidité continuelle qui y règne ne me convenait pas. Aussi ai-je dû abrégé mon séjour à Unzen pour redescendre vers la mer.

Ce qui m'a rendu particulièrement chère cette expédition, ç'a été le souvenir de nos martyrs. Unzen devenait pour moi, de ce fait, un lieu de pèlerinage. N'allez pas en conclure que l'on trouve de nombreux vestiges du passage de ces vaillants confesseurs de la foi: non, aucun monument, si humble qu'on l'eût pu souhaiter, ne relate le martyre des premiers chrétiens japonais et de leurs apôtres. Pourtant les lieux sont restés les mêmes, eux qui furent témoins des tortures infligées à nos Père, — peut-être même ai-je touché

des pierres et vu les sources bouillantes que le démon de la persécution changea en instruments de supplices. Là donc, je puis le dire, j'ai suivi de près les traces de nos martyrs et pu juger de l'horreur d'un supplice dont je ne pouvais auparavant me faire une idée exacte : le martyre dans les eaux sulfureuses de Unzen. Les BB^x Michel, Nacaxima et Antoine Ixida, entre autres, y furent menés.

Il fallait d'abord traîner les martyrs à travers monts, par voie de terre, de Nagasaki jusqu'au sommet de Unzen. Cela même devait être un supplice, tant à cause de la longueur du chemin, — il fallait sans doute un ou deux jours entiers, — que de l'absence de routes. Arrivés au sommet, à l'endroit où jaillissent les eaux bouillantes, à une altitude d'environ 950 mètres, — l'extrême sommet ayant 1200 mètres, — on les étendait sur des pierres entre lesquelles des jets brûlants s'élançaient, cuisant la chair par plaques. Beaucoup endurèrent ce supplice des eaux sulfureuses, sous des formes variées, pendant des semaines et des mois. La foi de nombreux chrétiens y fut ébranlée. De fait cela paraît épouvantable. Le B^x Ixida ne mourut pas ici, mais fut reconduit à Nagasaki pour y être brûlé le 3 septembre. Le B^x Nacaxima périt à Unzen même : on finit par le plonger dans un bassin naturel comme il y en a beaucoup. Quelques instants suffirent pour amener la mort. J'ai tâché de recueillir tout ce que j'ai pu de souvenirs sur nos Bienheureux Martyrs, et j'espère pouvoir vous envoyer cela plus tard.

— Le mardi 21, nous quitions Unzen pour venir nous installer ici à Mogi, où nous jouissons d'un temps splendide. Il y fait bien un peu chaud, mais je préfère la chaleur à l'humidité constante de la montagne.

Mogi-Hôtel, où nous logeons en compagnie d'un Anglais, notre seul voisin, se trouve tout à fait sur le bord de l'eau ; aussi matin et soir, je vais prendre un bain en face. Ce régime m'est très salubre.

Mogi n'a qu'une rue, longeant la petite baie où une infinité de barques, sans quille, à l'avant relevé et terminé en pointe arrondie, vont et viennent suivant la marée. Les maisons de Mogi ressemblent à celles de Unzen, à la différence qu'elles sont plus petites et sales. Là-dedans grouille la marmaille nue ; et les grandes personnes sont vêtues d'une petite ceinture, que les hommes font passer entre les jambes. On cherche vainement ici la civilisation japonaise tant prônée en Europe. Dans les grandes villes les Japonais s'habillent à l'européenne, mais seulement autant que les affaires le demandent. Rentrés chez eux, ils dépouillent les livrées de la civilisation, et reprennent le costume national. Celui-ci, quand il est au grand complet, ne manque pas d'un certain cachet qui plaît : robe multicolore

à manches tombantes, fermée à la taille par une ceinture de couleur voyante. C'est tout. La chaussure consiste en sabots de bois, planches oblongues, montées sur deux tringles de quelques centimètres de haut. Officiers, gens d'affaires, rentiers, magistrats, d'autres messieurs archi-civilisés, tout ce monde, à la maison, ou pour voyager et faire des visites intimes, quitte l'uniforme ou l'habit de convention pour se mettre plus à l'aise; j'en ai vu bien des exemples. C'est moins gênant et plus économique. Un capitaine et un lieutenant du 43^e d'infanterie nous disaient que leur paye est insuffisante à leur entretien, logement, nourriture, uniformes, extras; et s'ils ont une famille ce n'est pas 140 ou 150 francs par mois pour un capitaine qui peuvent mener loin. Mais l'État ne peut payer davantage, toujours à cause de la guerre.

Un étudiant nous disait: « Le Japon n'oubliera jamais le mal que les Russes lui ont fait. — On ne saura jamais le nombre de morts que nous avons eus. » Aussi la haine pour la Russie est-elle grande. Les journaux laissent voir de temps en temps leur crainte que les Russes ne nuisent beaucoup au Japon, par exemple pour le commerce entre la Chine, la Corée et la Mandchourie. Plusieurs fois pendant mon séjour ici le « Nagasaki Press », le « Kobé Herald », le « Japan Times » ont annoncé que tel nouveau service de bateaux russes venait de couler le transit japonais sur tel point.

Le paganisme règne encore ici. Les temples, pagodes, statues de divinités grossières, se rencontrent partout. A ce sommet de Unzen où, il y a trois siècles, nos martyrs furent atrocement torturés, il reste encore quelques centaines de boudhas que le peuple vénère. Les maisons particulières ont leur idole à laquelle on brûle des chandelles, des papiers superstitieux, et que les membres de la famille viennent adorer en frappant des mains et en se tournant vers les points cardinaux. Dans l'hôtel où je suis à présent, le patron, un homme intelligent, parlant le russe et l'anglais, au courant des usages européens, va néanmoins faire ses offrandes, porter des mets sur des petits plateaux et réciter ses prières devant l'idole qui se trouve dans le jardin sous ma fenêtre; les serviteurs et les servantes font de même, évidemment. En général, les Japonais instruits, seuls, c'est-à-dire les hommes de science, les philosophes, les médecins et autres, nous dit-on, sont sceptiques ou matérialistes. Or ils ne sont qu'une minorité, et c'est cette minorité qui passe en Europe pour représenter l'état d'esprit du Japon. Vous voyez qu'il ne faut pas trop généraliser.

Zi-ka-wei, 28 septembre 1906.

J'ai été heureux de vivre ainsi à cent lieues de notre moderne civilisation au milieu de cette simplicité japonaise, dans des endroits où il est possible encore de se rendre compte de ce que devait être le Japon au début du XIX^e siècle.

Ce peuple, autrefois tributaire des Chinois, n'avait encore en ces derniers temps d'autre civilisation que celle reçue de leurs voisins les Célestes. Que les besoins particuliers nés des exigences du sol, du climat, du caractère en eussent légèrement modifié l'apparence extérieure, rien que de bien naturel. Mais un examen détaillé, même un peu superficiel, montre clairement la parenté des arts japonais et chinois, du théâtre et de la musique, de la peinture et de l'architecture tant monumentale que celle des maisons privées; parenté des mœurs familiales, religieuses, civiles même, n'était la différence entre le régime féodal de l'un et la monarchie absolue de l'autre. Je ne vous étonnerai pas en vous disant que le Japonais mange son riz avec des bâtonnets comme le Chinois; que sa musique n'a que deux ou trois notes peu mélodieuses, et que les instruments qu'il emploie se réduisent à un lugubre flageolet et une guitare à trois cordes résonnant sur une peau d'âne ou de quelque autre animal similaire.

Leur théâtre très simple ne montre que deux ou trois personnages parlant ou chantant avec un monotone accompagnement arpégé de la guitare. Vous croiriez assister à une pantomime, tant le geste domine; les acteurs font avec une réelle élégance la mimique du guerrier, de l'adorateur en prière, du voyageur, etc... Notez que cela se passe sur la place publique ou dans les maisons particulières ouvertes de tous côtés. Les passants s'arrêtent, regardent, rient, puis continuent leur chemin.

Dans la famille, l'homme est tout; la femme a le rôle triste qui lui est fait dans les nations païennes en général, et dans celles d'Orient en particulier: servante entièrement à la disposition du mari qui en use à son gré, peut la prêter et la vendre. Cette sujétion de la femme apparaît dès l'enfance. Voyez ce groupe d'enfants qui jouent là-bas. Il y a une douzaine de petites filles et autant de garçons. Or, vous ne voyez qu'un garçon portant sur le dos son petit frère ou sa sœur trop jeune pour pouvoir marcher; sur les douze fillettes, dix ont leur charge; du matin au soir elles porteront attaché sur les reins le petit être confié par la maman, fardeau qui ne les empêchera ni de courir ni de sauter. Pauvre petit paquet!

Pour la peinture, on ne distingue guère la chinoise de la japonaise.

L'architecture paraît très différente. Pas de toits recourbés et terminés en pointe sculptée comme en Chine. Par contre, même disposition dans les corps de bâtiments pour les temples; les maisons privées sont divisées comme par ici; les vitraux en papier sont les mêmes; et, à défaut de courbures, les Japonais ornent leurs toits de couleurs variées. — Détails que tout cela; et j'en passe: j'en ferais une étude. Le Japonais s'habille peu ou point, l'été du moins. Cela le met légèrement en état d'infériorité par rapport à la Chine.

— Je ne parle pas de mœurs; elles sont trop notoirement déplorables, et nos missionnaires disent assez que là où les Japonais viennent s'établir, les païens chinois deviennent plus mauvais et les chrétiens moins bons. — Cela, direz-vous, c'est l'envers de la médaille. Assurément, mais l'endroit ne compense pas l'autre côté. Le Japonais est excellemment doué pour conquérir dès l'abord la sympathie de qui l'approche. Son intelligence vive et en éveil vous charme, et peut faire croire à une profondeur de compréhension qui, m'a-t-on dit, n'est rien moins que remarquable. — L'extrême politesse qui vous accueille, la grâce naturelle, la bonne humeur, plus que celà, la gaieté éclatante qui vous entourent suffisent, et au-delà, pour achever votre conquête. Les premiers jours de mon séjour au pays du Soleil Levant, j'ai subi cette impression très sensiblement. Je crois que cela finit toujours par passer plus ou moins vite. On n'en arrive pas nécessairement à cette conclusion d'un pilote anglais, qui fait les ports de Nagasaki et Changhai depuis vingt-cinq ans: « Je n'aime pas ces gens-là! Quel vilain peuple! *I don't like this people! Very bad people!* ». Mais le frottement fait détester « l'orgueil japonais », qui semble plutôt une vanité d'enfant; on les trouve trop soupçonneux et « sapèqueards », comme on dit ici pour signifier un homme qui cherche avant tout l'argent et ne vous fait pas grâce d'un denier. Un missionnaire du Japon me disait: « Il n'y a pas de métier qu'un Japonais, fût-il noble, refusât de faire pour gagner de l'argent. »

Pourtant, ce peuple va son chemin. Jusqu'à quand?

Au moins si son influence était bonne! Mais nos Chinois gagneront peu et perdront beaucoup au contact des Japonais; car s'ils apprennent d'eux la manière de se passer des Européens dans l'industrie et les arts de la guerre, ils recevront des Nippons une formation intellectuelle qui les rendra sceptiques et rationalistes.

Je me perds en considérations, et j'ai à raconter la fin de mon voyage.

Onze jours passés à Mogi furent consacrés aux bains de mer. J'en ressentis très vite l'action bienfaisante. Des promenades le long

des grèves, sur les collines, dans les sentiers boisés, remplissaient mes journées. Je voulais dessiner; mais le patriotisme japonais me força à renoncer à mes goûts artistiques.

Oui le Japonais est très patriote. La guerre contre les Russes a montré qu'il y mettait beaucoup de fanatisme. Mais ce patriotisme n'est pas à l'épreuve de tous les sacrifices, et peut-être, si le succès n'avait pas, dès le début de la campagne, encouragé la valeur nipponne, les défections n'eussent-elles pas manqué. Ce qu'il y a de certain, c'est que les journaux japonais n'ont pu cacher certaines mutineries militaires dont j'ai lu le récit à Nagasaki; c'est encore cette récente découverte de 350 faux étudiants de Tokyo, qui donnent leur nom à l'Université pour biaiser avec la loi militaire, temporiser et chercher un moyen de s'y soustraire par l'émigration.

D'autre part, on m'a affirmé que l'espionnage est, pour le Japonais, un instinct patriotique. Nulle nation n'a autant d'espions, semés partout, que les Japonais; mais aucune, sans doute, n'est hantée comme la nation nipponne par la crainte maladive d'être espionnée en retour. J'en sais quelque chose pour avoir été saisi, arrêté par un policier de la « secrète », conduit au poste et interrogé. Mon album de dessins m'a été brutalement arraché des mains, tout cela, parce que je dessinais une barque sur la grève de Mogi, à 1 heure et demie de Nagasaki, dans un endroit où il n'y a en vue ni fort, ni maison militaire, ni poste de quelque genre que ce soit. La police parle japonais, et rien que japonais, à Mogi comme à Nagasaki: pas moyen d'avoir un mot d'explication. Aussi ai-je dû me rendre au bureau de police pour y demander un interprète. Là, après un second interrogatoire, répétition de celui que j'avais subi à l'hôtel, le prenant de très haut devant six policemen qui tremblaient de respect devant leur chef, je demandai ou bien un reçu pour le livret qu'on m'avait saisi, ou l'album lui-même, déclarant que je porterais plainte à Nagasaki de la conduite illégale et impolie des agents qui m'avaient arrêté. On a fini par me rendre mon album, en me priant de supprimer la page dangereuse pour la sécurité de l'État. Je m'exécutai. Des excuses m'ont été faites ensuite, sous main, par l'intermédiaire du maître de l'hôtel où je logeais. Il paraît que des faits de ce genre arrivent de temps en temps. Le plus curieux, c'est que, malgré mes affirmations répétées que j'étais Français, on voulait absolument que je fusse un espion russe.

Le samedi, 1 septembre nous étions à Nagasaki où j'ai couru pendant trois jours. Ville populeuse, 160,000 habitants. Beaucoup de Russes, des révolutionnaires. Beaucoup de Chinois (banques et maisons de commerce); des Portugais Macaïstes. Enfin il y a aussi

des Japonais. Je suis toujours très déçu; ce n'est pas la ville que j'avais imaginée, à moitié européenne, aux habitants en vêtements courts, en pantalons tombants. Non, c'est le Japon demi-nu de partout. Sa police, ses marins, quelques soldats, voilà ce qui représente la civilisation occidentale. Rade superbe, beaux docks. On y achève un destroyer. Il faut regarder de loin.

A Nagasaki, les Marianistes (ceux qui étaient autrefois à Stanislas), ont un beau collège, sorte d'école commerciale, avec 350 élèves. Je l'ai visitée, c'est magnifique comme site et comme bâtiment. Ils réussissent bien malgré la concurrence de deux Commercial Schools, une protestante, l'autre municipale.

Dans cette ville et aux environs se trouvent de nombreux souvenirs des martyrs de la Compagnie et des Pères Dominicains et Franciscaïns. Le 3 septembre, j'avais le bonheur de servir la messe dans l'église de N.-D. des Martyrs, près de l'endroit où furent mis à mort le B^x Ixida et ses compagnons.

Les chrétiens sont peu nombreux dans la ville même, bien que le diocèse en ait 26,000. Urakami, un petit village près de Nagasaki, compte six mille fidèles, très fervents, dont plusieurs ont souffert pour la Foi il y a trente ans environ. C'est parmi eux que les traditions de la foi chrétienne et le souvenir des lieux où périrent nos Saints, se sont conservés. Les monuments matériels, témoins de ces temps héroïques, ont disparu. Des pagodes s'élèvent où l'on voyait nos églises; et à l'endroit où fut crucifié le Bienheureux Charles Spinola, une stèle de pierre gravée dit qu'en ce lieu le bouddhisme a vaincu la religion chrétienne. Puisse le Japon, en se convertissant, donner un démenti à cette inscription superbe!

Si, ne sachant pas le Japonais, vous voulez vous faire comprendre à Nagasaki, parlez russe; à défaut du russe, vous pourrez vous en tirer avec l'anglais.

Le mardi, 4 septembre, nous nous embarquions à bord du Sachsen du Norddeutscher Lloyd, espérant être à Chang-hai le mercredi soir 5 septembre; mais le retour en Chine a été plus long que l'aller au Japon. Échoués deux heures à Gutzlaf, nous ne sommes arrivés à Ou-song qu'après minuit, au lieu de 5 ou 6 h. du soir. D'où impossibilité de remonter à Chang-hai avant le jour venu. Il était onze heures quand je mis le pied sur la terre de Chine, le jeudi 6 septembre.

J'aimais la Chine plus qu'avant de la quitter.

E. CHEVESTRIER.

Nouvelles de Pologne.

NOS Pères de Galicie ont commencé, en 1904, la publication des *Nasze Wiadomosci*, revue qui, pour leur province, répond à ce que sont pour la nôtre les *Lettres de Jersey*. Le rédacteur est le P. Thomas Wall, qui réside à Cracovie.

Dans le dernier N^o (tom. II, n^o 1), j'ai trouvé quelques articles qui, je l'espère, intéresseront les lecteurs des *Lettres de Jersey*.

Dans le premier, le P. Wall raconte l'excursion faite, le 12 mai 1906, par nos Pères de Cracovie, en territoire russe. Il est d'usage, dans nos collèges de Pologne, d'aller, au mois de mai, passer un jour de congé dans les bois; cette grande promenade s'appelle *majówka* (pr. *ma-ioufka*).

Dans le second article, l'auteur cite la fin d'une exhortation domestique qui donna, au noviciat de Starawiés, en l'honneur de S. Stanislas Kostka, le P. Joseph Morelowski, jésuite de la Russie Blanche. Ce Père y mentionne plusieurs traits de la protection du jeune Saint sur la Compagnie en Pologne. Bien que l'un de ces exemples se trouve dans l'ouvrage du P. L. Michel, p. 209, je traduis tout l'article du P. Wall; ainsi que l'extrait qu'il donne d'une autre exhortation faite sur le même sujet par le P. Casimir Kognowicki, en 1818, à Mohilew, dans la Russie Blanche.

Vous me permettrez d'ajouter à ces articles la traduction des notes complémentaires que je tiens aussi du P. Wall sur l'abbaye des Bénédictines de Staniontki, près Cracovie, où saint Stanislas a miraculeusement recommandé ses frères à la charité de la Révérende Mère Malachowska, abbesse du Monastère.

Il n'est peut-être pas inutile de rappeler ici que S. Stanislas, au moment de la suppression de la Compagnie, est apparu aussi dans l'église de la Compagnie à Léopol. On en peut lire le récit dans l'ouvrage du P. Michel, p. 227; et dans les *Lettres de Jersey* de 1883, p. 114.

A VIVIER, S. J.

1. — *Une Majowka en Russie.*

Un événement qui en lui-même n'a pas d'importance, et qui cependant mérite d'être signalé, c'est la *Majówka* que nous a procurée cette année le Révérend Père Recteur, dans la vallée enchantée d'Ojców, au Royaume de Pologne!

La frontière russe, située non loin de Cracovie, est un obstacle fort désagréable pour les scolastiques dans leurs promenades aux environs de la ville. Que de fois, après s'être avancés jusqu'à la

barrière, ils ont désiré visiter les villages polonais pittoresquement disséminés de l'autre côté, contempler surtout le plus beau paysage du territoire de Cracovie, la vallée d'Ojców, si attrayante avec ses rochers, ses cavernes, ses châteaux! Mais c'est en vain: toute cette contrée est pour nous jésuites *terra incognita*; libre à nous seulement, du poteau-frontière, de regarder de ce côté; la baïonnette menaçante du soldat moscovite ne nous permet rien de plus (1). Enfin les Japonais nous ont reconquis sous ce rapport une certaine liberté.

Le samedi, 12 mai 1906, en plein jour, quarante jésuites de Cracovie, Pères, Scolastiques, Frères coadjuteurs, tous portant l'habit de la Compagnie et se rendant à Ojców pour y faire la *Majówka*, ont franchi deux fois la frontière de l'empire des tsars! Cette date est à souligner, car elle est mémorable dans l'histoire de notre Province. Depuis l'expulsion de la Russie Blanche, au mois de mai 1820, c'est le premier exemple que des Jésuites en si grand nombre, aient obtenu, bien que pour un seul jour, d'entrer en Russie. En effet, pendant l'espace de quatre-vingt-six années entières, quelques Jésuites à peine, que l'on pourrait facilement compter sur les doigts d'une seule main (encore n'étaient-ils pas Polonais), ont reçu du gouvernement moscovite l'autorisation d'y faire un court séjour. Les Pères Polonais y ont pénétré seulement comme missionnaires, toujours en secret, déguisés en civils, munis d'un passeport non légal, et en grande frayeur.

Cette année-ci, l'un des Nôtres, à l'occasion du changement survenu dans la Russie, suggéra au R. P. Recteur, la pensée de nous conduire à Ojców pour la *majówka*; on se convaincrat par là si et dans quel degré, les autorités de l'empire interdiraient encore aux religieux étrangers l'entrée du Royaume de Pologne. Interrogé, le chef de la douane russe ne nous laissait pas grand espoir; il conseilla cependant d'écrire au chef du district d'Olkusz; peut-être cet officier donnerait-il lui-même la permission; sinon il en référerait au général gouverneur ou au ministre. On écrivit, mais n'osant compter sur une réponse, on fixa un jour pour la *majówka*, et le rendez-vous fut donné dans les bois de Czerna. Mais entre temps, on reçut d'Olkusz une lettre munie de cachets russes. Le chef du district informait le P. Recteur, que l'ordre de nous laisser en paix franchir la frontière était donné à la douane de Szyce, la police de

1. Le 25 septembre 1890, deux scolastiques italiens, dans une excursion à Bolechowice, ayant passé la frontière sans y faire attention, les sentinelles russes les malmenèrent rudement, et retinrent le P. Dominioni prisonnier dans le bureau de la douane. Il ne rentra que le lendemain à la maison.

Cracovie était aussi prévenue. A la police, on prépara en toute hâte quarante billets pour le passage; mais, sans y attacher d'importance, à chaque nom, on ajouta ces mots: *de l'ordre des Pères Jésuites*. Cette addition devait, selon nous, nuire au succès de notre affaire, car dans notre pétition nous ne nous étions pas annoncés comme Jésuites. Cependant nous nous mîmes courageusement en route. Il nous fallut attendre à la frontière près d'une heure, pendant que les Pères Kolylecki et Rostworowski remplissaient les formalités requises près du chef de la douane. Enfin les obstacles furent levés, on nous laissa fort courtoisement franchir la barrière, et nous devons ajouter que nulle part on ne nous surveilla. Grande était notre joie; sur la route nous parlions gaiement, tantôt du passage de nos Pères à cette même frontière, quatre-vingt-six ans auparavant; tantôt de notre prompt retour possible à nos anciennes demeures et à nos travaux dans le Royaume de Pologne; et nos conversations étaient assaisonnées d'ovations pleines d'enthousiasme pour les Japonais. Dans les villages que nous traversions, le peuple, étonné à la vue d'un si grand nombre de prêtres, sortait en foule à notre rencontre et nous saluait avec bonheur. De l'un des groupes sortit un vieillard à cheveux blancs; au nom de tous, il nous fit cette prière: « Pères, restez ici avec nous: vous êtes si nombreux, et nous n'avons point de prêtres! »

Par le temps admirable dont nous étions favorisés ce jour-là, la vallée d'Ojców se présenta à nous dans toute sa splendeur. Cependant la chaleur et la brièveté du temps ne nous permirent pas de tout visiter. Notre marche aux flambeaux à travers les longues galeries de la caverne du roi Lokiétck (1), aux échos de nos chants, était d'un effet fantastique. Ne voulant point m'étendre davantage sur ce que nous avons vu, j'ajouterai un seul détail; c'est que notre majówka, tombant un samedi, se fit à moitié en maigre; car, la lettre d'Olkusz ne nous permettait pas de remettre notre excursion à un autre jour; et comme dans le Royaume de Pologne, il n'y a point de dispense du maigre pour le samedi, nous observâmes l'abstinence de l'autre côté de la frontière et nous fîmes gras en Galicie.

Le soir, après nous être reposés une heure chez M. Kania, curé de Gebultów, nous revînmes en voiture à la maison, rapportant de Ojców le plus ravissant souvenir.

1. Le roi de Pologne Lokiétck, dans une guerre contre les Bohémiens, s'étant trouvé en danger de mort, se cacha dans une des cavernes de la vallée d'Ojców.

II. — *Exhortation du P. Joseph Morelowski.*

Sans vouloir surfaire les légendes rapportées dans cet entretien, dit le P. Wall, nous donnons cet extrait touchant d'un manuscrit conservé aux archives de la Province de Galicie, pour montrer l'amour tendre que portaient à S. Stanislas nos Pères de la Russie Blanche et la grande confiance qu'ils avaient en lui. Le P. Morelowski termine ainsi son exhortation.

« Mes Révérends Pères et mes biens chers Frères, je finirais volontiers ici mon instruction; il me faut peut-être cependant ajouter encore quelques mots pour les plus jeunes d'entre nous. J'avais pensé taire quelques traditions se rapportant à S. Stanislas et relatives à notre Province; mais il m'a semblé que quelqu'un m'adressait ces paroles: Ainsi donc les mondains seuls auront le droit aujourd'hui de livrer à la publicité leurs riens, souvent très mensongers, et leurs contes, parfois scandaleux, dont ils remplissent les feuilletons de leurs journaux; et nous n'aurons pas, nous, la liberté, même pour notre dévotion privée, de parler de nos traditions pieuses et véridiques? A eux il sera permis de transmettre à la postérité, comme firent autrefois les Juifs dans leurs livres contre la sainte Église, leurs fables et leurs calomnies contre nous et Notre-Seigneur Jésus-Christ; à nous seuls il ne conviendra pas, même entre nous, de parler de nouvelles religieuses fondées sur le vrai et que peuvent certifier des témoins graves et encore vivants?

N'ayons cure de leurs jugements, qui ne pourront nous sauver ni nous damner, et qui leur seront plutôt préjudiciables à eux-mêmes près de Dieu et des gens raisonnables.

» Donc tout d'abord, à Culm, en 1632, un siècle et demi avant la suppression de la Compagnie, un saint franciscain polonais vit la foudre lancée d'un nuage du Vatican sur toute la Compagnie; en même temps il aperçut S. Stanislas à genoux devant la Majesté Divine et demandant que, dans sa patrie, au moins sur les frontières du nord, fût conservée une parcelle de cet Ordre. Et le religieux entendit Dieu le Père qui disait: A cause des mérites de mon Fils, de sa Mère Marie, et à la prière de Stanislas, je révoque ma première sentence.

» Nous n'ajoutâmes point foi à cette tradition quand, il y a cent ans, on nous la rapporta; car l'homme, aux jours de prospérité, ne croit pas à ses maux futurs. Mais plus tard nous y crûmes, lorsque de notre Ordre tout entier nous restâmes seule parcelle conservée dans le nord. Nous y crûmes encore et pour la seconde fois, quand la première bulle de Pie VII nous rétablit dans tout le nord en

Europe, en Asie, en Amérique, mais non dans les contrées méridionales. Là, notre vie tenait presque du miracle, au milieu de schismatiques et d'hérétiques, nos ennemis acharnés; et nous étions parmi eux dans un avilissement égal ou supérieur au leur dans l'Église catholique. Enfin, après la seconde bulle du même Pontife, adressée à l'univers catholique, notre Ordre fut rétabli et se répandit dans le monde entier, comme avant la suppression.

» Rappelez-vous, Pères et Frères anciens, notre bonheur alors et nos larmes de joie; car le bonheur fait pleurer quelquefois quand l'homme se reporte par le souvenir à ses anciens malheurs, à ses épreuves du passé.

» En peu de temps, par la volonté de Dieu, la Compagnie, comme une étincelle partie des régions septentrionales, gagna le monde entier; mais plus quelqu'un donne du feu à d'autres, plus ce feu s'accroît lui-même. En vingt ans, de quelques centaines, les Jésuites sont montés à près de six mille.

» S. Stanislas travailla à nous faire recevoir dans sa patrie. Le jour même de sa fête, l'Empereur François I^{er} publia un décret en vertu duquel notre Ordre pouvait vivre dans ses Etats selon les constitutions de la Compagnie. En trois ans, nos trois premiers collèges furent inaugurés vers cette même fête. C'est pourquoi la première Congrégation de notre Province, demanda à Rome que par nous en Galicie la fête de S. Stanislas, notre patron particulier, fût célébrée avec la plus grande solennité.

» Le monastère de Staniontki lui aussi garde le souvenir de S. Stanislas Kostka, qui apparut en songe à la sainte Mère Abbessse, de la célèbre famille des Malachowski; il lui recommanda notre Ordre pour un temps à venir. Réfugiés là après l'incendie de notre maison de Tyniec, nous y trouvâmes des secours, nous lûmes le récit de ce miracle dans la préface du livre intitulé: *Exercices Spirituels* et dédié à cette Abbessse par le R. P. Thomas Dunin, notre Provincial en Pologne avant la destruction, et nous trouvâmes encore en vie quelques religieuses témoins de la prédiction.

» Ces motifs ne nous suffisent-ils pas pour honorer ce jeune Saint, notre compatriote? Ces fait n'accroîtront-ils pas notre dévotion pour notre Patron? Prions-le souvent et recommandons notre avenir à sa protection. Amen. »

III. — *Fragment de l'exhortation sur la dévotion à S. Stanislas Kostka, donnée en 1818 à Mohilew, dans la Russie-Blanche, par le P. Casimir Kognowicki.*

« Du haut du ciel, S. Stanislas ne vit pas d'un œil indifférent le coup de foudre qui devait partir du Vatican et donner la mort à la Compagnie entière. — Et toi, Stanislas, lui dit la Très Sainte Vierge, toi serviteur de mon Fils et le mien, pourquoi donc n'intercèdes-tu pas avec moi près de Dieu pour tes frères, pour que la Compagnie ne soit pas détruite entièrement? — Encouragé par cet ordre, le jeune Saint tombe à genoux devant la Majesté Divine, demande qu'une parcelle au moins de la Compagnie soit conservée, surtout parmi les Polonais occupés sur la frontière du nord.

» Ainsi donc, en 1632, un saint religieux franciscain, qui se trouvait alors à Culm, vit saint Stanislas à genoux, devant la Majesté Divine et priant Dieu avec grande ferveur. — Ainsi en 1773, dans l'église de St-Pierre, à Cracovie, précisément avant la Suppression, nos Pères virent ce jeune Saint à genoux devant le grand autel et tenant à la main un cierge allumé. Cette vision se prolongea pendant deux semaines. Ce qui suivit ces prières, montra qu'elles avaient été exaucées, comme au temps où ce Père franciscain avait entendu Dieu le Père disant: « A cause des mérites de mon Fils, à cause de l'intercession de sa Mère, à cause de la prière de Stanislas, je révoque ma sentence. »

» Et quand la Compagnie fut partout détruite, il en resta une parcelle conservée dans le nord. Donc Stanislas, notre frère aîné, comme le patriarche Joseph, réjouit ses frères, leur disant: « C'est pour votre salut que Dieu m'a envoyé avant vous en Égypte. Dieu m'y a envoyé le premier, afin que vous fussiez conservés en vie sur la terre. » (Gen. XLV, 5, 7).

IV. — *Apparition de S. Stanislas à la Mère Abesse de Staniontki.*

Le village de Staniontki, à vingt kilomètres de Cracovie, possède un monastère de Bénédictines, qui compte sept siècles d'existence. Très riche autrefois, il était bien déchu de son opulence, parce que les religieuses depuis plusieurs siècles n'augmentaient pas les fermages, bien que l'argent continuât toujours à diminuer de valeur. Nos Pères leur en firent la remarque, et la situation financière de la maison s'améliora.

Depuis cent trente ans, elles ont un pensionnat.

Ce monastère est le seul dans toute la Pologne qui soit gouverné par une abbesse consacrée selon les rites de l'Église. L'abbesse a

crosse, mitre et gants violets; en certaines solennités, comme professions, prise d'habit, elle siège sur un trône dans le chœur.

L'esprit de la maison est excellent, et la vigueur de l'ancienne discipline n'a jamais souffert aucune atteinte. Pendant toute la durée de l'ancienne Compagnie, nos Pères de Cracovie donnèrent les Exercices Spirituels à ces religieuses, qui furent toujours nos insignes bienfaitrices.

Avant la Suppression, S. Stanislas Kostka apparut en songe à la Mère Malachowska, abbesse du monastère, et lui recommanda la Compagnie pour les temps à venir. Cette vision eut lieu pendant le provincialat du Père Thomas Dunin (1743-1747), qui lui-même en a consigné le souvenir dans la dédicace d'un livre sur les Exercices, qui se conserve à Staniontki.

Après la Suppression, deux anciens Jésuites furent chargés de la direction spirituelle du monastère et restèrent à Staniontki jusqu'à leur mort.

Le 2 mai 1831, notre collège de Tynieć, près de Cracovie, fut incendié par la foudre. La nuit suivante, la Mère Duval, abbesse de Staniontki, qui ne savait rien encore de l'accident, vit en songe S. Stanislas, qui lui dit: « Le collège de Tynieć est brûlé; reçois mes Frères à Staniontki. » Aussitôt la Mère Abbessse dépêcha grand nombre de voitures à Tynieć, et pria nos Pères de venir s'établir à Staniontki; le plus grand nombre y résida jusqu'au 22 mars 1832, date à laquelle s'ouvrit le collège de Nowy-Sacz.

En reconnaissance de ce bienfait, le T. R. P. Roothaan écrivit de sa propre main une lettre de remerciement à la Mère Duval, l'admit à la participation des mérites de la Compagnie et, à sa demande, accorda qu'une maison de nos Pères serait ouverte à Staniontki; deux Jésuites y séjournèrent jusqu'en 1880; ils étaient confesseurs extraordinaires de la Communauté et s'occupaient aux ministères spirituels dans l'église du monastère. En 1880, à la grande douleur des religieuses, nos Pères quittèrent Staniontki; mais vingt ans plus tard, les prières instantes de la Mère Abbessse obtinrent du Père Général, le Très Révérend Père Martin, le retour des Nôtres; la maison de Staniontki existe donc de nouveau depuis sept ans.

BIBLIOGRAPHIE

Victimes de la charité

(Lettre adressée au Directeur des L. de J.)

Mon révérend Père, P. C.

ENCOURAGÉ par l'accueil fait à « Nos Martyrs », nous publions, sous le titre de « Victimes de la Charité », une nouvelle série de recherches historiques.

Cet ouvrage comprend: 1^o une Liste Chronologique de tous les Pères et Frères morts de maladies contagieuses contractées au service des malades, avec les Références principales concernant chacun d'eux; — 2^o un classement par Nationalité; — 3^o un Index alphabétique.

Nous espérons que ce nouveau volume présentera pour les Nôtres l'intérêt qu'on a bien voulu reconnaître à « Nos Martyrs », et nous serions heureux, mon R. Père, de savoir combien d'exemplaires vous en désirez.

R^æ V^æ inf. servus in X^o: Henri Dugout, S. J.

Collège St-Joseph. Marneffe par Huccorgne. Belgique.

NÉCROLOGIE

M. R. P. René de la Broise, 1860-1906.

AU lendemain de la mort du Père René de la Broise un de ses anciens directeurs écrivait: « Âme bien belle, qui a fait probablement peu de purgatoire et qui a dû être reçue tendrement par la Très Sainte Vierge. Il avait été gratifié d'une dévotion toute filiale à Marie; elle n'était pas l'effet d'études ni de réflexions, mais de l'Esprit-Saint qui l'avait gravée dans son âme. »

Tel fut bien en effet, le trait dominant de cette vie; le P. de la Broise eut toujours pour Marie un amour d'enfant; il lui consacra ses travaux et tous les efforts de sa débile santé.

Sous ses auspices, tout près de l'un de ses sanctuaires, le P. René de la Broise naquit à Laval, 26 mars 1860, lundi de la Passion, en la fête transférée de l'Annonciation. C'était, cette année, le couronnement de N.-D. d'Avesnières. Quelques jours après sa naissance, l'enfant fut porté sur le passage de la Statue miraculeuse.

Dès l'âge de 6 ans, il fut placé comme externe au petit établissement devenu depuis le collège de l'Immaculée Conception. Il s'y montra de suite ce qu'il devait être toujours, studieux et consciencieux; rentré à la maison, il faisait son devoir avec sa mère; venait-

on le déranger il se mettait à pleurer : « Je n'ai pas fait mon devoir ! » disait-il, et il fallait laisser l'enfant à son travail.

Déjà timide et modeste, prévoyant quelques nominations, il se demandait comment il paraîtrait sur l'estrade : « Si mes sœurs pouvaient y aller à ma place, » disait-il ingénument. Il dut y aller huit fois, et le soir, fut malade d'émotion.

En 1872, il venait au Collège Sainte-Croix du Mans. Les succès continuèrent. Dès cette époque, et le fait étonnera ceux qui le connurent plus tard si grave ! il eût ses accès romantiques. Un jour de sortie, il gagea de ne parler qu'en vers toute une après-midi, et il tint parole. En famille cela faisait bien, mais dans une visite, une dame ne recevant en retour des compliments ordinaires que des alexandrins qui ne se déroulaient pas toujours avec tout le naturel désirable, goûta peu la gageure du jeune collégien. Tout cela n'était du reste que de surface et dès cette époque on estimait René la raison même, presque trop raisonnable.

Nous ignorons l'histoire intime de sa vocation ; il hésita, dit-on, entre les Bénédictins et les Jésuites. En tout cas, on hésita autour de lui.

Le P. Platel, anxieux, consulta le P. Le Marchand qui dirigeait le jeune homme à Laval. Le directeur répondit : « Recevez-le : c'est un saint ! »

* * *

Le noviciat fut laborieux. Le Frère René y était entré, à Angers le 30 octobre 1876. Le novice était scrupuleux à l'extrême ; et les difficultés ne portaient rien moins que sur des questions de théologie.

La lutte contre le scrupule, fut pour quelque chose dans la précision et la clarté réfléchies des idées du jeune novice. C'était un besoin de son esprit, ce fut une des exigences de sa piété de se faire des idées nettes, de ne se reposer que dans des explications précises, de tout peser longuement avant de se décider. Elle fut pour quelque chose aussi dans la dépendance d'enfant, dans la simplicité d'ouverture qu'il eut toujours avec ses supérieurs et enfin, dans sa science à la fois théorique et pratique des choses spirituelles.

A ses débuts au Noviciat, René n'avait que 16 ans : si l'esprit était réfléchi et pondéré comme celui d'un homme mûr, le corps était frêle.

Il fallut ménager une santé trop délicate, qu'épuisèrent encore un esprit trop actif et une conscience trop inquiète. Par une exception rare, le Frère ne fit pas la grande retraite avec les novices de son année : il suivit le règlement des « anciens » ; l'année suivante seulement, il fit complètement les Exercices. De ces jours de silence,

il ne transpira rien, sinon les indécisions d'une élection devenue légendaire : cette élection n'en finissait pas ; le second « quies » en dût être retardé ! Elle avait, dit-on, 40 pages, et le P. Maître en parlait plus tard comme d'un beau traité spirituel.

Après ses premiers vœux, au lieu de passer au jувénat, le Frère prépara sa licence à l'Université catholique d'Angers. C'était une innovation, car jusque-là les licenciés ès lettres étaient une rareté dans la Compagnie. Il lui fallut plusieurs mois d'efforts infructueux avant d'être un brillant élève. C'était la rançon des succès qui vinrent en leur temps : il fut reçu huitième à Paris après un an et demi de préparation, interrompue par six mois de maladie et de convalescence.

C'est au milieu de cette préparation laborieuse, que le F. de la Broise tomba gravement malade ; une pneumonie se déclara. Un moment, le Frère craignit la mort, et sa prudence déjà grande devint excessive ; du reste c'était chez lui, instinct de conservation, car jamais malade ne fut plus docile, plus consciencieusement soucieux de guérir, plus abandonné au médecin et aux infirmiers. Tout en acceptant la mort, il désirait vivre ; il fit vœu de demander la Chine s'il guérissait : il guérit après une longue convalescence, mais Dieu lui refusa les missions : il lui réservait un apostolat aussi crucifiant peut-être — celui de l'étude.

Reçu licencié en Avril 1880, le P. de la Broise vint à Jersey, faire sa philosophie : l'adaptation fut rapide, car cet esprit clair, réfléchi, déductif était fait pour la scolastique.

Nommé professeur de troisième à Cantorbéry en 1883, sa santé y fléchit encore, et il dut aller à Angers. Tout en se soignant, il y rendit de précieux services à nos candidats à la licence, dont il se fit le répétiteur.

Il travailla également beaucoup ; ce fut en effet à Angers qu'il fit sa thèse « *Bossuet et la Bible* ». Il n'eut pas de lui-même l'idée de ce sujet qui répondait pourtant si bien à ses goûts et à ses aptitudes ; il essayait un rapprochement entre Dante et S. Ignace ; il n'arrivait pas à se faire un plan, et commençait à désespérer du succès. — Sur ces entrefaites, son ancien compagnon de licence eut à Londres, un long entretien avec M. Arsène Darmesteter. On y parla de thèse ; au cours de la conversation, le professeur suggéra entre autres choses : « *Bossuet et la Bible* ». Il fut convenu que le sujet serait proposé au P. de la Broise, alors en plein désarroi. Le Père accepta : grâce à un travail opiniâtre et à une longue patience, l'on eut enfin ce beau volume qui a fait date dans les Études Bossuetistes.

Pour sujet de thèse latine, le Père prit le *De statu animae* de Mamert Claudien.

La soutenance en Sorbonne fut très brillante. Le Père obtint le grade de docteur à l'unanimité du Jury (1).

Aussitôt après sa théologie, le Père de la Broise fit son troisième an à Angers. On l'avait connu novice édifiant, scolastique exemplaire, d'une régularité et d'une délicatesse de charité qu'on ne put jamais trouver en défaut; au troisième an et depuis, il apparut à tous comme un saint religieux. Désormais on ne vit plus que l'homme de prière, l'homme surnaturel, mortifié, ne s'écoutant en rien; il s'écouta même trop peu.

Il avait résolu au 3^e an de mettre en pratique les conseils qu'il recevait, sans compter avec sa santé, avec son tempérament scrupuleux: l'effort était au-dessus de ses forces. Mais s'il y eut excès, que cet excès dut être méritoire et combien il suppose, en cette âme craintive, d'abandon à la Providence!

Le troisième an achevé, le P. de la Broise revint à Jersey comme préfet des Études. Ce fut l'homme de bon conseil, l'homme de l'action discrète, de la direction sage et ferme. Il fonda et dirigea les Académies de Philosophie. « Il n'y est pas bon, disait-il, de tellement s'embrouiller dans les discussions qu'on en sorte appauvri d'esprit, surtout hésitant sur les principes et... un peu aigri. Aimer la lumière, ne pas s'acharner à fouiller l'ombre, c'est le secret de philosopher juste. »

Sans bruit et sans agitation, l'autorité du P. de la Broise, à Jersey, fut d'une étendue et d'une fécondité remarquable. Elle ne se borna pas aux limites du scholasticat. C'est au P. de la Broise, en grande partie, qu'est dû ce beau livre « *Un siècle* », magnifique hommage au Christ Rédempteur où le mouvement du monde durant le XIX^e siècle est présenté dans un si bel ensemble. Il dirigea et sut mener à bonne fin l'entreprise; qui dira tout ce qu'il y mit d'abnégation et de zèle apostolique, tout ce qu'il y déploya de tact et de persévérance! Deux des études y sont de lui, les plus belles peut-être de l'ouvrage; son influence y est partout.

En septembre 1899, le Père fut nommé professeur de théologie à l'Institut catholique de Paris. Il y arrivait dans des circonstances difficiles; mais dès qu'il y fut connu, il gagna l'estime et l'affection de tous ses collègues et ses élèves surent vite apprécier son cours d'une clarté merveilleuse, très riche de fond, très méthodique, rédigé et donné avec une conscience extrême.

1. Les *Lettres de Jersey*, ont déjà parlé de la thèse et de la soutenance du P. de la Broise, n^o 1, p. 119, 1891.

Malheureusement à la fin de l'année, il dut encore céder à la fatigue. Ne s'était-il pas imposé de polycopier lui-même son cours pour ses élèves? On lui donna un suppléant. Après avoir traîné quelques mois à la rue de Sèvres, le Père fut envoyé à Laval, où sa sœur le reçut avec un autre religieux dispersé.

Désormais, il consacra ses derniers efforts à la Très Sainte Vierge.

Son amour filial, peu expansif dans ses manifestations extérieures, mais d'une tendresse extrême et d'une délicieuse simplicité, caressait un rêve, depuis longtemps; il préparait un grand ouvrage sur la Sainte-Vierge. Déjà il envoyait tous les ans, depuis 1896, aux « Études » quelques travaux d'approche, modèles de méthode, de science et de dévotion continue.

Dieu lui donna d'achever en 1904 le volume promis à la collection les Saints. Réduite par la force des choses et la volonté des éditeurs à un volume beaucoup trop restreint, cette vie de la Ste Vierge est cependant riche d'idées, de vues, de faits même, ou du moins d'explications à propos de faits historiques. Le P. de la Broise y a mis le meilleur de son esprit: ses qualités de chercheur consciencieux et méthodique, de théologien profond et clair, d'ascète et de psychologue averti. Il y a mis son âme aussi: pas d'élan lyriques ni d'expansions oratoires, mais une dévotion émue une chaleur discrète.

Si l'on n'y rencontre pas le coloris et l'éclat — que d'ailleurs un tel sujet ne comportait pas, — du moins la vie de la sainte Vierge se recommande-t-elle par la netteté franche de la pensée et la sûreté de l'écrivain qui connaît parfaitement sa langue et la manie avec aisance.

Il faut regretter cependant que la mort ait empêché le Père d'utiliser toutes ses notes sur ce sujet si vaste, et jusqu'alors si mal exploré, de la Biographie de la Sainte Vierge. Dans sa pensée le petit volume aurait dû être le résumé d'un grand ouvrage qui aurait paru le premier avec tout un appareil scientifique; en publiant d'abord la « Vie » il a fait aux conseils de l'obéissance le sacrifice de ce qu'il considérait, non comme un point d'amour propre littéraire, mais bien comme une œuvre plus à la gloire de Marie.

La « *Vie de la Sainte Vierge* » parut à temps pour être présentée au Congrès Marial de Rome. S'il ne put aller lui-même à ce Congrès, au moins avait-il eu la consolation de le préparer activement.

Répondant à des sollicitations fraternelles et à des encouragements venus de haut, dès 1901, il étudiait tout un programme pour la célébration du Cinquantenaire de la Promulgation du dogme de l'Im-

maculée Conception. Ce programme fut l'objet de l'article annuel qu'il écrivit pour les Études, en 1902; lors du congrès de Fribourg (août 1902), il adressa aux organisateurs des fêtes de Rome un long mémoire. On sait la suite, mais ce que l'on connaît moins, c'est la part que le P. de la Broise prit à la préparation des fêtes jubilaires: la Vierge Immaculée, pour qui il travaillait, a tout vu et Elle s'est hâtée de le récompenser.

* * *

En effet, au milieu de tous ces travaux, la maladie s'aggravait implacable. Le Père de la Broise voulut être et fut dans cette vie de dispersion, religieux parfait, fidèle, ne se plaignant jamais ni de l'inaction forcée ni de l'isolement où parfois il se trouvait. Il aurait souhaité de rentrer dans un autre groupe « pour mourir dans une maison de la Compagnie », disait-il. L'état de sa santé ne lui permit pas de réaliser ce pieux désir.

En juin 1905 il fut pris d'une crise de cœur très violente: On crut alors devoir l'administrer. Le Père ne se croyait pas en danger, mais se soumit, demandant quelques minutes pour se préparer, puis la Sainte Communion reçue, il voulut demander pardon à la communauté.

Une légère amélioration se produisit; mais il ne fit plus que traîner; une dernière fois, il put encore célébrer la Sainte Masse et ce fut par une délicatesse de Marie, en la fête de la Purification.

Jusqu'au bout, il garda toute sa présence d'esprit. En février 1906, une nouvelle crise nécessita une nouvelle administration des Sacrements: il les demanda lui-même et les reçut avec grande humilité. L'apôtre de Marie devait mourir entre les bras de sa Mère du ciel; la veille de sa mort, le P. de la Broise fit un acte d'abandon complet de sa vie entre les mains de la Très Sainte Vierge; ce furent ses dernières paroles. A ce moment, il n'était pas sans appréhension du terrible passage ni sans tentations pénibles de la part du démon: Marie veillait, la nuit fut assez calme; et le matin, sans agonie, le Père mourait à l'heure de l'Angelus, il avait 46 ans. Quelque temps auparavant, le malade rappelait une parole que lui avait dite le Père Platel: « ce sera pour vous une grande grâce de mourir en trois minutes! » — La Sainte Vierge la lui avait accordée.

Il repose, sur sa demande expresse, dans le caveau de la Compagnie, à quelques pas de la tombe de sa famille.

* * *

On a écrit de lui: « Bien peu ont été si constamment fidèles à la grâce, si constamment surnaturels, si constamment soucieux de

bien faire »; tous ceux qui ont connu le P. de la Broise ne manqueront pas de souscrire à ce témoignage: est-il un religieux qui n'aspirât à mériter pareil éloge?

APPENDICE.

Congrégations de la Sainte Vierge.

Érection et affiliation à la Prima Primaria.

LES Congrégations de la Très Sainte Vierge, en dépit d'obstacles et de difficultés de tout genre, ont pris partout, durant les 50 dernières années, un merveilleux accroissement. Du 8 décembre 1854 au 31 décembre 1906 il n'y a pas eu moins de 23,634 Congrégations agrégées à la *Prima Primaria* de Rome. Dans les dix dernières années la moyenne des affiliations a été d'environ 800 par an.

Le 12^e décret de la dernière Congrégation Générale, après avoir rappelé la fin principale que se propose la Compagnie dans ses collèges, à savoir la solide éducation chrétienne de la jeunesse confiée à nos soins, range parmi les principaux moyens d'atteindre ce but le bon fonctionnement des Congrégations de la Ste Vierge: « Ut ipsi (discipuli) educentur ad fidem et pietatem ac bonos mores... discant ex virtute agere... Proinde ante omnia curandum... ut Marianae Congregationes rite instituantur, foveantur ac bene dirigantur. »

Il est spécialement nécessaire que les Congrégations à instituer le soient suivant toutes les règles. A cette fin le T. R. P. Anderledy, d'heureuse mémoire, fit rédiger et imprimer des Instructions pour l'érection canonique et l'agrégation des Congrégations nouvelles. Ces Instructions ne sont pas assez connues. C'est pourquoi l'on vient d'en faire paraître récemment une nouvelle édition, et le T. R. Père Général souhaite vivement que tous ceux des Nôtres qui, à un titre quelconque, s'occupent de nos Congrégations, les aient sous la main et suivent les directions qui y sont données. Il en a été tiré dans ce but un grand nombre d'exemplaires. De plus, pour qu'elles puissent toujours être facilement consultées, et sur le désir exprès du P. Général, on les reproduit ici et dans d'autres publications du même genre. Nous donnons actuellement l'Instruction générale « *Pro Nostris* » et l'Instruction spéciale qui concerne les « Congrégations de la Très Sainte Vierge ». Celle qui regarde « l'Association de la Bonne Mort » viendra plus tard. Des deux Instructions que nous reproduisons aujourd'hui à la suite de cet article, la dernière seule est à communiquer aux prêtres, du clergé séculier ou régulier, dési-

reux d'établir ou d'agréger une Congrégation de la Très Sainte Vierge. En la parcourant, on verra que dans les Règles Communes (Statuta Generalia) des Congrégations de la Ste Vierge, seuls, il est clair, les points essentiels ont pu être indiqués. Celui qui désire de plus amples renseignements les trouvera dans les livres spéciaux écrits sur ce sujet. Qu'il nous soit permis d'appuyer ici sur les paroles suivantes empruntées au Règlement composé par le P. Parthenius et dûment approuvé: « Par est imprimis ut sodales non solum illam (B. Virginem) praecipua veneratione ac peculiari honore prosequantur, verum etiam ut *vitae morumque integritate virtutum illius praestantissimarum exempla imitari*, atque mutuo se ad ejus amorem excitare conentur. »

Il nous faut de plus insister sur un autre point d'une importance aujourd'hui toute spéciale, à savoir que la Congrégation de la Ste Vierge n'est pas une simple Association de prières, mais doit, par sa nature même, être animée de l'esprit apostolique. C'est cet esprit qui poussera ses membres à prendre de généreuses initiatives et à ne pas marchander leur dévouement et leur coopération toutes les fois qu'il s'agira de défendre, de fortifier ou d'étendre le Règne de Notre-Seigneur.

Parmi les bonnes œuvres recommandées aux Congréganistes viennent au premier rang la Confession et la Communion. C'est une excellente occasion de leur bien expliquer la doctrine de l'Église sur la Communion fréquente et quotidienne, de les engager à adopter cette pratique comme le désire si vivement notre Mère la Ste Église, et de leur rappeler le devoir de la préparation et de l'action de grâces avant et après la sainte communion. On se conformera ainsi au 10^e décret de la 25^e Congrégation Générale.

« 4. Ad communionem frequentiore ac etiam quotidianam quod attinet, operam dabit (Rector) ut Nostri in ea re secundum normas a S. Sede traditas instituantur et dirigantur.

« 5. De frequenti sive etiam quotidiana fidelium communionem, consilia sua vigenti Ecclesiae disciplinae accommodare debent et Decretis Apostolicae Sedis. Sedulam autem praeparationem congruamque gratiarum actionem in Decreto *Sacra Tridentina Synodus* commendatam ipsi quoque commendare ne omittant. »

Je signalerai ici une décision de la Sacrée Congrégation des Évêques et Réguliers, en date du 18 janvier 1907, relative à l'érection des Confraternités et des Pieuses Unions, dans les églises ou chapelles de religieuses, aussi bien des religieuses à vœux solennels et soumises à la clôture papale que des religieuses à vœux simples. D'après cette décision nos Congrégations, si elles se composent seu-

lement de femmes et de jeunes filles, peuvent (en supposant qu'elles observent le règlement d'usage) être érigées ou continuées dans les dits couvents. S'il s'agit de Congrégations d'hommes ou de Congrégations mixtes, c'est à l'Ordinaire de décider s'il convient de les autoriser dans les églises ou chapelles de ces couvents. Ce serait particulièrement le cas là où la Congrégation n'aurait pas à sa disposition d'autre local où elle pût se réunir.

Les deux Formules ordinaires de Consécration à la Ste Vierge en usage pour la réception des Congréganistes ont été enrichies, le 17 novembre 1906, d'une indulgence de 300 jours chacune. Cette indulgence peut être gagnée non seulement lors de l'admission dans la Congrégation, mais toutes les fois que l'on récite l'un ou l'autre de ces deux touchants Actes de Consécration à Marie. Elle est applicable aux âmes du purgatoire.

A la réception des Congréganistes il est à souhaiter que les médailles soient bénites par un prêtre ayant le pouvoir d'y attacher les indulgences apostoliques: car alors le Congréganiste est assuré de l'indulgence plénière à l'heure de la mort.

Enfin nous appelons d'une façon particulière l'attention sur les deux passages suivants de l'Instruction « pro Nostris »:

« Dans les diocèses où nous avons des maisons et des églises, le consentement de l'Ordinaire n'est pas requis pour l'érection de nos Congrégations dans ces mêmes églises et maisons: suivant une réponse de la S. C. des Indulgences, en date du 25 août 1897, il y est suffisamment pourvu par le consentement de l'Ordinaire à l'érection de la maison.

« Le directeur des Congrégations érigées dans nos églises est nommé par le P. Provincial ou le P. Supérieur de la Mission. Les supérieurs locaux dans leurs propres maisons et églises ont les mêmes facultés que les directeurs eux-mêmes des Congrégations: de plus ils peuvent pour de justes raisons subdéléguer quelqu'un *ad tempus* pour remplacer le P. Directeur (Lettre du T. R. P. Anderledy aux Provinciaux, 31 août 1885). »

Rome, juin 1907.

François BÉRINGER, S. J.

INSTRUCTIO PRO NOSTRIS

DE CONGREGATIONIBUS RITE INSTITUENDIS

DE CONGREGATIONIBUS BEATAE MARIÆ VIRGINIS ET BONÆ MORTIS ERIGENDIS ET AGGREGANDIS UNIVERSIM

1. Probe advertant, nullius Congregationis aggregationem fieri posse, nisi canonica ejusdem erectio praecesserit; prius enim sit oportet, quam aggregetur. *Erectio autem canonica est actus legitimæ auctoritatis ecclesiasticæ sive ordinariæ sive delegatæ, quo Congregatio in foro ecclesiastico sive canonico primum in suo esse constituitur, ut deinde per aggregationem seu conjunctionem cum alia Congregatione principali indulgentiarum et privilegiorum eidem concessorum particeps fiat.*

2. Praepositus seu Vicarius Generalis Societatis Jesu ab Apostolica Sede instructus est facultate non solum *aggregandi*, sed etiam *erigendi* Congregationes B. Mariæ Virginis et Bonæ Mortis tum intra tum extra domos et ecclesias Societatis. Ad eas quidem erectiones aggregationesque, nisi de Congregationibus in nostris ecclesiis vel domibus agatur, Ordinarii consensus antea est impetrandus. Qui consensus ne confundatur cum erectione ipsa canonica, quam supra descripsimus; eo enim Ordinarii consensu rite obtento, erigi quidem simul et aggregari Congregatio a Praeposito Generali potest, aggregari solum nequaquam, quippe quæ nondum extiterit.

3. Episcopi quoque et Vicarii eorum generales ab eis ad hoc delegati ordinaria gaudent potestate *erigendi* in suis dioecesibus (extra Societatis domos et ecclesias) ut Congregationes ac Sodalitates quascumque, ita etiam Congregationes B. Mariæ Virginis ac Bonæ Mortis, indulgentias autem iisdem communicare minime possunt*. Quare quoties de canonica erectione alicujus Congregationis Bonæ Mortis vel B. Mariæ Virginis ab Episcopo seu Vicario ejus generali jam facta certo constat, aggregatio sola a Praeposito Generali erit petenda, ita tamen ut testimonium erectionis jam peractæ (seu ejus exemplar) adjungatur litteris ad Praepositum Generalem aggregationis causa mittendis, ut in Instructionibus particularibus est explicatum. Potest tamen, ut paullo prius innuimus, obtento Ordinarii consensu, tum erectio tum aggregatio a Praeposito Generali Societatis Jesu peti, qui uno eodemque diplomate utrumque perficiet.

4. Sciant omnes, ad tollendos vitandosque abusos ab Apostolica Sede jampridem quaedam ita esse constituta, ut nisi accurate sint observata, erectiones atque aggregationes quarumcumque Confraternitatum sive Congregationum nullius sint valoris neque fideles ullo modo indulgentiarum eisdem Sodalitatibus concessarum fiant particeps. Hujusmodi sunt ea, quæ fel. rec. Clemens PP. VIII in Constitutione « *Quaecumque* » d. d. 7 Decembris 1604 praescripsit et S. Indulgentiarum Congregatio Decreto d. d. 8 Januarii 1861 iterum inculcavit magisque determinavit; ex quibus potiora in Instructione de Congregationibus Bonæ Mortis rite instituendis pag. 1, litt. a-h adduximus.

5. A *praedictis statutis Clementis VIII et Sacr. Indulgentiarum Congregationis omnino exemptæ sunt Congregationes B. Mariæ Virginis omnes tum quæ intra tum quæ extra ecclesias et domos nostras sunt erectæ et aggregatæ*, ut dictum est in Instructione de iisdem rite instituendis. — Congregationes autem Bonæ Mortis statutis illis generatim sunt subjectæ. Ideo v. g. diploma aggregationis cum indulgentiarum catalogo ante promulgationem Episcopo est praesentandum.

* Missionum Episcopi, facultatibus specialibus a S. Congregatione de Prop. Fide instructi, simul cum erectione Congregationum etiam indulgentias iisdem concessas communicare possunt. Quod si fecerint non ideo Congregationes ejusmodi ad nostras Primarias Romanas pertinere censentur.

Attamen Leo PP. XIII benigne permisit, ut etiam plures Bonae Mortis Congregationes in eodem loco erigantur, atque diploma nostrum erectionis et aggregationis a communiter praescripto diversum retineatur.

6. Itaque cum sacerdos aliquis, sive saecularis, sive regularis, de aliqua ex his Congregationibus extra domus et ecclesias nostras instituenda agere incipit, ne unquam neglectis omnibus statim ei diploma aliquod a Praeposito Generali subscriptum offeratur, sed primum ei « Instructio » ad eam, de qua agitur, Congregationem instituendam tradatur, ex qua perspicat, quibus ad erectionem impelrandam opus sit; nimirum: ut statuta Congregationis erigendae Episcopo proponat, ejus consensum et commendationem impetret; ut litteris necessariis ab Ordinario obtentis ad Praepositum Generalem Societatis scribat (vel scribere faciat aliquem e nostris), prout in Instruktionem praedictam latius explicatur.

7. Deponentur etiam in posterum, sicut hucusque fieri consuevit, plura diplomata ab A. R. Patre Nostro subscripta et sigillo munita apud RR. PP. Provinciales et Superiores Missionum; attamen Adm. Rev. P. N. Decreto S. Congregationis Indulgentiarum d. d. 3 Decembr. 1892 innixus diserte declarat, ea diplomata nullum habitura valorem, antequam ipse de Congregatione erigenda vel aggreganda eo modo, quo in Instruktionibus dictum est, certior factus, expresse monuerit, diploma posse tradi iis, quorum interest; *quod quidem de Congregationibus sive intra sive extra domus et ecclesias nostras erigendis vel aggregandis valet.* Tum demum diplomati ea accurate inscribantur, quae paullo post indicabimus.

DE CONGREGATIONIBUS IISDEM « IN DOMIBUS ET ECCLESIIS SOCIETATIS » RITE INSTITUENDIS

In iis dioecesibus, ubi domus et ecclesias habemus, Ordinarii consensus non est necessarius pro singulis nostrarum Congregationum erectionibus ibidem faciendis; satis enim provisum jam est per consensum praestitum ab Ordinario pro erectione domus ibidem, secundum responsum S. Congreg. Indulg. d. d. 25 Aug. 1897.

1. *Congregationes Bonae Mortis* etiam in ecclesiis Societatis subjectae sunt statutis Clementis PP. VIII et S. Congregationis Indulgentiarum supra indicatis; ideo Instructio de hisce Congregationibus data a nostris quoque observari debet. Praeterea haec specialiter sunt notanda :

a) Eae quidem Congregationes semper a Praeposito Generali et eriguntur et aggregantur.

b) Statuta generalia retineantur; quodsi quid majoris momenti in eis immutandum videatur, Praepositus Generalis Societatis erit consulendus.

c) Praesidem Congregationis in ecclesiis nostris constituit Praepositus Provincialis vel Superior Missionis. Superiores autem locales in suis domibus et ecclesiis easdem facultates habent, quas ipsi earundem Congregationum praesides, in quorum etiam locum justis de causis alios ad tempus subdelegare poterunt. (Litt. A. R. P. Anderledy ad Provincial. d. d. 31 Aug. 1885).

2. *Congregationes B. Mariae Virginis* in domibus et ecclesiis Societatis erigendae et aggregandae sunt omnino exemptae a Decretis Clementis VIII etc.; iisdem tamen regulis adstringuntur, quae in Instruktionem de Congregationibus B. Mariae Virginis rite instituendis continentur, his tantum exceptis :

a) Eriguntur semper simulque aggregantur a Praeposito Societatis Generali*.

b) Statuta generalia a Praepositis Generalibus Societatis jampridem approbata in-

* In regionibus Missionum nostrae Societati subjectarum Episcopus seu Vicarius Apostolicus has Congregationes canonice quidem erigere potest, si ecclesiae parochiales sunt vel dioecesanae, aggregatio vero a Praeposito Generali petenda est, ut ejusmodi Congregationes cum Primariis Romanis intimo nexu conjungantur.

tegra conserventur; nova ne indicantur, nisi eidem Praeposito Generali proposita et ab eo fuerint approbata. Necesse non est, ut statuta proponantur Episcopo.

c) Praesides singularum Congregationum a Praeposito Provinciali vel Superiore Missionis constituuntur. Superiores autem locales iisdem facultatibus gaudent, quas modo (l. c.) assignavimus.

d) Quae versus finem Instructionis supradictae sub n. 6 *praesidibus* commendantur, a nostris eo, quo hucusque peracta sunt, modo fiant: neque enim ibi de rebus necessariis agitur, excepta inscriptione novorum sodalium in libro Congregationis, quae semper fieri debet.

RATIO DIPLOMATIBUS INSCRIBENDI

Illa quae pertinent ad particularem aliquam Congregationem B. Mariae Virginis vel Bonae Mortis erigendam vel aggregandam, diversa est pro casibus diversis quos hic singillatim notamus:

1. In diplomate Congregationis B. Mariae Virg.:

a) quando *Ordinarius loci* ipse extra domos et ecclesias Societatis Jesu *erectionem canonicam perfecit*, quatuor lineis vacuis haec sunt inscribenda:

Congregationem juvenum studiosorum (vel virorum, puellarum, utriusque sexus Christifidelium etc.) sub invocatione B. Mariae Virginis Annuntiatae (vel Immaculatae Conceptionis, vel....) et S. Aloysii (vel S. Joseph vel S. Annae etc.) in.... dioecesis.... a Revmo et Illmo D. D. Episcopo N. N. die.... mensis.... anni.... canonicè erectam.

b) si *extra domus et ecclesias Societatis Praepositus Generalis cum Ordinarii consensu erigit et aggregat*:

Congregationem.... (*cetera ut supra ad a, sed in fine loco a Rmo etc. scribatur*;) de consensu Rmi et Illmi DD. Episcopi N. N. erigimus eandemque.

c) in *domibus et ecclesiis Societatis*:

Congregationem.... (*cetera ut supra ad a, sed in fine omittantur verba illa: a Rmo.... canonicè erectam, et dicatur solum*;) erigimus eandemque.

2. In diplomate Congregationis Bonae Mortis:

a) quando *Ordinarius loci* ipse extra ecclesias Societatis *erectionem canonicam perfecit*, spatiis vacuis haec inscribantur:

In ecclesia Sancti N.... loci.... dioecesis.... a Revmo et Illmo D. D. Episcopo N. N. die.... mensis.... anni.... canonicè erectam et pro aggregatione litteris nobis commendatam.

b) si *Proepositus Generalis* extra Societatis ecclesias cum Ordinarii consensu *erigit et aggregat*:

In ecclesia Sancti N.... loci.... dioecesis.... attentis Revmi et Illmi D. D. Episcopi.... consensu ac litteris testimonialibus, quibus ejus institutum, pietas ac religio commendatur, canonicè erigimus et.

c) In ecclesiis Societatis: in ecclesia Sancti N.... loci.... dioecesis.... canonicè erigimus et.

In fine semper scribatur: Datum Romae die.... mensis.... anni.... prout in litteris indicatur, quibus Praepositus Generalis erectionem et aggregationem concessit.

A. M. D. G.

INSTRUCTIO

DE CONGREGATIONIBUS B. MARIAE VIRGINIS RITE INSTITUENDIS

STATUTA GENERALIA

1. *De fine.* — Congregationes B. Mariae Virginis id sibi imprimis proponunt, ut in sociorum animis eximiam quandam erga B. V. Mariam devotionem excitent et foveant, quo speciali tantae Matris protectione muniti tum vitam pie christianeque instituant, tum mortem aliquando feliciter obeant.

2. *Exercitium sodalium commune et praecipuum.* — Statuta die et hora, ut plurimum semel in hebdomada, conveniunt, ut praesidis adhortatione, lectione librorum devotorum, precibus atque canticis communibus, piis meditationibus aliisque religionis exercitiis in se devotionem erga beatissimam Virginem ac pietatem promoveant.

In eundem finem saepius, imprimis diebus B. Mariae Virgini sacris, universi simul sacra Communionem se reficiant; sex dies Dominicos continuos more solito honori S. Aloysii consecrent; quotannis semel, si possunt, exercitiis spiritualibus per aliquot dies vacent.

3. *Alia opera bona sodalibus commendanda:* singulis diebus Patronam suam particularibus precibus salutent — sic in Prima Primaria sodales mane et vespere ter *Ave Maria* recitare jubentur; — si commode possunt, quotidie rosarium B. Virginis vel ejus officium vel aliquam saltem eorum partem persolvant; vespere conscientiae examen instituant; aliquid temporis meditandis rebus divinis vel libris piis legendis tribuant; quotidie, si possunt, sanctissimo Missae sacrificio intersint; semel saltem in mense ad Poenitentiae et Eucharistiae Sacramenta accedant; omnia, quae ad Ecclesiae et religionis incrementum atque defensionem faciunt, sedulo promoveant; a fide vel a virtutis christianae tramite aberratos exemplo et institutione ad salutis viam reducere satagent; misericordiae operibus idque maxime erga sodales infirmos diligenter vacent; mortuos vero sodales ad sepulcrum deducant et peculiaribus precibus Deo commendent; denique non iis solum virtutibus acquirendis insistant, quibus nemo christianus carere potest, sed etiam socios suos pietate, puritate, humilitate, modestia, diligentia atque industria in status sui officiis obeundis antecellere studeant.

4. — *Statuta peculiaria (localia),* si quae in Sodalitatibus alicubi videbuntur adicienda, statutis generalibus supra recensitis sunt conformanda, quantum temporum locorumque conditiones suadebunt.

DE ERECTIONE ATQUE AGGREGATIONE

1. Praeposito seu Vicario Generali Societatis Jesu a Summis Pontificibus collata est potestas erigendi et aggregandi Congregationes B. Mariae V. tum intra tum extra domos et ecclesias ipsius Societatis, idque ita, ut in ea re statutis in Bulla Clementis PP. VIII « *Quaecumque* » et in Decreto S. Congregationis Indulgentiarum d. 8 Januarii 1861 minime adstringatur.

Nunquam vero Congregatio aliqua Primae Primariae aggregari potest, quae vel a S. Sede jam indulgentias obtinuerit vel alteri Archiconfraternitati sit aggregata.

2. Eae Sodalitates in omnibus ecclesiis, oratoriis, collegiis, seminariis aliisque locis

piis erigi possunt « pro scholaribus aliisque Christifidelibus »; atque in singulis ecclesiis, oratoriis, etc. non una tantum, sed etiam plures « pro personarum frequentia vel qualitate ».

3. Omnes Sodalitates sive Congregationes, quae Primae-Primariae Romanae aggregari desiderant, aliquod B. Mariae Virg. festum vel mysterium in titulum suum assumant eamque in Patronam peculiarem sibi eligant; nihilominus etiam alius titulus secundarius sive Patronus adjungi sive retineri potest.

4. Singulis Congregationibus praesit *sacerdos* ab Ordinario loci rite constitutus, qui in officio suo exequendo ut plurimum a magistratu quodam a sodalibus electo adjuvatur. De cujus magistratus eligendi ratione, officiis, etc. consulantur precum libri, qui in usum sodalium vulgati sunt plurimi.

5. Sodalitatum, quae per diversas orbis partes eriguntur, statuta pecularia sive localia si quae sunt, Ordinario loci, i. e. Episcopo ipsi vel Vicario generali *ad id delegato* sunt proponenda, ut ea approbet, Sodalitatem canonicè erigat, aggregationem ad Primariam Romanam commendet et praesidem Sodalitati erectae assignare dignetur.

Atque haec omnia hujusmodi litteris ab Episcopo peti possunt:

Reverendissime et Illustrissime Domine,

N. N. motus desiderio promovendi et dilatandi devotionem erga B. Mariam Virginem humiliter petit a Te, Reverendissime et Illustrissime Domine: 1) ut Congregationem (juvenum, virorum....) sub titulo B. Mariae Virg. Annuntiatae (vel Immaculate Conceptionis....) et S. Aloysii (vel S. Stanislai, Josephi....) in erigas, approbando simul ejusdem statuta hisce litteris inclusa; 2) ut Rev. Dom. N. N. parochum, capellanum (ejusque successores) constituas Congregationis praesidem; 3) ut Congregationem ita erectam Praeposito Generali Societatis Jesu pro aggregatione ad Primariam Collegii Romani commendare velis.

6. Ereptione canonica et commendatione ab Episcopo obtentis, impetrandum est a Praeposito Generali Societatis Jesu, ut ipsam Congregationem Primariae Romanae aggreget. Quod quidem in hunc fere modum fieri potest:

Adm. Rev. Pater,

Quum Reverendissimus Dominus N. N. Episcopus N. Congregationem juvenum studiosorum (vel virorum, vel) sub titulo B. Mariae Virg. Annuntiatae (vel Immaculate Conceptionis, vel) et S. Aloysii (vel S. Josephi) in ecclesia S. (vel capella S., seminario, etc.) loci dioecesis canonicè jam erexerit eamque pro aggregatione ad Primariam Collegii Romani Congregationem benigne commendaverit, prout documenta hisce litteris adnexa testantur*, infrascriptus orator, ejusdem Congregationis praeses, Paternitatem tuam humiliter rogat, ut dictam Congregationem Primariae Collegii Romani Congregationi aggregare velis cum communicatione omnium indulgentiarum et gratiarum eidem concessarum.

(*Reverendissimo P. Generali S. J., Roma, via di S. Nicola da Tolentino, 8*). N. N.

Si vero Episcopus (statutis peculiaribus si quae fuerint approbatis) Congregationis erectionem a Praeposito Generali fieri maluerit, in litteris ad eundem dirigendis erectio et aggregatio simul petendae sunt, adjuncto Episcopi testimonio et commendatione. — Formula litterarum tunc erit haec:

Adm. Rev. Pater,

Quum infrascriptus orator N. N. Congregationem juvenum (vel puellarum vel) sub titulo Annuntiationis (vel Immaculae Conceptionis, vel)

*. Adjungendum est scilicet *documentum erectionis canonicae* vel ejus exemplar (copia) *simul cum commendatione Episcopi pro aggregatione perficienda.*

tamen Congregationum moderatoribus eorumque delegatis ut in casibus singularibus dispensare possint a statuta forma inter praesentes, ac absentes etiam per singularem seu extraordinariam exceptionem rite adscribere.

5. Ut erectio et aggregatio gratis omnino nulla mercede exacta praestantur, ita pro inscribendis quoque sodalibus per se nihil exigi potest praeter ea, quae secundum statuta illius loci approbante Episcopo in expensas pro foliis vel libellis inscriptionis, ornamentis oratorii, etc. deputantur. (Vide Instr. de Congr. *Bonae Mortis*, I, pag. 1, litt. g).

6. *Praesidibus* singularum Congregationum plurimum commendatur :

a) ut testimonia receptionis typis imprimi curent, quibus in altera folii parte brevis indulgentiarum elenchus, statuta Congregationis et ordo officiorum adjungantur, ad quae sodales singulis vel alternis hebdomadis conveniunt ;

b) ut librum, qui « Congregationis liber » dicatur, provideant, in eoque describantur : 1. primo loco litterae approbationis ac consensus Episcopi ; 2. diploma erectionis et aggregationis seu ejus breve compendium ; 3. statuta Congregationis ; 4. nomina singularum sodalium addito die, quo quisque in Congregationem est cooptatus ; 5. decisiones graviore ipsius magistratus atque insigniores Sodalitatis eventus.

QUAEDAM A S. INDULGENTIARUM CONGREGATIONE DECRETA

1. In iis regionibus ubi conventus Sodalium hebdomadarii diebus ferialibus utilius habentur, in quibus tamen Sodales, quominus ad sacramenta poenitentiae et Eucharistiae accedant, laboribus impediuntur, vel ubi alia rationabilis causa obtinet, ad eam indulgentiam lucrandam sufficit ut Sodales aliquo intra hebdomadam die — praecedenti vel eodem die peccata confessi — ad S. Communionem accedant atque in capella Sodalitatis preces praescriptas persolvant. (Leo XIII Rescript. S. C. Indulg. 27 Aprilis 1887).

2. Quod attinet ad praedictas pias preces effundendas, non requiruntur preces speciales praeter illas, quae a Sodalibus una simul recitari solent in conventibus hebdomadariis, dummodo communes illae preces intentione ad mentem Summi Pontificis dirigantur.

3. Indulgentiae conventibus hebdomadariis concessae non ita sunt intelligendae ut, si conventus non qualibet hebdomada, sed quolibet quarto decimo tantum die vel bis in mense habeantur, eo ipso indulgentiis careant. (Leo XIII Rescript. S. C. Indulg. 29 Iulii [26 Aug.] 1893).

A. M. D. G.

*beatæ Mariæ Virginis et S. Aloysii (vel S. Josephi, vel) in ecclesia S. N. (vel in capella S. N. in seminario) loci dioecesis.... constituere desideret, Reverendissimo Domino N. N. Episcopo N. statuta ejusdem peculiaris jam proposuit atque ab eo consensum et approbationem pro ejusdem erectione et aggregatione obtinuit (prout documentum hic adjunctum testatur) **. Quare idem Orator Paternitatem tuam humiliter rogat, ut dictam Congregationem erigere erectamque Primariæ Collegii Romani Congregationi aggregare velis cum communicatione omnium indulgentiarum et gratiarum eidem concessarum.*

N. N.

(Reverendissimo P. Generali S. J., Roma, Via di S. Nicola da Tolentino, 8).

DE SODALIIUM COOPTATIONE

1. Litteris demum (erectionis et) aggregationis a Praeposito Generali acceptis sodales cooptari possunt.

2. Qui in Sodalitatem cooptari desiderant, ut plurimum nisi peracto aliquo probationis tempore non recipiantur. In eo quidem temporis spatio, si per Congregationis statuta localia ita provisum sit, jam ad officia sodalium communia admitti possunt; in Sodalitatis vero magistratum non eligantur.

3. Sodales, si commode fieri potest, recipiantur die aliquo B. Mariæ Virgini sacro, et eo quidem ritu et pompa, quæ in libris in sodalium usum vulgatis describuntur. Probe vero advertendum, formulam: Ad majorem Dei gloriam (vel aliam similem), qua ipsa in Sodalitatem receptio pronuntiatur, non a sodali qui *praefecti* munere fungitur, sed a *praeside* ipso per Ordinarium constituto vel ab ejus delegato legitimo esse proferendam.

Romæ in Congregatione Prima-Primaria praeses, postquam fideles se formula consueta Beatissimæ Virgini consecrarunt, eosdem his verbis recipit: « Ego ex auctoritate Adm. Rev. P. Praepositi Generalis Societatis Jesu vos in Beatissimæ Virginis Mariæ ab Angelo salutatae Congregationem Primam-Primariam recipio atque omnium indulgentiarum participes efficio; et nunc quidem nomina vestra referantur in album Congregationis, in aeternum vero scripta sint in coelis ». Quibus dictis praeses, acceptis candelis a sodalibus ante se genuflexis, receptionis testimonia singulis tradit hæc dicens: « Accipe has patentes litteras, quibus assertus es B. Mariæ Virginis filius, sed tu melius moribus ac pietate te ejusdem filium exhibe. Interim, te cum prole pia benedicat Virgo Maria ». Tum eis bene precatur, quo facto a secretario eis libelli distribuuntur quibus Sodalitatis preces et regulæ continentur.

Ad tollendam omnem dubitationem monemus, in solemnibus receptionis ritu non omnia esse plane necessaria, immo stricte loquendo sufficere ut certa voluntas tum ejus, qui recipitur, tum ejus, qui illum recipit, signo aliquo externo sit manifestata. Praeterea *inscriptio nominis* novi sodalis in librum Congregationis omnino requiritur.

4. Sodales ut plurimum a praeside ipso per Episcopum constituto recipiantur. Attamen rec. m. Leo PP. XIII Rescripto S. Congregationis Indulg. d. d. 23 Junii 1885, praemissa sanatione omnium adscriptionum cum quolibet defectu peractarum, omnibus harum Congregationum praesidibus benigne permisit, ut ex rationabili causa alium sibi sacerdotem (qui v. g. majoris solemnitatis causa invitetur) substituere possint ad recipiendos fideles, qui adscribi desiderant, ad benedicenda numismata et alia praesidium munia exercenda.

Quominus absentes in Sodalitatem cooptentur, Decretis S. Congregationis Indulgentiarum d. d. 13 Aprilis 1878 et 26 Novembris 1880 generatim prohibetur; conceditur

** Sufficit nimirum adjungere documentum, quo Episcopus consensum pro Congregatione a Praeposito Generali erigenda et commendationem pro ejusdem aggregatione testatur.

TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES

Année 1907

Belgique. — École du Sacré-Cœur, d'Antoing, 101. — L'École Apostolique d'Amiens, à Thieu, 105.

Chine : Mission du Kiang-nan. — 1° *Autour du Scolasticat*. Obsèques de Mgr Bruguière, 3. — Réception des nouveaux missionnaires, 3. — Pose de la première pierre de l'Église Saint-Ignace, 4. — Fête du R. P. Recteur, 6. — Premières Messes, 208. — Confirmation et Première Communion, 208. — Collège Saint-Ignace : 19, 20, 216. — L'Aurore, 11, 217. — Discours à l'Aurore et à Nan-yang college, 13. — Séance par l'Aurore et Nan-yang college réunis, 218. — P. P. de Lapparent et Le Boisselier : l'orphelinat de T'ou-se-wé, 11, 14, 215. — Au Carmel de Zi-ka-wei, 16. — Une invitation, 17. — Petites Sœurs des Pauvres, 17. — La famine, 20. — Suites de l'affaire de Nan-tchang, 21. — Campagne contre l'opium, 23. — Superstition, 25. — Scarlatine, 221. — P. Haouisée : Mouvement scolaire, 222. — P. Guimbretière : Obstacle à la conversion, 223.

2° *A travers le Kiang-sou*. P. Allain : Dîners officiels, 26. — Épidémie, 27. — Situation au Kiang-ning-fou, 227. — P. Pierre : Dans l'île de Wang-sou, 28. — P. Poirier : Au noviciat des Maristes Chinois, 29. — P. Ancel : Le diable convertisseur de Kiang-yn, 29. — P. Léveillé : L'apostolat par les bibelots, 36. — P. de Geloës : Ministère et coutumes chinoises, 36. — P. P. Richard, Bastard et Bondon : Inondations, 45. — P. Bondon : Satellites et brigands, 50. — Ministère dans une prison, 223. — P. Boucher : Remerciements ; progrès, 50. P. de Bodman : Chez nos voisins du Chan-tong, 52. — P. Gain : Protectorat français ou italien, 53. — P. Menez : Ministère à Mou-yen-daong, 53. — P. Gast : Apostolat à Haimen, 57. — P. Le Chevallier : Relèvement des ruines, 58. — P. Lamoureux : Mois de Marie à Zo-cé, 226. P. Speranza : Dernière visite du R. P. Louail, 267. — P. P. Maynier, Thomas, Boucher, Chevallier-Chantepie : Famine au Siu-tcheou-fou, 234. — P. J. Venel : Missions et visites annuelles, 239.

3° *A travers le Ngan-hoei*. P. E. Rouxel : Mouvement progressiste, 59. — L'Apostolat au Ngan-hoei, 248. — P. La Rivière : Un bon larron, 248. — Nos marins, 249. — Premier de l'an chinois, 250. — P. V. David : Ecoles nouvelles, 252. — P. Lémour : La Sainte-Enfance à Ngan-king, 60. — P. de Barrau : Ministère difficile à Ou-yuen, 63. — P. Chambeau : Professeur dans une école moderne, 67. — P. Barraud : Une lanterne magique, 68. — P. G. Gibert : Baptême des enfants païens, 70 ; — retour des vacances, 70 ; — la famine 254. — P. Dannic : Catéchuménats, 73. — Inondations, 75. — Un homme heureux, 256. — P. X. David : A Nan-siu-tcheou, 79. — P. Crochet : Progrès à Fong-yang-fou, 81. — P. Desnos : Tracasseries administratives, 82 ; prise du brigand Tchang Tcheng-king, 252. P. P. Gratien, Beaugendre : État du Ho-chan, 84. — P. J. Noury : Nouveau venu à Nan-siu-tcheou, 260. — Famine, 264. — P. Salmon : Mon nouveau Mandarin, 267.

4° *Dernier voyage et mort du R. P. Louail*.

Espagne : Massacres du 17 et 18 juillet 1834 à Madrid. Relation du P. Lerdo, traduite en français, 164.

France : L'incendie du Collège N.-D. de Boulogne, 112. — Paroles de congréganiste, 114.

Japon : P. E. Chevestrier : Une excursion au Japon, 271.

Nécrologie : P. Louis Gravouelle, 141. — P. Eugène Cosson, 147. — P. Charles Joubert, 156. — P. René de la Broise, 290.

Pologne : P. Vivier : Nouvelles de Pologne, 283.

Varia : Un Postulatum au sujet de S. Joseph, 116. — P. Longhaye : Quelques observations à propos du Ménologe, 118. — Victimes de la charité, 290. —

Congrégations de la Sainte-Vierge : érection, affiliation à la Prima Primaria, 296.

Zambèze : P. Merleau : Un voyage aux terres de Makanga, 85.



